

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

5-139

VOL. 9, No 48.

JANVIER 1898.

PER  
B-139

**LA BONNE  
LITTÉRATURE  
FRANÇAISE**  
PARAISANT  
LE PREMIER  
DE CHAQUE MOIS

MAGAZINE LITTÉRAIRE

LE MARI D'AURETTE



**LEPROHON & LEPROHON**

Libraires-Éditeurs,

No 1629, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL, Car

# DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

---

---

## 3 SUPERBES ROMANS

---

---

LE ROMAN DE L'OUVRIÈRE, par CHARLES DE VITIS.

LA CAGE DE CUIR, par GEORGES PRADEL.

BOIS D'AMOUR, par PIERRE MAEL

Chacun un Chef-d'Œuvre  
Dans son Genre.

---

Ces trois ouvrages sont en vente au prix uniforme  
— de —

---

**25c L'EXEMPLAIRE**

---

---

Et, par leur excellence et quantité de matière à  
lire fournie, valent dix fois ce bas prix.

---

Seront envoyés à toute adresse sur réception du  
prix indiqué, plus cinq cents pour la poste par

**LEPROHON & LEPROHON**

**Libraires,**

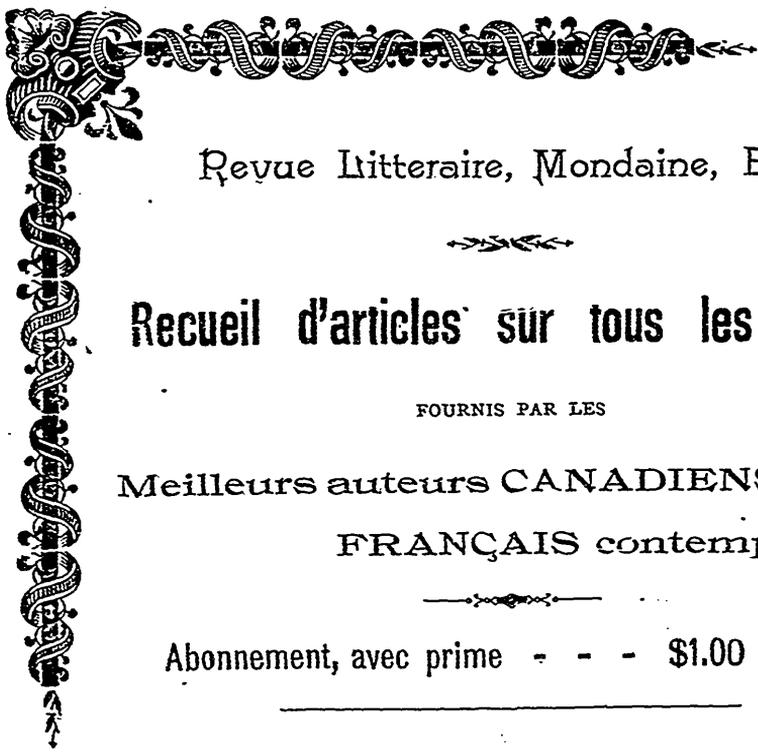
1629, Rue Notre-Dame, Montréal, Can.

PER  
B-129  
73

# LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

PARAISANT  
LE PREMIER  
DE CHAQUE MOIS

MAGAZINE LITTÉRAIRE



Revue Littéraire, Mondaine, Etc.

Recueil d'articles sur tous les sujets

FOURNIS PAR LES

Meilleurs auteurs CANADIENS et  
FRANÇAIS contemporains

Abonnement, avec prime - - - \$1.00 Par An.

**LEPROHON & LEPROHON**

Libraires-Éditeurs,

No 1629, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL, Can.



# La Bonne Littérature Française

JANVIER 1898

## Sommaire :

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.....	
COURRIER DU MOIS.....	JACQUES LEFRANC
COUP DE CLOCHE (Nouvelle) .....	FRÉDÉRIC CARMON
LE MARI D'AURETTE (Roman).....	HENRY GRÉVILLE
LA COUSINE MARIE (Nouvelle).. ..	ERNEST DAUDET
L'AÏEULE (Poésie).....	AUGUSTE FAURE
BARBEROUSSE ET LE NOVICE.....	JEAN GRANGE
CHEZ LE PAUVRE EN HIVER.....	***
LA VENGERESSE.....	ALEXANDRE D'AGIOUT

MOTS POUR RIRE, ETC.



# CHRONIQUE ÉTRANGÈRE

Le courrier de Madagascar a apporté des détails sur le bouleversement des tribus sakalaves dans la partie nord-ouest du Madagascar.

Le lieutenant-colonel Septans a pris le commandement du territoire sakalave, où des forces suffisantes sont concentrées pour parer aux événements. Il faut s'attendre à une résistance sérieuse de la part des tribus que les excitations des Indiens et des Arabes marchands d'esclaves et d'armes ont soulevées contre l'autorité française.

Le gouverneur général a informé les membres des colonies française et étrangère qu'en raison des événements de la guerre survenue dans le Menabé et sur plusieurs autres points, à l'ouest du territoire, et en raison surtout de l'hostilité que les Sakalaves affichent en ce moment contre tous ceux qu'ils peuvent soupçonner de vouloir venir exploiter les mines d'or de leur pays, il y a un danger sérieux de s'aventurer actuellement dans toutes les régions voisines de la côte occidentale de l'île."

Le *Journal officiel* de Tananarive donne les renseignements suivants sur le même sujet :

"Un télégramme du capitaine Detrée fait connaître que le poste d'Andemba, près de Maintirano, a repoussé avec succès une très vive attaque de Sakalaves. Le lieutenant Raudy, des tirailleurs algériens, a été tué au début de cet engagement qui nous a coûté quelques tirailleurs indigènes tués ou blessés, mais qui s'est terminé par la déroute des assaillants. Ceux-ci ont subi des pertes importantes."

Les renseignements, venus par voie de Majunga, ne donnent pas de nouvelles indications sur les événements qui se sont produits dans les pays sakalaves. Ils signalent, seulement, d'après une lettre particulière, que la première attaque d'Ambiky avait eu lieu la nuit et que, au cours de cette attaque, le lieutenant du génie Turquois, un adjudant de la légion étrangère et quelques tirailleurs sénégalais ont été tués. Les nouvelles reçues de différents points de la côte ouest font prévoir, tant dans le Menabé que dans la région de Maintirano, un mouvement plus ou moins général des Sakalaves contre les Européens qui cherchent à pénétrer dans le pays pour en exploiter les richesses minières.

\* \* \*

Une lettre de Tombouctou donne d'intéressants détails sur la vengeance tirée par les troupes françaises de la malheureuse affaire de Rhergo dans laquelle on se souvient furent tués, au mois de juillet dernier, les deux lieutenants de spahis de Chevigné et de Latour Saint Ygest.

Dès qu'il en fut informé, le colonel de Trentinian, lieutenant-gouverneur du Soudan français, prit des mesures de surveillance à l'égard des tribus touaregs dont la soumission pouvait paraître douteuse et qui était susceptibles de se soulever, les Berabish et les Kel Antassar.

Il expédia une reconnaissance dans la direction de leurs territoires et, de plus, fit former une colonne comprenant trois compagnies de tirailleurs soudanais, de l'artillerie et deux pelotons de spahis. Cette force était destinée à opérer par voie de terre, concurrentement avec une autre qui agirait par le Niger, et comprenait une compagnie de tirailleurs soudanais embarqués sur les chalands de la flottille du fleuve et appuyés par une canonnière. Ce petit corps était commandé par les chefs de bataillon d'infanterie de marine Goldschen et Flobb.

La colonne prit la direction de Bamba, situé à 158 kilomètres à l'est de Tombouctou et non loin de la rive gauche du Niger. Après une marche rapide et quelques sérieux efforts, la colonne prit contact avec plusieurs partis touaregs et leur infligea une déroute complète avec des pertes sérieuses. Les troupes délivrèrent aussi 300 prisonniers faits dans les dernières incursions et dont les Touaregs se servaient comme esclaves, plus d'autres esclaves, en grand nombre, affectés à la garde des troupeaux. Un grand butin tomba en même temps en leur possession.

Cet exploit, habilement préparé et accompli, n'a coûté que quelques blessés dont

aucun dangerusement. La nouvelle en a été reçue avec enthousiasme à Tombouctou, où on y a vu une garantie pour le maintien de la tranquillité dans le pays pendant une bonne période, et, par suite, pour l'arrivée de nombreuses caravanes. Quand la colonne est entrée dans la ville à la fin de septembre, elle a été reçue triomphalement.

\* \* \*

La discussion au parlement allemand du projet de loi sur le budget septennal de la marine n'est encore qu'à ses débuts, mais elle se nble passionner l'opinion publique. Elle affecte directement, en effet, les finances de l'empire et par conséquent les intérêts des contribuables. Les crédits paraissent excessifs, et, au parlement même on se pose la question de savoir si, au point de vue constitutionnel, le reichstag actuel a le droit d'engager l'avenir. Les crédits demandés en principe par le gouvernement ne seraient pas, en effet, votés en une seule fois, mais, chaque année, au fur et à mesure des besoins. On demande à l'assemblée de décider que, pendant une période de sept ans, la somme énorme de 410 millions de marcs sera consacrée à l'augmentation de la flotte ou à la construction de navires destinés à remplacer certains navires actuels qu'on considère comme vieilliss. Cette flotte comprendrait alors 17 cuirassés de haute mer, 8 gardes côtes cuirassés, 19 grands croiseurs et 26 petits croiseurs, sans compter les canonnières et les torpilleurs. Ces prétentions du gouvernement paraissent exorbitantes à beaucoup de gens, d'autant plus qu'on a le sentiment qu'il pourrait bien ne s'agir encore que d'un commencement, l'amirauté pouvant, plus tard, revenir à la charge.

Pendant longtemps, on le sait, l'empire allemand s'est désintéressé de sa marine. Il possédait bien une escadre, mais on savait qu'elle ne serait jamais appelée, dans une guerre entre l'Allemagne et une puissance continentale, qu'à jouer un rôle secondaire; l'issue du conflit dépendrait finalement des opérations militaires engagées sur le continent. Mais quand on vit se développer et croître l'antagonisme qui existe aujourd'hui entre l'Angleterre et l'Allemagne, et qui se manifeste de temps à autre d'une manière très caractéristique, on commença à envisager l'éventualité d'un conflit possible entre la baleine et l'éléphant, pour nous servir d'une expression du prince de Bismarck. Comme il était manifeste que l'Allemagne était complètement incapable de se mesurer avec la première puissance maritime du monde, on comprit la nécessité pour elle d'être aussi forte sur mer que sur terre. C'est ce qui explique que, si aucune puissance européenne ne doit rester indifférente à l'augmentation de la marine allemande, c'est surtout en Angleterre qu'on suit avec une réelle inquiétude la campagne qui se poursuit depuis longtemps en Allemagne en faveur de la marine.

Les promoteurs de cette campagne n'ont pas manqué de faire sonner bien haut que, l'Allemagne étant devenue une puissance coloniale, elle devait logiquement avoir une marine de guerre, sous peine d'être hors d'état de défendre les intérêts qu'elle se créait. Puis, pour accentuer la démonstration, on faisait ressortir l'importance toujours grandissante du commerce extérieur. Enfin, tout récemment, on exploitait des incidents comme ceux d'Haïti, ou le massacre des missionnaires en Chine, pour prouver que l'Allemagne, n'ayant qu'une marine insuffisante, ne pouvait pas se faire respecter—démonstration peu solide, du reste, puisque ce massacre de missionnaires a servi de prétexte à l'occupation de Kiao Tchéou par les Allemands.

Dans les débats du reichstag, il a été beaucoup question de cette occupation de Kiao Tchéou, et à en juger par ce qui s'est dit, cette occupation ne se bornerait pas à une simple satisfaction à obtenir du gouvernement chinois—lequel, d'ailleurs, a déjà commencé à s'exécuter—et prendrait, dès à présent, les proportions d'un événement d'une tout autre portée.

On a beau se dire que l'importance accordée à l'incident de Kiao Tchéou par le gouvernement allemand peut, jusqu'à un certain point, se rattacher à la prochaine discussion des crédits pour le développement de la marine et tendre indirectement à créer un courant d'opinion en faveur des projets de l'empereur Guillaume, on n'en est pas moins amené à croire qu'il s'agit de profiter de l'occasion qui se présente pour acquérir en Extrême Orient une station navale et pour prendre position dans une région où l'Allemagne a été devancée par d'autres puissances. Et ce qui semble de nature à corroborer cette opinion, c'est non seulement la nomination du prince Henri au commandement en chef de l'escadre réunie actuellement dans les mers de Chine, sous les ordres de

l'amiral Diederichs, mais encore et surtout l'activité déployée par l'amirauté pour renforcer cette escadre, en lui adjoignant une seconde division navale, composée principalement de croiseurs.

Sur la gravité de ces mesures, qui indiquent clairement, en tout cas, l'importance que le gouvernement allemand attache à l'affaire de Chine, il paraît d'autant plus difficile de se méprendre que les organes officiels de l'empire n'y vont pas par quatre chemins et tiennent un langage propre à ne laisser guère subsister de doutes sur le désir que l'on a en haut lieu de s'installer à titre permanent à Kiao Tchéou. Il y a même des feuilles berlinoises, parmi celles dont les attaches sont singulièrement significatives, qui éprouvent le besoin de se défendre préventivement contre l'hostilité supposée de la France et de l'Angleterre, à laquelle elles opposent gratuitement l'assentiment tacite et tout au moins problématique de la Russie. On est donc fondé à croire, jusqu'à plus ample informé, que la chancellerie allemande prépare un coup de force et songe à tirer parti, en vue d'un établissement définitif, de ses griefs contre les fils du Céleste-Empire.

Quant à l'impression qu'une telle entreprise est de nature à produire en Europe, ce qui apparaît avec le plus d'évidence c'est que l'Angleterre, et l'Angleterre seule, aurait lieu de s'en montrer sérieusement mécontente. La Russie, sans en éprouver une satisfaction sans mélange, s'en préoccuperait peut être moins que ne l'insinue le *Nouveau Temps* ; et, pour ce qui est de la France, tout en restant sur le terrain du droit international et du maintien de la paix, elle n'est pas, à ce propos, assez directement en cause pour vouloir se départir de l'attitude réservée que lui suggère le souci de sa dignité et de ses intérêts bien compris.

\* \* \*

La direction générale des contributions indirectes vient de terminer son travail annuel sur l'évaluation de la récolte vinicole.

Pour 1897, la récolte des vins en France est évaluée à 32,351,000 hectolitres, en diminution de 12,305,000 hectolitres par rapport à la récolte de 1896 et de 126,000 hectolitres sur la moyenne des dix dernières années.

En comptant 3,987,000 hectolitres pour l'Algérie, selon les estimations provisoires qui ont déjà été transmises à l'administration, et environ 300 000 hectolitres pour la Corse, on arrive à une production totale de près de 37 millions d'hectolitres.

Des augmentations dans la récolte apparaissent dans dix-huit départements, notamment dans les six départements de la région du Midi (Aude, Bouches-du-Rhône, Gard, Hérault, Pyrénées-Orientales et Vaucluse), tant par suite de la reconstitution du vignoble que du fait d'influences atmosphériques favorables. Sur le reste du territoire, les gelées du printemps et les pluies froides de la fin de l'été ont eu les plus fâcheuses conséquences. La récolte en a été affectée, sous le rapport de la quantité, dans cinquante-sept départements, et aussi sous le rapport de la qualité dans plusieurs régions.

D'après les indications recueillies sur la force alcoolique des vins de 1897, la récolte se subdiviserait comme suit : Vins titrant moins de 11 degrés, 29,019,000 hectolitres ; vins titrant 11 degrés, 2,370,000 hectolitres ; vins titrant plus de 11 degrés, 962,000 hectolitres.

Enfin, suivant les estimations faites dans chaque département, en tablant sur les divers prix de vente chez les récoltants, la valeur de la récolte de 1897 s'élèverait à 821,752,000 francs. Dans ce total, les vins de qualité supérieure (et par là il faut entendre les vins dont le prix de vente chez le récoltant dépasse 50 francs l'hectolitre sans les droits) sont compris pour 32 millions de francs correspondant à une quantité de 519,000 hectolitres, et les vins de qualité ordinaire pour 769 millions de francs correspondant à une quantité de 31,832,000 hectolitres.

:o:

L'amour, comme chacun sait, est d'autant plus intense qu'il est plus aveugle. Aussi n'y a-t-il qu'un mois dans l'année où il atteigne vraiment son apogée, — le mois de novembre.

— ?

— Parce qu'on a sur les yeux les... taies de la Saint-Martin !!!

# COURRIER DU MOIS

Les incidents si divers, si compliqués de l'affaire Dreyfus ont trop rempli les journées qui viennent de s'écouler pour que notre attention ait pu aller à autre chose. Il y avait là comme une obsession qui pesait sur les esprits, un cauchemar épouvantable. On aurait dit qu'on se plaisait à nous plonger dans le mystère. Nous traversions précisément une période où un brouillard intense enveloppait Paris, et on aurait cru que ce brouillard planait aussi sur cette affaire Dreyfus, réveillée tout à coup.

Que d'encre versée ! que de polémiques échangées ! que de racontars de part et d'autre !

Pendant ce temps, un curieux spectacle nous était pourtant offert, qui eût mérité notre attention. C'est à la chambre des députés d'Autriche qu'il a eu lieu. Lisez cette dépêche qui en dit long dans sa brièveté :

“ Avant l'interruption de la séance, M. Schœnerer enlève de la table présidentielle la sonnette du président. Un tumulte indescriptible se produit. M. Votczek arrache la sonnette aux mains de M. Schœnerer et va la remettre à sa place.

“ A la reprise de la séance M. le président déclare ne plus vouloir se servir de la sonnette enlevée par M. Schœnerer, et en réclame une autre.

“ Il est fait droit à sa demande.

“ Le député Wolff enlève à son tour la nouvelle sonnette, dont le président refuse derechef de faire usage.

“ M. Kittel s'écrie :

“—Est ce que la main d'un député est indigne ?

“ Le président donne l'ordre aux huissiers de le débarrasser des députés qui assiegent son fauteuil.

“ Il s'ensuit une formidable poussée.

“ On voit un député brandir un couteau ; un autre a saisi un fauteuil et menace d'en frapper ses collègues.

“ Le député Wolff est piétiné, traîné par la barbe et par les cheveux pendant que le comte Wetter, député, verse tranquillement son verre d'eau sur les têtes des combattants.”

Ne croirait-on pas lire le récit d'événements qui se sont produits dans une maison de fous furieux ? Mais non, c'est bien au Parlement autrichien que cela se passe. Et de pareils incidents se renouvellent presque chaque jour depuis plusieurs semaines.

\* \* \*

On dit que la musique adoucit les mœurs. Pourquoi n'installerait-on pas un orchestre dans le parlement autrichien ? Il calmerait les nerfs surexcités de ces députés qui remplacent les harangues par le pugilat.

La musique du régiment de Préobrajensky ne serait pas de trop pour avoir raison de pareils éneumènes.

Avant de nous quitter, elle est allée se faire entendre à Rouen. L'accueil qui lui avait été préparé dans cette ville ne l'a cédé en rien au point de vue de l'enthousiasme à celui qu'elle a rencontré à Paris. A ce propos, un écrivain russe, M. Michel Delines, disait ces jours-ci :

“ Les Préobrajensky que Paris vient de fêter avec tant d'entrain ont fait connaître en France la virtuosité musicale des soldats russes ; mais, pour que la physionomie lyrique de l'armée moscovite soit complète, il faudrait qu'une compagnie de chanteurs suivît l'exemple des symphonistes et vint un beau matin donner une aubade aux aimables Parisiens. ”

Ce serait évidemment une surprise absolument inédite et que la population parisienne apprécierait vivement.

“ Le soldat russe, ajoute M. Michel Delines, aime surtout le chant. En revenant des exercices, le commandant donne l'ordre : “ Les chanteurs, en avant ! ” et les soldats, aux premières notes lancées à plein gosier, se redressent, et vivifiés et vibrants, malgré la fatigue, reprennent vigoureusement en chœur le refrain. Alors, sur le champ

des manœuvres, se répandent des sons plaintifs ou entraînants, et le soldat qui entonne la chanson lève haut en l'air son instrument orné de rubans en faisant sonner les clochettes ; d'autres l'accompagnent de leurs cymbales ou de sifflets aigus."

\* \* \*

Parmi les chansons citées par M. Michel Delines, il en est une qui est assez émouvante dans sa naïveté ; c'est la lettre d'un soldat blessé à sa fiancée :

"Chère amie, je t'annonce que la bataille sanglante est terminée : je félicite les miens de leur victoire et moi-même de mon bras perdu.—Nous avons beaucoup souffert du feu croisé, mais nous avons tout brisé, tout enlevé, tout pris ; moi-même, dans ma poitrine, j'emporte deux balles.—Je meurs au lazaret et l'aide-chirurgien m'a acheté mon cadavre : je t'envoie l'argent qu'il m'a donné.—J'avoue qu'il est bien triste d'être enterré loin du coin chéri ; si j'étais mort chez moi, des amis m'auraient pleuré ; une croix de bois aurait marqué ma tombe au cimetière et peut-être parfois tu y serais venue, ma chère amie.—Je te confie, en souvenir de moi, mon bon chien, mon cher Finhali ; donne lui des caresses et qu'il ne s'aperçoive jamais que je suis mort.—Lorsque j'ai dit adieu à ma mère, la vieille était très malade ; si elle apprend que son fils n'est plus, elle le suivra de près.—Adieu ; ne pleure pas ; je meurs, je ne te reverrai plus ; au régiment où je vais entrer, on ne donne pas de permission ; voici qu'on m'apporte ma feuille de route ; adieu, et n'oublie pas ton ami !"

Au sujet de cette chanson russe, un petit débat s'est élevé. Il a paru à M. Jules Claretie qu'elle est tout simplement la traduction d'une chanson française oubliée, d'une vieille chanson qui eut pour auteur le gai Paul de Kock en personne. Dans la *Lettre d'un soldat à sa payse*, on retrouve, en effet, tous les traits de la chanson russe : le bras perdu, le deux balles, le chien, la tombe au cimetière, la croix de bois, la feuille de route.

Et, pour prouver ce qu'il avance, M. Jules Claretie reproduit cette vieille chanson que les soldats russes ont empruntée à la France, à moins que l'auteur français ne l'ait traduite du russe.

Mais on savait peu le russe au temps de Paul de Kock !

Quoi qu'il en soit, voici, dans sa forme volontairement négligée, la chanson de France que l'on pourra comparer avec la traduction de la chanson russe donnée par M. Michel Delines :

Rose, l'intention d' la présente  
Est d' t'informer de ma santé.  
L'armée française est triomphante ;  
J'ai eu le bras gauche emporté.  
Nous avons eu d' grands avantages ;  
La mitraille m'a brisé les os....  
Nous avons pris arm's et bagages ;  
Pour ma part, j'ai deux balles dans l' dos !

J' t'écris de l'hôpital d'où je pense  
Bientôt partir pour chez les morts.  
J' t'envoie dix francs que c' lui qui m' pense  
M'a donnés pour avoir mon corps.  
Je m' suis dit : " Puisqu'il faut que j' file  
Et qu' ma Ros' perd son épouseur,  
Au moins je mourrai plus tranquille  
En songeant qu' j' lui laiss' ma valeur !"

C'est tout d' même un' chose qui m'enrage  
D' mourir comm' ça, loin d' mon pays !  
Au moins, quand on meurt au village,  
On dit bonsoir à ses amis.  
On a sa plac' derrière l'église,  
On a son nom sur un' croix d'bois,

Et l'on espèr' que la payse  
Y viendra prier quequefois !

J' te confie mon chien, ma chèr' Rose ;  
J' t'en supplie, ne l'abandonn' pas !  
Surtout, ne lui dis pas la cause  
Qui fait qu'il n' me reverra pas...  
Car la bonn' bêt' — tu la connais, ma p'tite ! —  
Serait capabl', je t' l' dis tout bas,  
De s' faire mourir de mort subite  
A la nouvell' de mon trépas !

M. Jules Claretie ne se rappelle plus la suite de ces couplets tendrement naïfs. Il y est question de la vieille mère. Et la chanson se termine par :

V'là qu'on m'apport' ma feuil' de route ;  
Adieu, Rose, ne m'oublie pas !

C'est, presque mot à mot, la chanson russe. Voilà donc une preuve de plus de la sympathie des deux peuples. Une chanson militaire moscovite qui se trouve être une chanson française !

\* \* \*

N'y aura-t-il pas un chansonnier pour mettre en couplets l'aventure qui vient d'arriver à la jeune reine de Hollande et dont les journaux ont parlé ? Cela pourrait s'intituler : "*La reine et la Bicyclette*". Voici, du moins, la chose en simple prose :

La petite reine Wilhelmine était allée dernièrement à Vienne, et, au cours de son séjour dans la capitale de l'Autriche, elle avait fait de la bicyclette. Cet exercice lui parut hygiénique et agréable ; elle y prit goût. De retour dans ses États, elle continua à enfourcher sa noble "bécane" et a pédaler comme une simple mortelle.

Mais la jeune Wilhelmine n'est encore reine que de nom, n'étant pas majeure ; elle règne, mais sous la régence de sa mère.

Or, celle-ci a été prise de scrupules à l'endroit du sport favori de mademoiselle sa fille, et elle s'est demandé :

— Une reine peut-elle pédaler ? et l'apparition d'une souveraine en costume de "cyclewoman" n'est-elle pas de nature à diminuer aux yeux du peuple le prestige de la monarchie ?

Ne voulant pas prendre pour elle seule la responsabilité de résoudre un si grave problème, elle a convoqué le Conseil de régence et l'a chargé de trancher la difficulté.

— Quiconque pédale, ont dit les graves conseillers, est exposé à ramasser une "pelle". Est-il séant qu'une souveraine prenne un billet de parterre et, allant mesurer le sol, se montre à ses sujets sous un aspect auquel ils ne sont pas habitués ? Etant donné que l'auguste pédaleuse est jeune et jolie, les assistants ne se plaindraient peut-être pas du spectacle qui leur serait offert ; mais il y aurait là une atteinte portée à la majesté royale et au respect qui lui est dû. Sans compter qu'une chute peut avoir des conséquences beaucoup plus graves. Les jours de Wilhelmine sont précieux. Il faut savoir les protéger.

En conséquence, les membres du Conseil de régence, après en avoir délibéré mûrement, ont rendu le verdict suivant :

— En notre âme et conscience, devant Dieu et devant les hommes, non, la reine ne doit pas pédaler !

\* \* \*

Pauvre petite Wilhelmine ! Elle s'est inclinée devant l'arrêt de ses conseillers. Elle a renoncé à la bicyclette, à sa pompe et à son guidon. Mais elle n'a pas été contente.

— Alors, aurait-elle pu s'écrier, ça n'est rien du tout, d'être reine, si on n'a pas le droit de faire ce qu'on veut !

Elle n'a certainement pas poussé cette exclamation, parce que c'est une petite per-

sonne réservée ; mais elle a dû avoir le cœur gros, et je ne serais pas surpris qu'elle eût boudé pendant deux jours.

Il est vrai qu'elle n'a que patience à prendre. Elle est née en 1880. L'an prochain elle aura dix huit ans, ce qui pour une souveraine est l'âge de la majorité. Elle ne dépendra plus de personne, elle sera maîtresse de ses actions. Alors, elle pourra, si le cœur lui en dit, reprendre sa bonne "bécane" et se remettre à dévorer des kilomètres, ce qui vaut toujours mieux que de dévorer l'argent des contribuables.

A moins que le conseil des ministres n'intervienne, ne lui adresse les mêmes représentations que le conseil de régence et ne lui demande le même renoncement.

Ce serait dommage. Une reine cycliste, cela n'est-il pas d'une excellente modernité ? Il serait piquant d'entendre quelque grave diplomate complimenter la jeune Wilhelmine sur la fermeté avec laquelle elle guiderait "la bicyclette de l'Etat", ou, si elle faisait fausse route, l'en avertir en ces termes :

—Prenez garde, madame : vous pédalez sur un volcan !

\* \* \*

En attendant, la jeune reine de Hollande n'a plus qu'à se défaire de sa bicyclette, puisqu'elle lui est inutile. Le poète José Zorilla, à qui l'Espagne va élever une statue, n'eût pas hésité, lui : il l'aurait engagé au Mont-de-Piété. En effet, ce grand littérateur, fêté aujourd'hui par ses compatriotes, et dont une pièce de théâtre : *Don Juan Tenorio*, est en ce moment jouée à Madrid avec un succès éclatant, était dans le dénuement le plus complet, et plus d'une fois il dut emprunter de l'argent pour vivre.

C'est ainsi qu'on vient d'apprendre que les couronnes et palmes d'or et d'argent, ainsi que divers autres objets précieux que le défunt poète avait reçus de ses compatriotes en témoignage de leur admiration, se trouvaient engagés pour quelques milliers de francs dans une maison de prêts sur gages.

On avouera que cette nouvelle contraste douloureusement avec la dépêche annonçant que la ville natale de Zorilla va lui élever une statue.

Le pauvre poète eût, sans doute, préféré avoir un peu plus de pain de son vivant et un peu moins de gloire après sa mort.

JACQUES LEFRANC.

:o:

## LE COUP DE CLOCHE

### I

Dans une salle basse de la ferme, violemment éclairée par le reflet de la cheminée où flambaient des bûches énormes, maître Pierre, — Pierre-le-Riche, comme on l'appelait, en raison des nombreux prés, bois et métairies qui lui appartenaient, — maître Pierre se leva tout droit de son fauteuil et, le bras étendu, d'une voix tonnante, qui ne souffrait pas de réplique, il s'écria :

—Non ! jamais, tu entends ? jamais tu n'épouseras ce va-au-pieds de Jean Bérard !... Tu entends ? jamais !... Tu es ma fille. ton devoir est de m'obéir !... Tu épouseras Cornesieux, le fils du maire, et tu sais qu'on ne me résiste pas !... Et maintenant va t'habiller !

La jeune fille désespérée, se tordit les mains. Une fois encore, elle tenta d'attendrir le vieux paysan. Les yeux pleins de larmes, elle supplia.

—Père, je vous en prie !... Je vous en supplie !... Ne faites pas le malheur de votre fille... de votre Claudine !... Je n'aime pas Cornesieux !... J'en mourrai sûrement !... Père, je vous en supplie !...

Mais le vieux l'interrompit en ébranlant la table d'un violent coup de poing, en même temps qu'un juron partit de ses lèvres :

—Sornettes que tout cela !... En voilà assez !... Tu sais bien que je ne reviens ja-

mais sur ce que j'ai dit !... Tu épouseras le fils à Cornesieux ; c'est un beau parti qui nous fait honneur !... Je serai premier adjoint... en attendant que je prenne la place de maire !... Du reste, ce n'est pas un mauvais garçon, et si tu ne l'aimes pas maintenant, tu l'aimeras plus tard, voilà tout !

Exaspéré par le silence que gardait sa fille, il la secoua brutalement par le bras, s'écriant :

—Tu m'entends bien, n'est-ce pas ?

—Oui, mon père, répondit Claudine en refoulant avec peine ses larmes.

Un peu honteux de s'être laissé ainsi emporter, maître Pierre reprit d'un ton plus doux :

—Allons ! ce n'est pas malheureux !...

Il fit quelques pas dans la pièce, regardant de temps à autre Claudine, si frêle, si délicate, et qui avait failli lui tenir tête, à lui, à lui le maître ; mais heureusement le malentendu était dissimulé, et elle se rendait à ses raisons, qui étaient excellentes et qu'elle comprendrait plus tard !

—Eh bien ! c'est convenu, fit-il au bout d'un moment, je dirai à Cornesieux que tu consens... avec plaisir... Vous vous parlerez ce soir, toi et son fils... C'est ta fête aujourd'hui, Claudine, ajouta-t-il un peu embarrassé, et tu sais que nous avons du monde pour le souper... en ton honneur ; on va venir ; fais-toi belle...

—Oui, mon père, répondit Claudine, la gorge serrée.

—C'est cela... La robe rose... Et sois grande fille.

Il balbutiait presque, plus impressionné par le singulier silence que Claudine gardait maintenant qu'il ne l'avait été par sa résistance.

—Oui, mon père, dit-elle de nouveau en levant enfin les yeux sur lui, je serai grande fille...

—Parbleu ! fit-il.

Il lui tendit les bras avec le vague désir de l'embrasser. Mais, affectant de ne pas voir le mouvement de son père, Claudine sortit silencieusement. Un peu surpris, maître Pierre continua de murmurer machinalement :

—C'est cela... grande fille... grande...

Il regarda la porte par où Claudine venait de sortir et, un peu perplexe, se grattant derrière la tête :

—Elle m'en veut ! se dit-il en lui-même... C'est clair !... Elle n'a pas voulu m'embrasser, la mâtine !

Il réfléchit un instant et, un peu inquiet :

—Elle a eu un drôle d'air quand elle a dit : "Oui, je serai grande fille..." Pourquoi a-t-elle cet air-là ?... Bah ! reprit-il en haussant les épaules, billevesées de jeune fille : ça passera !

Il était tout de même un peu tourmenté au souvenir de l'air grave que sa fille avait eu quand elle était sortie et, pour se remettre, il se versa un petit verre d'eau-de-vie, puis s'assit dans le grand fauteuil qui se trouvait près de lâtre.

## II

Ragaillardisé par l'excellente liqueur qui le réchauffait doucement, jouissant de la chaleur du foyer qui le pénétrait lentement, maître Pierre sentit peu à peu ses inquiétudes se dissiper...

—Elle l'oubliera, son Jean Bérard, continua-t-il, en s'étendant avec un sourire... Mon Dieu ! ce n'est pas que ce ne soit pas un brave garçon... Et sobre... et courageux... ne courant ni les filles ni les cabarets...

Il se versa un second petit verre.

—Mais quoi ! il a un petit lopin de terre de rien du tout, et je lui bâillerais ma fille ?... Moi ?... avec tout le reste !... Allons donc !... Non !... elle épousera le fils à Cornesieux... C'est un bon garçon aussi... pas très fort là (il posa l'index sur son front) ; mais qu'est-ce que ça fait ?... Au contraire !... Elle sera maîtresse chez elle... Et puis, je ne veux pas être contrarié !... Oui ou non, suis-je le maître ?

Assurément oui, il l'était ! Tout dans la maison lui obéissait au doigt et à l'œil. Mais, par un singulier travers, cet homme, qui au fond était absolument bon et que tout

le monde aimait, se croyait obligé de jouer, au matamore, au tyran auquel on ne résiste pas, et de lancer l'ordre le plus insignifiant d'une voix tonnante.

Il adorait sa femme Marie-Anne, et plus encore sa fille, et il fallait que l'ambition — son péché mignon — le tenaillât bien fort pour qu'il eût résisté ainsi aux prières de Claudine...

Mais voilà : Cornesieux possédait la minoterie la plus importante à dix lieues à la ronde, il était maire, très influent, ferait nommer maître Pierre premier adjoint... et maître Pierre voulait être premier adjoint !

### III

Il en était là de ses réflexions quand la porte s'ouvrit brusquement, et, secouant sur le seuil la neige qui couvrait leurs vêtements, Mathieu, Michu et le Rousseau entrèrent bruyamment avec des grands éclats de voix ; ils avaient mis leurs habits des dimanches et faisaient tomber la neige en s'administrant mutuellement, dans le dos, des tapes capables d'assommer un bœuf.

— Hé ! bonsoir, maître Pierre ! crièrent-ils en entrant... Ça va bien ?... Nous voilà !... Et la bourgeoise ? et la petite ?... Ça tombe ferme dehors !

Ça tombait ferme, en effet ; les flocons tourbillonnaient serrés, et la campagne s'étendant toute blanche, trouée par la lueur rouge de quelques fenêtres éclairées.

Maître Pierre se leva et alla au devant de ses invités. Oui, tout le monde allait bien. Marie-Anne allait arriver, ainsi que Claudine... Ah ! dame ! l'hiver s'annonçait rude ! Mais il ne fallait pas se plaindre. C'était un bien pour la culture ! La récolte n'en serait que plus belle... Il fallait de la neige.

Bientôt d'autres convives arrivèrent.

On parlait haut en attendant de se mettre à table.

Enfin, la servante apporta la soupière fumante ; les verres, l'argenterie, tirée pour la circonstance de la grande armoire, étincelèrent sur la nappe bien blanche, et on allait prendre place, quand le fils à Cornesieux, venu un des derniers, s'écria :

— Eh bien ! et mam'zelle Claudine ?... On ne la voit donc pas ?

— C'est vrai, dit maître Pierre.

Et s'adressant à sa femme, il ajouta :

— Va donc la chercher !

Marie-Anne sortit. On attendit. Mais le temps passait, et Marie-Anne ne revenait pas.

Enfin, elle parut et, très pâle, annonça qu'elle n'avait pas trouvé Claudine, qu'elle n'était pas dans sa chambre, ni nulle part dans la maison.

Un murmure de surprise courut parmi les convives, qui se regardèrent en dessous, tandis que maître Pierre tressaillit et qu'il lut sur leurs visages à tous cette pensée qui, immédiatement, lui était venue à lui-même :

— Elle s'est enfuie pour ne pas épouser Cornesieux ! Elle ne veut point de lui ! Elle s'est enfuie avec Jean Bérard, qu'elle aime !

Maître Pierre poussa un cri de rage, et levant le poing :

— Ah ! le gueux ! clama-t-il, le gueux ! le gueux ! Voilà ce qu'il voulait ! Mais il n'a pas fini de rire ! Il me le paiera, tonnerre !

Il saisit son chapeau.

— J'y vais ! s'écria-t-il, et je jure bien qu'il ne mourra que de ma main !... Viens, toi ! ajouta-t-il en se tournant vers le fils à Cornesieux ; nous allons l'assommer à nous deux !

Mais celui-ci, perplexe, se sentant le point de mire de tous les regards, essaya de le calmer en plaisantant.

— Voyons, il fallait réfléchir, ne pas faire de scandale ! Claudine aimait Jean Bérard. Eh bien ! Jean Bérard l'épouserait, voilà tout !

Les autres convives, très ennuyés de voir qu'on ne souperait peut-être pas, renchérirent en l'entourant.

— Janais ! s'écria maître Pierre, hors de lui, jamais ! J'aimerais mieux la voir morte ! Et puisque vous ne voulez pas venir avec moi, j'irai seul !

Et, les repoussant violemment, il s'élançait vers la porte, quand, au même moment, un grand bruit de voix se fit entendre devant la maison et, par la fenêtre, sur la route

couverte de neige, on vit s'avancer une troupe d'hommes, dont quelques-uns portaient des lanternes ou des torches qui jetaient des lueurs sanglantes dans la nuit. Les voix grossirent, et ces ombres qui s'avançaient rapidement dans la campagne froide et blanche, sous les lueurs vacillantes, avaient une allure fantastique. Les hommes qui marchaient en avant semblaient porter quelque chose de lourd,—une civière peut-être.

Saisi par un horrible pressentiment, maître Pierre recula...

La porte venait de s'ouvrir toute grande et avec tumulte le funèbre cortège pénétra dans la salle. C'était Claudine que l'on rapportait, morte ! Claudine retirée trop tard de la Mare-au-Diable, où elle était allée se jeter.

Maître Pierre poussa un grand cri et, les yeux fous, les bras battant l'air, tomba sans connaissance sur le corps de sa fille qu'il aimait tant et qui n'était plus !

Le surlendemain, dans la modeste église du village, eut lieu l'enterrement de Claudine, la fille de Pierre-le-Riche ; on était venu en foule, et les femmes en coiffes noires, les gars dans leurs vêtements des jours de fêtes, se pressaient, recueillis, émus, dans la chapelle trop petite. Maître Pierre, vieilli de vingt ans, les cheveux tout blancs, écrasé sous la douleur, avait eu de la peine à faire les deux kilomètres qui séparaient la métairie du village, trébuchant dans la neige ainsi qu'un homme ivre. Il sanglotait. Sa fille était là, enfermée entre ces planches noires, puis on allait la porter en terre, dans le cimetière couvert de neige aussi, qui s'étendait derrière l'église, et où déjà la tombe attendait, grande ouverte, béante !

Les femmes à genoux sur les dalles, les gars du village debout, massés au fond de l'église, priaient, et maître Pierre distinguait nettement les sanglots de Jean Bérard qui, la veille, avait voulu se tirer un coup de fusil quand il avait appris la mort de Claudine. Il l'aimait vraiment, celui-là ! Et maître Pierre ne pouvait s'empêcher de penser qu'il avait été cruel, que, puisqu'ils s'aimaient, Jean Bérard et Claudine, il aurait dû les marier. Claudine, sa Claudine aimée aurait été heureuse, tandis que maintenant elle était morte !

Un à un, les assistants défilèrent devant le cercueil ; puis, ainsi que dans un rêve, maître Pierre vit la porte de l'église s'ouvrir toute grande.

Dehors la campagne s'étendait blanche sous les flocons qui tombaient encore, qui tombaient toujours, serrés, épais, sans trêve !

Il vit quatre gars vigoureux charger le cercueil sur leurs épaules et, lui, chancelant, la tête basse, il les suivit.

A ce moment, un homme vint saisir la corde qui pendait du clocher pour sonner le glas.

Maître Pierre le vit tirer sur cette corde.

Mais au lieu de la note douce, triste, que l'on attendait, sous l'effort de l'homme, ce fut un coup de cloche retentissant, formidable, tel un coup de tonnerre qui retentit et se répercuta sous les voûtes, dans le clocher, dans la campagne glacée, et instantanément, à ce coup de cloche, tout ce qui entourait maître s'évanouit : le cercueil, les assistants, l'église même.

Ce fut la nuit !

#### IV

—Bonsoir, maître Pierre !

Sursautant dans le fauteuil où il s'était endormi, au coin du feu, et se frottant les yeux, Pierre-le-Riche regarda effaré Mathieu, Michu et le Rousseau qui étaient entrés dans la salle, et qui venaient de le réveiller d'une maîtresse claque sur l'épaule.

—Hé ! dà ! maître Pierre, criait Michu, il paraît qu'on dort en attendant les camarades ! Mais la cloche de la porte d'entrée vous a réveillé ! C'est le Rousseau qui l'a tirée... et le Rousseau a la poigne solide !... J'en ai encore les oreilles assourdies... La bourgeoise va bien ? la dinde aussi ?

Et tous s'esclaffèrent joyeusement.

En une seconde, Pierre fut debout. Il avait donc rêvé ! Était-ce bien vrai qu'il avait rêvé ?

Comme un fou, il courut vers la porte en appelant :

—Claudine !... Claudine !

—Me voici, père ! dit la jeune fille en entrant.

A la vue de sa fille qui s'avançait, un peu pâle, maître Pierre eut un accès de joie folle ; il riait et pleurait tout à la fois.

Elle était vivante ! Sa fille était vivante ! il avait rêvé !

Et la serrant éperdument contre lui, la couvrant de baisers, il criait :

— Claudine ! ma Claudine ! si tu savais comme j'ai eu peur !

Puis, résolument, il demanda :

— Ma fille, aimes tu vraiment ce Jean Bérard ?

— Oh ! oui, père !

— Alors, ma fille, — et il prit sa voix tonnante, — qu'on coure le chercher ! qu'on lui dise qu'il vienne ! que je l'invié ! et que je lui donne ma fille !

— Ah ! père, que vous êtes bon ! s'écria Claudine en se jetant dans les bras de l'excellent homme.

Peu à peu, tous les invités étaient arrivés.

Par la porte ouverte, dans la salle voisine, on voyait la table mise et la délicieuse odeur de la dinde qui rôtissait devant le feu clair se répandait agréablement.

Marie-Anne était entrée, toute joyeuse de la bonne nouvelle.

Et comme on entourait maître Pierre, qu'on l'interrogeait, non sans quelque surprise de le voir imposer à sa fille l'homme qu'elle aimait du même ton péremptoire dont une demi-heure auparavant il voulait lui faire épouser un homme qu'elle n'aimait pas, il se tourna vers les assistants, et prenant son air terrible, il dit :

— Oui, c'est comme cela !... Le mariage se fera dans six semaines !... Telle est ma volonté !... Je suis le maître, moi, entendez vous ? On ne me résiste pas !

FRÉDÉRIC CARMON.

---

## LA VENGERESSE

---

Massa, petite ville située entre Gênes et la Spezia, est le port où l'on embarque les blocs de marbre tirés des montagnes de Carrare. Les touristes ne s'arrêtent pas à Massa, dépourvue de monuments et d'antiquités. Le havre n'est fréquenté que par les équipages des navires de transport et par les propriétaires des carrières.

À Massa, on se lève de grand matin, on règle ses affaires avant midi, on fait la sieste sur un fauteuil de midi à trois heures, on soupe au coucher du soleil et on va se mettre au lit quand les poules grippent sur les perchoirs.

Ce fut dès lors avec étonnement que Mme Lucrèce, au moment où elle finissait de murmurer le troisième rosaire, à onze heures du soir, par une nuit orageuse, entendit frapper rudement à la porte de son auberge.

Avant d'ouvrir, il lui parut prudent de parlementer l'huis clos.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

Une voix impérieuse répondit :

— Je suis voyageur et chrétien, et je désire une chambre en payant.

Mme Lucrèce fut rassurée quand elle entendit parler du paiement. Elle fit entrer le voyageur, dont la figure mauvaise lui déplut.

— Illustrissime *signor*, tous nos logements sont occupés, sauf la grande chambre du rez-de-chaussée. C'est une pièce magnifique, nouvellement meublée avec luxe, dans laquelle se sont trouvés à l'aise des princes, des évêques, et dernièrement le capitaine des carabiniers royaux.

L'étranger sembla indécis, resta un moment pensif, puis dit d'un ton âpre :

— Menez-moi dans votre grande pièce. Je l'accepte, même si le prix est élevé. Que m'importent quelques francs de plus ou de moins à payer !

La "grande pièce" était véritablement la mieux garnie des chambres offertes par le "Noble hôtel du grand Amiral". Elle avait, bâtie sur voûte, un sol en belles dalles de marbre, ce qui, à Massa, n'est pas de la somptuosité excessive.

Le papier de tenture, assez frais, indiquait des Chinois bleus sous des arbres rouges, près de fontaines jaunes.

Pendant que l'hôtesse arrangeait le lit, l'étranger jeta sur les parois et sur les dalles

un coup d'œil soupçonneux. Puis il s'écria avec fureur, en indiquant une sorte de fantôme blanc dressé dans le coin :

—Par l'enfer, qu'avez-vous placé là ?

—La statue, signor... On dit qu'elle représente la Justice et qu'elle est remarquable au point de vue de l'art !

—Pourquoi l'avoir mise ici ? Pourquoi ?

—Parce qu'elle est si lourde, signor, que nous n'avons pu la porter ailleurs.

Cette réponse bizarre parut satisfaire le voyageur. Il se mit, une bougie à la main, à examiner avec soin le " simulacre de Thémis ". Bientôt il dit, avec des éclats de voix singuliers :

— Pourquoi le marbre est-il maculé en divers endroits ? Je conçois des veines grisâtres dans les blocs de Carrare, non des éclaboussures rouges.

—Signor, l'histoire est lugubre !

—Contez-la.

—Il y a plus de trente ans, avant que nous eussions le chemin de fer, un artiste arriva de Moscou. Je tiens le fait de la bouche de don Prosper Pericoli, qui a géré l'hôtel avant moi ! Donc l'artiste, jeune encore, avait beaucoup de talent. Il devait exécuter, pour le compte de la ville d'Odessa, des œuvres destinées au Palais de Justice. Le sculpteur dé-irait des blocs très blancs, de belle qualité, et il vint s'établir à Massa en vue de choisir le marbre dans la montagne et pour surveiller l'embarquement. Autrefois, on ne sciait pas dans la carrière les blocs à la machine, et il était fort long de les extraire. De plus, la route charrettière, depuis les sommets jusqu'à l'embarcadère, n'était pas construite ; et c'était gros travail de transporter les lourdes masses au quai du port. Il faut ajouter également qu'il n'était pas aisé, à l'époque dont je parle, de trouver un capitaine de navire qui acceptât un fret pour la mer Noire. Enfin, signor, cette chambre-ci, au lieu d'être meublée avec recherche, servait de simple magasin. Le Moscovite dut rester six mois à Massa ; et, comme il était laborieux, il transforma le magasin en atelier, où il travailla à la statue qui est devant vous. Quand tout fut prêt et le nolis signé, le Russe annonça qu'il allait à Lucques prendre chez son banquier les sommes nécessaires à solder ses achats. Il faut vous dire que le sculpteur avait à son service certain garçon d'Albano, fils, comme on l'a su plus tard, d'un célèbre brigand de la Sabine. Le Russe s'absenta deux jours. À son retour, au moment où il apportait des sacs pleins d'or, il fut assassiné ici même par l'enfant du bandit. Le sang de la victime jaillit sur la statue.

—Et le meurtrier ?

—Il a fui en emportant l'argent... On croit qu'il est allé en Corse, et de Corse en Amérique... Bref, il a été impossible de le retrouver, malgré les actives recherches de la police italienne et de la gendarmerie française... Espérons qu'il n'en a pas moins subi quelque juste punition !

—J'ai sommeil !... Bonsoir !

L'hôtesse disparut après une grande révérence.

\* \* \*

Resté seul, l'étranger marche fiévreusement dans la chambre. Il regarde la statue avec angoisse et la statue le regarde fixement. Il murmure :

—Pourquoi cet œil me trouble-t-il ?

Le sculpteur, autrefois, en imitant certains marbres antiques, voulut placer, sous les paupières de l'œuvre blanche, de sombres pupilles d'améthyste.

En quelque point que l'étranger se place, il voit les regards de la pierre qui se dirigent vers lui, et il ne peut s'expliquer ce prodige.

Qui de nous n'a été parfois ému, dans un musée, en voyant avec quelle attention nous suivent de l'œil certains portraits ? On croirait à quelque mystérieuse sympathie éveillée entre l'œuvre et nous, et qu'une existence est donnée à la toile !

Ce regard, qui semble mobile, fréquent dans les tableaux, est assez rare dans les statues, non qu'il y soit impossible, mais parce que les statues en général ne possèdent pas l'indication des pupilles ou, parfois, ont cette indication donnée par un creux et des traits grossiers peu aptes à provoquer l'illusion optique.

L'étranger, qui vient d'entrer à l'hôtel de l'Amirauté, ignore sans doute certaines

lois physiques, et il est, à coup sûr, dans des conditions d'esprit à subir les impressions sans pouvoir les analyser.

Blême d'effroi, il jette son manteau sur la tête de marbre.

—Maudite, ainsi encapuchonnée, tu ne me feras plus peur !

Le lourd vêtement glisse sur la surface polie, tombe à terre, et l'*œil* est toujours ouvert, immobile, terrible.

—J'éteindrai sous mon poignard la flamme de ce regard !

L'étranger bondit sur le socle et laboure à coups de couteau l'*œil*.

La main du misérable, affaiblie par l'horreur, produit d'insignifiantes éraflures... Il lui semble que l'*œil* se dilate, plus menaçant que jamais...

Le gremlin, dans sa frénésie, ne s'aperçoit pas que la statue tremble, vacille sur le piédestal. Il croit sentir les durs bras de marbre se refermer et le tenir. Il étouffe sous l'invincible étreinte. Il fait des efforts violents pour se dégager !... Peine inutile ! Il prie !... Il sanglote !... Il rugit !... Il blasphème !... Il raidit ses muscles, et la statue s'écroule !

L'homme est pris entre le marbre du sol et le marbre de l'œuvre !

Ecrasé sous le poids énorme, il pousse des cris de damné.

Les voisins accourent ; l'hôtesse se précipite... L'inconnu râle, l'écume sanglante aux lèvres.

—Je vais mourir !... Mes côtes sont broyées !... Je suis celui qui a tué le sculpteur russe !... La victime se venge après trente ans !... Il n'y a pas prescription devant la justice de Dieu !... Quel démon m'a poussé à venir ici ?... Pourquoi le criminel éprouve-t-il l'ardent désir de revoir l'endroit où il a été infâme ?... De l'eau !... Un prêtre !...

Le curé arrive trop tard. L'homme est mort. Le bon ecclésiastique, amateur d'objets d'art, se désole en voyant la statue brisée.

Il veut se convaincre que le marbre pourrait être rafistolé. Il réunit les fragments. Il dresse la base sur laquelle il lit : *Pede pena claudo*.

Cette inscription, le malheureux sculpteur l'avait sans doute gravée en faisant allusion aux sages lenteurs de la justice humaine.

L'hôtesse s'arrache les cheveux :

—Mon dallage si beau, sali, défoncé !... Ma statue en morceaux !

Près du cadavre, la tête de marbre est droite. L'œil sombre de la blanche vengeresse fixe, opiniâtre, tenace, dur, implacable, le corps défiguré du bandit.

ALEXANDRE D'AGIOUT.

—O—

## LES MOTS POUR RIRE

Sur le boulevard :

—Etes vous bien avec X... ?

—Ni bien ni mal.

—Enfin vous pourriez me présenter à lui ?

—Je ne le connais pas !

\* \* \*

Dialogue entre un champion du monde et un directeur de vélodrome :

—Mossieu, j'ai des jarrets de fer, et je gratterai tous les concurrents qu'on m'opposera.

—Et... vous êtes en forme actuellement ?

—Pas tout à fait, je suis un peu rouillé.

Le directeur gravement :

—Voilà ce que c'est que d'avoir des jarrets en fer.

# L'ÂIEULE

## I

Auprès de sa petite fille,  
Doux, chérubin au front vermeil,  
Qu'effleure l'aile du sommeil,  
La grand'mère pousse l'aiguille ;  
Et pour endormir la chérie  
Dans sa couchette de linon,  
De sa pauvre voix affaiblie  
L'âieule chante une chanson.

Refrain naïf et caressant,  
Ta cadence assouplit l'enfant,  
Ainsi qu'un oiseau dans la mousse ;  
Et malgré diable et loup garou,  
Monstres venus l'on ne sait d'où,  
La chanson de l'âieule est douce !

## II

Bonne grand'mère est toute blanche ;  
Il a neigé sous son bonnet ;  
Peines, chagrins, elle connaît  
Plus d'une lugubre avalanche !  
Pourtant, elle fredonne encore  
Et berce d'un couplet nouveau  
Le petit être fait d'aurore  
Qui sommeille dans son berceau.

Couplet naïf et chevrotant,  
Ta cadence assouplit l'enfant  
Pour lequel nul chagrin n'existe !  
Thème brodé sur un vieil air,  
Sous la lampe, les nuits d'hiver,  
La chanson de l'âieule est triste !

## III

Dans ses chansons, la pauvre vieille  
Voit tout son passé refléurir ;  
Un poème de souvenir  
En elle lentement s'éveille !  
Et, l'esprit perdu dans un rêve,  
Explorant un monde nouveau,  
De sa complainte qui s'achève  
Elle dévide l'écheveau.

Refrain naïf et consolant,  
Ta cadence assouplit l'enfant,  
Ainsi qu'un oiseau dans la mousse ;  
Quand elle parle du passé,  
Éteint comme un songe effacé,  
La chanson de l'âieule est douce !

## IV

La grand'mère que courbe l'âge  
Songe à plus d'un cher disparu,  
Hélas ! qui n'est point revenu  
D'un lointain et sombre voyage !...  
Voici qu'une larme furtive,  
Mouille ses pauvres yeux rêveurs...  
Et la chanson, soudain plaintive,  
Semble pleurer sur ses douleurs.

Couplet naïf et chevrotant,  
Ta cadence assouplit l'enfant,  
Pour lequel nul chagrin n'existe ;  
Thème brodé sur un vieil air,  
Sous la lampe, les nuits d'hiver,  
La chanson de l'âieule est triste !

## V

Tout à coup, voici la grand'mère,  
Qui ferme les yeux à son tour,  
Près de l'enfant, dernier amour  
De sa vieillesse solitaire ;  
Et l'on n'entend plus qu'un murmure,  
Un souffle rempli d'infini :  
C'est l'haleine candide et pure  
Du tout petit être endormi !

Voici que l'ancêtre et l'enfant,  
Dorment d'un sommeil bienfaisant,  
Comme des oiseaux dans la mousse !...  
Thème brodé sur un vieil air,  
Sous la lampe, les nuits d'hiver,  
La chanson de l'âieule est douce !

AUGUSTE FAURE.

JANVIER 1898

# LE MARI D'AURETTE

PAR

Henry Gréville

—:0:—

I

Le Dr Rozel traversait la place André-Leroy d'un pas allègre, comme il avait coutume de le faire quand il venait de visiter des malades pauvres,—et de vider ses poches chez eux. Le ciel de mars était délicieusement pur ; à la jeune fraîcheur de la saison s'ajoutait ce je ne sais quoi de doux et de caressant qui flotte dans l'air d'Anjou et s'insinue au plus profond des âmes, cette sorte de volupté lente qui fait paraître tout meilleur et plus facile. Les camélias couverts de fleurs éclatantes qui se dressaient dans les jardins, attiraient les regards de tous côtés, et les feuilles luisantes des grands magnolias semblaient vernies de frais en l'honneur de cette belle journée.

—Décidément, murmura le docteur, Angers est une bonne ville ! L'Anjou est un beau pays !

Il tâta la poche de son pardessus pour constater la présence d'une toute petite faïence, un petit Nevers délicieux, ajouté depuis une heure à sa collection, et son contentement s'accrut encore. Il tira sa montre, mais inutilement, l'horloge du lycée David d'Angers sonnait dix heures.

—J'ai envie d'aller déjeuner chez Aurette, pensa-t-il ; voilà au moins huit jours que je ne l'ai vue... Si elle s'ennuie de ne pas me voir autant que moi d'elle...

La silhouette élégante d'une jeune femme vêtue d'un gris tendre, presque lilas, apparut au détour d'une allée ; le docteur, assujettissant ses lunettes, redressa la tête d'un air satisfait.

—Eh ! la voilà qui vient, sous ce beau soleil, dans cette gaieté de printemps ; ne dirait-on pas un conte de fées, pour me voir si vite exaucé ?

—Bonjour, docteur, fit la voix musicale d'Aurette ; son sourire affectueux avait salué son vieil ami avant qu'il fût à portée de la voix ; ils se rejoignirent au milieu de la place.

—D'où viens-tu, à cette heure ? Ton Jean est en classe, sous l'œil vigilant d'un professeur ; pourquoi rôdes-tu autour du lycée ?

—Vous y rôdez bien, vous ! répondit Mlle Leniel avec sa gaieté tranquille et douce. Ne soyez pas indiscret, chacun a ses affaires, docteur ; et moi, si je vous demandais d'où vous venez ?

—Je viens d'acheter un petit Nevers ! répondit triomphalement le vieux médecin.

—Je connais vos emplettes... vous l'aurez payé vingt francs à une femme dans la misère, et il vaut bien cent sous !

—D'abord, il vaut plus de cent sous, et puis, cela ne te regarde pas ! Veux-tu me donner à déjeuner ?

—Toujours. La voiture est chez ma sœur ; venez-vous ?

—Dans une heure ; il faut que je rentre chez moi déposer mon petit objet et voir si personne ne s'est rien cassé en mon absence.

—Dans une heure, c'est entendu, je viendrai vous prendre. Au revoir.

Elle le salua d'un signe de tête et fit un mouvement pour le quitter. Une bicyclette

lancée à toute vitesse sortit d'une allée, et, décrivant une courbe élégante, se dirigea droit sur elle ; celui qui la montait s'arrêta si brusquement qu'il dut mettre pied à terre pour ne pas tomber.

Aurette n'avait témoigné aucune frayeur ; un léger mouvement de recul l'avait mise hors d'atteinte ; mais le docteur, lui saisissant la main, l'avait encore tirée en arrière.

—Je vous demande mille fois pardon, docteur, dit l'intrus en se découvrant, je voudrais pouvoir faire agréer mes excuses...

C'était un beau grand garçon d'une trentaine d'années, aux yeux noirs, profonds et sérieux ; ses cheveux, qu'il portait tondus au plus près, dessinaient sur son front cinq pointes sombres, qui donnaient à sa physionomie un accent particulier et inoubliable.

Sa seconde phrase s'adressait moins au docteur qu'à Mlle Leniel, mais la bonne éducation qu'il avait reçue s'opposait à ce qu'il lui parlât personnellement, ne lui ayant pas été présenté.

—M. Villandré, Mlle Leniel, dit le docteur.

—Mademoiselle, je suis désolé !...

—Vous êtes tout excusé, monsieur, dit-elle, c'est le docteur et moi qui avons tort ; on ne s'arrête pas pour causer au milieu d'une place universellement reconnue comme la propriété incontestée des amateurs de bicyclette. A tantôt, docteur !

Elle inclina doucement la tête, et, cette fois, gagnant prudemment le trottoir, elle disparut dans la direction de la ville.

—Eh bien, monsieur Villandré ! pour un professeur de physique, m'est avis que vous avez une manière bien menaçante d'aborder les dames ! fit le docteur en riant. Voyons, n'ayez pas l'air si consterné, Mlle Leniel a l'âme trop généreuse pour ne pas vous avoir déjà pardonné.

—C'est moi qui m'en veux à moi-même d'agir comme un étourneau. Mlle Leniel, avez-vous dit ? La fille du banquier qui est mort l'année dernière ?

—Précisément. Pourquoi cette figure bouleversée ?

—C'est singulier !... Je m'étais représenté Mlle Leniel comme une personne plus âgée...

—Dites le mot : une vieille fille ? C'est parfaitement exact. C'est une vieille fille, dit le docteur d'un air enchanté.

—Mais la jeune dame qui était là ne peut avoir plus de vingt-quatre ou vingt-cinq ans ?

—Elle a davantage, cependant ; et, de plus, elle est résolue à ne point se marier.

—Elle a l'air très jeune... Elle est charmante. N'a-t-elle pas un neveu au lycée ?

—Oui, un neveu de sept ans, un débutant ; un bon petit garçon.

Noël Villandré était demeuré indécis, une main appuyée sur sa bicyclette ; il sembla tout à coup se réveiller.

—Je vous retiens là, dit-il au docteur Rozel ; je vais achever de me perdre dans votre estime. Pardonnez-moi ; le soleil de mars m'aura frappé sur la tête !

—Et cette petite sœur, interrogea l'excellent homme, qu'est-ce que nous en faisons ?

—Elle se porte tout à fait bien à présent ; cependant, depuis quelques jours, elle est pâlotte...

—J'irai la voir, en ami ; dites-le-lui. Allons, enfourchez votre fougueux coursier, jeune paladin... au revoir.

Noël Villandré remonta sur sa bicyclette et disparut dans une des rues adjacentes, pendant que le docteur rentrait chez lui, tout préoccupé de sa précieuse et fragile acquisition.

Deux heures plus tard, assis dans un bon fauteuil, car il aimait les sièges moelleux, le docteur Rozel savourait son café, en regardant le paysage exquis déroulé sous ses yeux. Depuis trente cinq ans environ qu'il venait là, au moins une fois par semaine, il ne s'était point blasé sur la beauté du site ; la terrasse du Nid d'Oiseaux, que son ami Leniel avait fait entièrement vitrer peu avant de mourir, afin d'y jouir en toute saison des aspects changeants des eaux et du ciel, dominait la vallée de la Maine à l'endroit où elle rejoint la Loire, et jamais plus riant ensemble ne s'est offert aux regards.

Les yeux du docteur, errant au loin, revinrent au jardin tout proche et s'arrêtèrent sur un grand platane, autrefois abri préféré des enfants Leniel. Une foule de souvenirs assaillirent sa mémoire, pareils à ces nuées éphémères qu'on voit tourbillonner autour

de sa tête les soirs d'été. Qu'elle avait été gaie, cette maison pleine d'enfants, puis de jeunesse épanouie ! Attristée ensuite par des morts successives, elle avait vu disparaître sa joie avec ses hôtes. La fille cadette ; Julia, mariée au neveu du Dr Rozel, y revenait souvent avec ses deux petits enfants ; mais Charles, dont le mariage mal assorti avait détruit la paix du foyer, était mort peu de semaines après son père, laissant son fils Jean tout à fait orphelin dans les mains d'Aurette, désormais seule maîtresse d'elle-même avant sa trentième année. Que le Nid, à de certaines heures, devait lui paraître vide ! Aussi vaste, aussi vide que sa propre destinée.

Le docteur reposa ses yeux sur l'aimable visage de sa jeune amie ; Villandré n'avait dit que la vérité : Mlle Leniel paraissait âgée de vingt-cinq ans au plus. La bouche, aux lèvres pleines exprimant la bonté, n'avait pas un pli, le front était uni ; les yeux noisette, brillants et purs, rayonnaient de jeunesse. Le malheur avait passé sur Aurette comme les pluies d'orage sur certaines fleurs robustes dans leur grâce, sans la ternir.

— Pourquoi me regardez-vous comme cela ? dit-elle en venant s'asseoir auprès du vieil ami de son père.

— Parce que j'aime à te regarder, répondit le docteur ; tu as une jolie robe, et je suis bien aise de te voir sortie de tout ce noir qui assombrissait ta vie et déteignait sur tes mains.

Aurette, tout en souriant, poussa un soupir ; les vêtements sombres étaient partis, mais au fond de son âme il restait du noir. Son conseiller ordinaire savoura une dernière goutte de café et posa la tasse sur la petite table placée à portée de sa main ; puis s'arrangeant confortablement dans son fauteuil.— car ce trotteur devenait sybarite lorsqu'il était assis,—il posa à Mlle Leniel une question qui lui était cent fois venue aux lèvres depuis deux ou trois ans qu'il s'était condamné au silence sur ce chapitre :

— Et, décidément, tu t'obstines à ne pas te marier ?

Une rougeur fugitive embrasa le front et le cou d'Aurette, puis disparut, laissant à ses joues le rose de la santé.

— Décidément ! répondit-elle. Et vous qui aviez promis de ne plus m'en parler !

— Ma promesse est périmée, elle remontait à la nuit des temps. Et pourquoi, Aurette, ne veux-tu pas te marier ?

Elle détourna la tête avec un peu d'ennui, plutôt que d'embarras.

— Vous le savez bien, fit-elle.

— Mais encore ?

— Je ne veux pas souffrir.

— C'est de la lâcheté, Aurette !

— Souffrir inutilement, veux-je dire. Je suis prête à tout endurer, pourvu que cela profite à quelqu'un.

Le docteur regarda ses ongles qui étaient polis, ses mains qui étaient blanches, la manche de sa redingote dont rien ne compromettait l'éclat, puis donna une chiquenaude à un atome de poussière imaginaire, et dit tranquillement :

— Tu en veux donc bien à l'univers de la faute d'un imbécile ?

— Moi ? je n'en veux à personne ! Vous parlez comme si vous ne me connaissiez pas, docteur !

Sa voix avait légèrement tremblé.

— Si je pouvais la mettre un peu en colère, pensa M. Rozel, je finirais peut-être par savoir ce qu'elle a au fond de l'âme ; depuis deux ans, je n'ai pu en obtenir un mot...— Je croyais te connaître, autrefois ; mais, depuis, tu es devenue si mystérieuse...

Elle secoua la tête dédaigneusement, avec une nuance d'amertume.

— Mystérieuse, oh ! non.

— Fermée, alors.

— Cela se peut. Pas pour vous, docteur !

Sa voix s'était adoucie, et elle posa sa main fine sur la manche de son ami, comme elle faisait autrefois pour son père.

— Alors, réponds-moi. Pourquoi as-tu refusé Louis Mairet ?

— C'est un égoïste.

— Et René Drombez ?

— Il était mal élevé.

— Et le jeune... aide-moi donc, j'oublie son nom...

—Robert Masson, dit Robert le Diable ? Un échappé de collège ; il avait dix ans de moins que moi ! Vous n'eussiez pas permis ce crime !

—Et le préfet de Creuse-et-Loire ?

—Il avait cinquante-quatre ans !

—Tu auras évidemment réponse à tout, fit le docteur découragé, il est inutile que je continue. Voyons, Aurette, ne rions pas. Tu ne veux point te marier ?

—Avez-vous encore un nouveau prétendant à m'offrir ?

—Non ! pas aujourd'hui, répondit M. Rozel, après un bref examen de conscience.

—Alors, pourquoi me tourmentez-vous ?

—Parce que je t'aime, répondit-il avec une vivacité qui amena une légère rosée dans ses yeux profonds et clairvoyants. La destinée d'une femme est de se marier, Aurette !

Elle détourna la tête et regarda au dehors ; le soleil brillait dans la vallée sur les moires de l'eau, sur les jeunes bourgeons, sur les vitres éparses, avec une intensité qui criblait le paysage de diamants.

—Julia est mariée dit-elle lentement.

—Julia est ma ma nièce, mais toi, Aurette, tu es presque ma fille, dit le docteur à voix basse, depuis que ton père est mort, en te remettant à moi... Je suis vieux, mon enfant, je puis m'en aller demain à mon tour, à qui te laisserai je ?

—A mon neveu Jean ! fit Mlle Lenie ! en cachant son émotion sous un sourire. Croyez-vous que ce ne soit pas un bon gardien ?

—Trop bon, car il te monopolise jusqu'à la férocité. Mais le voilà au lycée ; d'ici quelques années il n'aura plus guère que les dimanches pour faire grise mine à ceux qui te regardent.

—Il revient tous les soirs, dit gaiement Aurette.

—Ces excellents professeurs, — dignes hommes ! — lui donnent des devoirs à faire. Et puis, il tombe de sommeil, et se couche !

—Il aura toujours les vacances ! rétorqua Aurette, espérant détourner le cours de la conversation ; mais M. Rozel avait son idée, et tint bon.

—Aurette, soyons sérieux, je t'en prie ! Tu penses bien que cela ne m'amuse pas de t'ennuyer ! et je sais fort bien que je t'ennuie. Pourquoi ne veux-tu pas te marier ? Elle releva la tête avec un beau mouvement de révolte.

—Parce que j'ai mis des années à guérir la blessure de mon âme, et que j'ai droit maintenant à la paix, dit-elle avec une ardeur un peu fébrile. Je sais ce que vous m'avez dit cent fois : on n'est pas forcée de faire un mariage d'amour ! Et moi, je dis que je ne peux pas faire ce qu'on appelle un mariage de convenance ou de raison.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que... parce que j'ai goûté à ce vin qui grise, qui rend fou ! Le cas n'était pas prévu, n'est-ce pas ? Quand M. Raoul Bertholon a demandé la main de Mlle Aurette Lenie, voilà bien-tôt dix ans, — oui, dix ans, docteur ! — il ne lui demandait pas en même temps de l'aimer ! Elle était jolie, — je puis bien le dire, il y a si longtemps...

— Tu l'es toujours, interrompit M. Rozel, tu n'as pas changé.

Elle fit un geste dédaigneux et continua :

— Qu'importe ! Elle était riche, bien élevée, de bonne famille, c'était un excellent parti. M. Bertholon n'avait pas besoin d'être aimé, cela n'entraînait pas dans ses calculs... Ah ! si je l'avais épousé, mon amour l'aurait bien gêné ! Heureusement, je ne l'ai pas épousé ! Que de fois, depuis, j'ai remercié mon pauvre frère d'avoir été, sans le savoir, cause de cette rupture !

— Aurette, Bertholon est mort, misérablement, pris comme au laminoir entre sa femme et sa mère. Tu peux bien lui pardonner !

— Il y avait longtemps que je lui avais pardonné, reprit-elle. Avant même de le savoir réduit en esclavage, comme je l'ai vu une fois...

Devant les yeux de sa pensée reparut la silhouette piteuse, humiliée, de celui qui avait été son fiancé, tel qu'il lui était apparu un jour d'hiver dans la brume croissante après qu'un mariage mercenaire avait fait de lui un être malheureux et dévoyé.

— Ce n'est pas à lui que j'en veux, docteur, reprit-elle, comprenez-le bien, c'est à moi-même. Personne ne me demandait d'aimer à ce point-là ! C'est moi qui me suis montée la tête et qui ai cru nécessaire de donner toute mon âme à qui n'en avait que

faire. J'ai aimé ma chimère... Ah ! docteur, cela fait mal d'aimer une chimère ! la vie s'est vengée, c'est ma faute ; je lui avais demandé plus qu'elle ne peut donner.

— Il y a des mariages d'amour, fit M. Rozel, regarde ta sœur.

— Elle a été heureuse dans son choix... moi pas.

— Tu n'es plus aussi inexpérimentée. A présent, tu saurais mieux juger un homme...

Elle appuya sa main délicate sur celle de son vieil ami.

— Quand on aime, docteur, on ne juge pas... on aime.

— Pas toujours. J'ai beaucoup aimé ma femme, et je la connaissais bien, défauts et qualités ; je ne me suis jamais consolé de l'avoir perdue.

— Je suis une chimérique, vous ai-je dit. Si j'aimais, je ne jugerais pas.

— On change...

— Et si je n'avais pas changé ? J'ai peur, voyez-vous, absolument peur de recommencer à souffrir. Ni mon père ni vous-même n'avez jamais su ce que j'ai enduré ; seule Julia l'a deviné, mais comme on devine à dix-sept ans... c'est-à-dire qu'elle n'a pas soupçonné la centième partie de ce que j'ai ressenti. M. Bertholon n'était remarquable en rien, je l'ai vu depuis ; mais il me plaisait par certains dons naturels de bonhomie, de bonne grâce, et puis, est-ce qu'on sait pourquoi l'on aime ? Je l'ai aimé, ou plutôt j'ai aimé en lui l'amour ! Ah ! docteur, c'était si beau de l'aimer ! Je voyais la vie si douce auprès de lui ! Savez-vous comment elle m'apparaissait ? Comme un perpétuel sacrifice de mes goûts, de mes préférences ! J'aurais été contente de savoir qu'il n'aimait pas quelque chose que j'aimais, afin de l'arracher de moi-même pour lui être agréable ! C'est aimer, cela, jusqu'à la folie, — mais ne dit-on pas : aimer à la folie ? Qu'est-il arrivé ? Soi-disant parce que mon frère avait fait un mariage qui ne satisfaisait qu'à demi aux convenances, M. Bertholon m'a brusquement reniée... en réalité, c'est que sa mère lui avait trouvé une femme plus riche que moi. Et vous croyez qu'il n'y avait pas là de quoi briser une vie tout entière ?

— Non ! je ne vois pas cela, fit le docteur ; Bertholon était à plaindre autant qu'à blâmer, j'en conviens, mais l'indignité du personnage devait te guérir de ton amour.

— Mieux que cela ! elle m'a guérie de l'amour ! Non que je le maudisse, ce cher et délicieux voyageur qui nous visite et s'en retourne ; j'ai toujours béni Dieu de me l'avoir envoyé, malgré toute ma peine ; — mais j'ai peur de lui, peur ! Pensez-vous, docteur, que Sémélé foudroyée eût souhaité de voir Jupiter lui apparaître encore une fois au milieu du tonnerre ?

— Eh ! il y a des femmes qui aiment cela, fit le docteur ; mais tu n'es pas de leur espèce. Ne crains tu pas, Aurette, que Jupiter indigné de tes dédains ne te visite encore une fois, sans que tu l'aies demandé ?

— Je me garde, fit elle, et Jean me garde !

— C'est un bon gardien, ton Jean ; cependant, ne penses-tu pas qu'il serait bon de l'engager à cesser de t'appeler maman Aurette ? Il est trop grand, et toi, n'étant point mariée, aux yeux de ceux qui ne te connaissent pas, cela a un petit air singulier.

Mlle Leniel rougit vivement.

— Qu'est-ce que cela fait ? dit-elle. Puis, se ravisant : — Docteur, je crois que vous avez raison ; mais cela va causer à Jean beaucoup de chagrin : c'est une petite âme tendre ; la double perte de son père et de son grand-père l'a déjà bien éprouvé...

— Il ne perdra rien à se rendre compte que tu n'es pas sa véritable mère ; et je t'assure, Aurette, que c'est nécessaire. Veux-tu que je m'en charge ?

— Oh ! non, fit-elle vivement ; puis, comprenant ce que cette réponse pouvait avoir de désobligeant, elle ajouta : — Je lui dirai cela un soir, en causant ; nous causons beaucoup, vous savez, docteur.

— Vous causez trop. Tu en feras une autre Aurette. Il faudrait un homme pour élever ce petit-là... Voilà un argument en faveur de ton mariage, j'espère !

— Et s'il l'élevait mal, ce monsieur inconnu ? Votre argument tourne contre vous, docteur.

— Je suis battu, dit-il, je m'en vais. Mais je reviendrai à la charge, tu sais ?

— Quand vous voudrez, fit-elle avec un beau sourire.

Brusquement il lui prit la tête à deux mains et l'embrassa. Témoin, sinon confident de la grande lutte secrète où le meilleur de l'âme d'Aurette avait jadis failli succomber, et où la charité ardente, l'amour puissant de la famille l'avaient seuls sauvée, il savait

quelles vertus d'héroïsme et d'abnégation la courageuse fille avait dû appeler à son secours.

—Que je voudrais te voir heureuse ! dit-il.

—Je le suis. J'ai mon Jean, mes fleurs, mes pauvres... Voulez-vous que je vous dise ? Je ne suis jamais aussi heureuse que lorsque je patauge au milieu de prodigieuses difficultés—pour les autres, bien entendu. Quand je vois mes amis dans la peine, quand mes pauvres ont de grosses maladies, que les récoltes ne donnent pas, qu'il faut faire face à tout, consoler les uns, fournir du pain aux autres, coudre des habits pour les petits et veiller auprès des grands, je nage dans la joie, mon âme prend des ailes. Il peut pleuvoir ces jours-là, faire du vent, neiger, qu'importe ! Je cours et je me sens légère !

—Ah ! ma fille, tu as beau dire, tu es bien faite pour le mariage, dit spontanément le docteur.

Ils éclatèrent de rire tous les deux et se séparèrent affectueusement. Une fois assis dans la petite victoria basse qui servait aux promenades d'Aurette, il se retourna pour la regarder encore une fois. Les deux mains appuyées sur la balustrade, elle penchait en avant sa svelte et gracieuse personne, avec une caresse du sourire et des yeux, qui semblait l'accompagner hors du Nid.

—Quel dommage ! se dit-il par deux fois, quel dommage !

## II

Aurette écouta le bruit léger des roues décroître sur le gravier de l'allée, puis s'éteindre ; que de fois elle avait ainsi recueilli le dernier son qui accompagnait le départ de quelque cher absent ! Si tranquille que fût l'état de son esprit, elle en ressentait toujours un peu de mélancolie ; aussi, après avoir hésité un instant entre l'intérieur de la maison où l'appelaient ses devoirs de ménagère, et le parc qui la sollicitait de tout l'éclat de ses bourgeons naissants, elle se décida à descendre dans le jardin.

Son teint d'une invincible fraîcheur ne redoutait ni le soleil ni le vent ; tête nue elle erra dans les allées où les ormeaux grêles encore, dépouillés de leurs feuilles, jetaient un lavis de dentelles, d'une exquise délicatesse, sur le sable lavé par les pluies. Elle songeait aux choses passées ; les paroles du docteur avaient remué en elle des peines assoupies, moins des chagrins, peut-être, que des endolorissements de l'âme à la place jadis blessée et qui, heurtée, pouvait encore souffrir. Poussée par un instinct secret, elle gagna une terrasse assez éloignée du logis, d'où la vue s'étendait sans contrainte sur les coteaux de la Loire, et s'arrêta tout au bord, les yeux perdus dans l'espace. C'est là qu'une nuit d'été, écrasée par la douleur de son amour déçu, elle avait livré la grande bataille de sa vie. Pendant une heure, elle s'était crue capable d'une colère vengeresse ; elle avait entr'ouvert la porte aux pensées mauvaises... puis la bonté et le pardon qui étaient l'essence même de sa nature avaient repris le dessus. Elle avait compris que le poids d'une parole cruelle, fût-elle juste, pèserait à jamais sur son âme, et elle avait préféré la douleur causée par autrui au remords né d'elle-même. Ce jour-là, sans le savoir, Aurette était entrée parmi les vaillants et les forts.

Mais qu'ells avzît pleuré ! Après des ans le souvenir de cette tempête de larmes amena encore un peu d'eau sous ses paupières.

—Est-il possible que j'aie tant souffert et que je vive ! se dit-elle, s'examinant pour la première fois depuis cette époque orageuse. Mais j'ai souffert bien autre chose depuis...

Descendant au plus profond d'elle-même, Aurette fut forcée de s'avouer que la mort de son frère et celle de son père,—celle-ci surtout qui lui avait ôté sa plus grande et sa meilleure joie,—n'avaient pas imprimé sur elle une marque brûlante, ineffaçable, comme son amour perdu.

—Se peut-il vraiment, pensa-t-elle, un peu honteuse, que pour une chose personnelle, égoïste, je me sois laissé troubler à ce point ?

Elle sentit alors que ce n'était pas, après tout, une chose si égoïste : la perte de l'idéal est une souffrance humaine, commune à tous, ou presque tous... et n'était-ce pas en pensant que d'autres avaient souffert comme elle, qu'Aurette s'était consolée ?

—Mon âme est en paix, se dit-elle, j'ai porté mon fardeau, j'ai vécu ma journée, j'ai droit au repos, maintenant ; je l'ai acheté, il est à moi, et, s'il plaît à Dieu, je le garderai.

Elle embrassa d'un coup d'œil le paysage ; là elle avait souhaité mourir, se rebellant contre le devoir qui l'attachait à la vie ; elle avait vu là surgir les étoiles, ses amies, ses confidentes, ses consolatrices, comme elle avait senti son cœur se déchirer ! Mais c'était la nuit ; il y avait des années ; aujourd'hui, c'était le jour, un beau jour de printemps. Elle regagna lentement le Nid, les sentiers fleurissaient la violette, les jacinthes bleuisaient sous le couvert des taillis, les primevères doraient les revers des talus. Tout à coup une voix joyeuse chanta dans les arbres : c'était un pinson ; il gazouillait à perdre haleine, éperdu d'ivresse printanière. Aurette sourit, au soleil, au pinson, à la vie. Ses épreuves passées lui avaient donné une force nouvelle ; elle se sentait dans la plénitude de sa jeunesse, riche, estimée, aimée de tous ceux qu'elle éclairait de sa grâce et de sa beauté.

—Après tout, il fait bon vivre, pensa-t-elle en traversant le parterre, en toute saison rempli de fleurs splendides et parfumées. Rien que pour voir ces merveilles-là tous les jours, on pourrait supporter bien des ennuis !

—Maman Aurette ! cria Jean dont les pieds agiles faisaient voler le gravier. Où te caches-tu ?

—Déjà, mon cher petit ? fit Aurette en se hâtant vers lui. Il est donc bien tard ?

—Mais oui, il est tard. Bonsoir, maman Aurette, tu n'as rien, dis ?

Elle s'était baissée pour l'embrasser ; il retint dans ses deux mains le doux visage où toute la joie de la vie s'était concentrée pour lui.

—Que pourrais-je donc avoir, mon Jean ? demanda Mlle Leniel étonnée.

—Mais, dis, tu n'as rien, bien sûr ? Pas de mal ?

—Aucun mal, mon enfant ; d'où te vient cette idée ?

Il laissa aller comme à regret le cher visage, après l'avoir scruté d'un œil étrangement perspicace pour son âge.

—Comme je sortais du lycée, il y avait un grand qui disait que M. Villandrè, le professeur de physique, t'avait renversée avec sa bicyclette. Alors, j'ai eu si peur ! J'ai demandé à Brochet, quand je suis monté dans la victoria ; il m'a dit que tu n'avais rien, et qu'il ne savait pas ; mais j'avais peur tout de même. Alors, ce n'est pas vrai ?

—Non, mon Jean, personne ne m'a renversée avec une bicyclette, répondit Aurette, non sans un certain déplaisir à la pensée qu'elle avait été le sujet de conversation des grands.

—C'est bon ! fit le petit garçon en se redressant. Je leur dirai demain que c'est un tas de menteurs !

—Ecoute, Jean, tu feras mieux de ne rien dire, reprit la jeune tante après une seconde de réflexion : ce matin, pendant que je causais avec le docteur Rozel au beau milieu de la place André-Leroy, M. Villandrè est arrivé avec sa bicyclette, et il aurait pu me renverser si ni lui ni moi n'avions fait attention. Voilà tout. Tu me feras plaisir de ne pas parler du tout de cela.

—Mais s'ils racontent que tu as été renversée ?

—Tu les laisseras dire, Jean, si tu veux me faire plaisir, comme je te le répète.

Jean demeura perplexe ; sa petite cervelle d'enfant scrupuleusement honnête ne comprenait qu'imparfaitement la nécessité des compromis de la sagesse.

—Maman Aurette, cela m'ennuie, fit-il d'un air grave. Je n'aime pas les menteurs.

—On peut se tromper, Jean, sans pour cela commettre un mensonge. Tu vois qu'au fond, il y avait quelque chose de vrai.

Cette dernière phrase ramena un peu de calme dans l'esprit du petit garçon.

—Vois-tu, maman Aurette, tout ça, c'est parce qu'il y en a au lycée qui détestent M. Villandrè. Ils en sont jaloux, et je sais bien pourquoi !

Il relevait la tête d'un air si entendu qu'Aurette réprima un sourire.

—C'est parce qu'il va trop bien sur sa bicyclette ; c'est le plus fort d'Angers, et il n'est pas d'Angers. Alors, ça les enrage ! Moi, je l'aime beaucoup, M. Villandrè, quoiqu'il ne soit pas encore mon professeur.

—Tu le connais donc ? fit Aurette amusée.

—Mais oui, je le connais ! Il m'a parlé, un jour que le docteur Rozel était venu au lycée. Et tu connais très bien sa sœur !

—Moi ? dit la tante stupéfaite de rencontrer chez son neveu de sept ans et demi une connaissance aussi approfondie de ses relations mondaines.

—Mais oui ! Tu l'as vue chez tante Julia. C'est Mlle Brelet.

—Mlle Brelet ? En effet... elle est bien gentille. Mais comment se fait-il qu'elle s'appelle Brelet ?

—Du nom de son père, expliqua gravement Jean. Sa maman s'est mariée deux fois. Ici, Aurette ne put lutter contre le rire qui la gagnait depuis un moment.

—Tu sais donc tout ? fit-elle ; il me semble qu'au lycée tu apprends autre chose que la grammaire !

—Oh ! sois tranquille. on potine assez, va !

Rendu à la gaieté de son âge, Jean se mit à gambader autour de sa tante en compagnie du vieux saint-bernard Bruno, devenu paresseux, mais toujours rajeuni par la présence de l'enfant. Aurette se réjouit de les voir se rouler ensemble dans le sable, au grand détriment des habits de Jean, mais avec un entrain tout à fait juvénile.

—Parfois, j'oublie qu'il n'a pas huit ans ! pensa-t-elle, tant il est déjà raisonnable et avisé... Pauvre petit, j'ai trop vieille pour lui tenir compagnie comme il faudrait !

Pendant les trois heures qui suivirent, Jean ne fit preuve d'aucune perspicacité extraordinaire ; il bavarda à tort et à travers, avec cet abandon, cette parfaite sécurité qui prouvent la droiture de l'âme et la certitude d'être aimé. Puis, un peu avant l'heure du coucher, il vint se blottir contre les genoux d'Aurette, presque enveloppé dans ses jupes, et resta silencieux. Après un temps assez long, il leva la tête et dit :

—Toi, est-ce que tu l'aimes, M. Vil andré ?

Aurette, qui lisait une revue, la repoussa doucement.

—Je ne le connais pas, mon cher petit, je n'en sais rien.

—Mais, enfin, est ce qu'il te plaît ? comme ça, à première vue ?

—Je crois qu'il me plairait assez... mais je n'en sais rien, te dis-je.

—Moi, je l'aime beaucoup, c'est le roi du bicycle ! déclara Jean. Quand me donneras-tu un bicycle ?

—Quand vous serez sûr de ne pas vous en servir pour renverser les dames, maître Jean, répondit Aurette en riant. Et maintenant, allons nous coucher.

Tenant la main de sa tante, le petit garçon monta docilement l'escalier. Pendant qu'il allait et venait dans sa chambre, contiguë à celle d'Aurette, faisant sa toilette de nuit, elle le regardait avec une attention peu ordinaire. Certes, il était trop grand pour son âge, trop développé intellectuellement, trop fin... Était-ce vrai qu'elle risquât d'en faire une autre Aurette ? Alors, elle se rappela ce qu'elle avait promis au docteur et devint très grave.

Jean avait fait sa prière silencieusement ; il se glissa dans son lit étroit et, avec un geste adorable d'enfant câlin, tendit les bras à sa tante pour lui dire bonsoir. Elle sentit son cœur se fondre, et une grande envie de pleurer lui monta aux lèvres ; mais elle était accoutumée à se contenir, les larmes s'arrêtèrent au bord de ses yeux. Avec un mouvement d'une douceur infinie, elle s'agenouilla au bord du lit et prit les deux mains du petit garçon dans les siennes, après l'avoir tendrement embrassé :

—Jean, dit-elle, as-tu prié pour ta mère qui est au ciel ?

—Oui, répondit-il surpris.

—Penses-tu quelquefois à elle ?

—À elle ! ma mère qui est au ciel... Il chercha à débrouiller sa pensée. Depuis quatre ans, il répétait cette parole matin et soir, sans en comprendre le sens. Perplexe, il regarda sa tante, avec une interrogation presque effrayée dans ses yeux, si pareils à ceux d'Aurette.

—Tu te souviens de ton père, Jean, dis-moi ?

—Papa... oh ! oui, je crois bien ; il n'y a pas si longtemps...

Sa petite poitrine se gonflait par un sanglot ; elle serra plus tendrement les deux mains qu'elle tenait.

—Et ta maman, Jean, t'en souviens-tu ?

—Maman... Ce n'est donc pas toi ?... C'est vrai... ce n'est pas toi, puisque tu t'appelles mademoiselle Leniel... Maman... elle est morte aussi, maman... Alors, je suis donc orphelin ?

Ce mot résonna si étrangement dans la bouche de l'enfant que les larmes d'Aurette

ni coulèrent malgré ses efforts. Comme la bougie se trouvait derrière elle, Jean ne les vit peut être pas, mais ses mains s'étaient glacées dans celles de sa tante.

—Oui, mon Jean, tu es orphelin, de père et de mère ; mais tu n'es ni seul ni abandonné, ta tante Julia et ton oncle Deblay t'aiment de tout leur cœur ; et moi...

—Toi, tu es maman Aurette, fit-il en lui jetant ses deux bras autour du cou avec une tendresse passionnée. Alors, reprit-il au bout d'un instant, tu n'es pas ma maman du tout, tu es ma tante... comme ma tante Julia ?

—Oui, mon mignon, tout juste.

—Ah ! tu es plus que tout pour moi... bien plus que la tante Julia et l'oncle Armand et le docteur Rozel, et tout... tout...

Elle l'embrassa avec une douceur infinie. Lui aussi était plus que tout pour elle depuis qu'elle avait perdu son père.

—Cela ne te fait pas de chagrin, dis, Jean ?

—Du chagrin ?... Pourquoi ? répondit philosophiquement le petit garçon. Cela ne change rien. Ça avait l'air joliment bête de t'appeler maman. Je n'y pensais pas, moi.

—Mais non, fit Aurette, c'était très gentil ; seulement, tu deviens grand...

—Sois tranquille, à présent je ne t'appellerai plus comme ça. J'ai dû avoir l'air assez nigau ! Et toi qui n'es pas seulement mariée !... Bonsoir, tante Aurette, ma tante Aurette chérie.

Elle répondit à son bonsoir et passa dans sa chambre ; sans savoir pourquoi elle se sentait le cœur gros ; il lui semblait qu'une chose très précieuse venait de se briser tout à coup dans sa vie. Sa sagesse n'arrivait pas à lui persuader que rien n'était changé. Son cœur ne voulait pas se laisser tromper : quelque chose était changé ; quelque chose était brisé qu'elle ne retrouverait jamais... "Toi, qui n'es pas seulement mariée", avait dit son neveu de sept ans. Où avait-il pris ces nouvelles notions de l'existence ? Pas au Nid, bien certainement !

Ainsi la vie publique enlèverait peu à peu à cet enfant la fraîcheur et l'ingénuité de ses impressions, sans qu'elle pût y rien faire, sans qu'elle eût même la possibilité de le savoir. Au cours des conversations seulement, elle apprendrait par bribes tout ce que le contact des autres ôterait ou donnerait à cet enfant bien-aimé. Un homme eût su quoi dire, quoi faire ; il eût trouvé le moyen de redresser des idées fausses, d'inculquer des idées justes ; mais elle, une femme... une vieille fille...

—Le docteur a raison, pensa-t-elle avec un découragement infini ; pour diriger cette éducation-là, il faudrait un homme.

Et Aurette pleura ses chers morts avec une amertume nouvelle, qu'elle n'avait encore jamais soupçonnée.

### III

Quelques jours après, chez Mme Deblay, parmi d'autres visiteuses, presque toutes jeunes et élégantes, Aurette arrêta son regard sur une jeune fille très simplement vêtue de bleu foncé, qui se tenait modestement assise un peu en dehors du cercle, quoique sans affectation.

—Mais c'est Mlle Brelet ! se dit-elle. Quelle chose singulière ! jamais je ne m'étais doutée qu'elle fût la sœur de ce jeune homme...

Les yeux de Mlle Brelet rencontrèrent ceux d'Aurette avec une expression si douce, si intelligente, si pleine d'admiration, que celle-ci, involontairement, se rappela le regard jeté sur elle par Noël Villandré, au moment où il avait failli la renverser, et constata une certaine ressemblance entre le frère et la sœur. Les jolis yeux bleus semblaient l'appeler ; elle se leva et alla s'asseoir auprès de la jeune fille, qui en rougit de plaisir.

—Oh ! mademoiselle, fit-elle, que je suis contente de vous voir !

—Pourquoi ? demanda Aurette en souriant.

—Mon frère avait si grand-peur de vous avoir effrayée... Vous lui avez parlé avec beaucoup de bonté, m'a-t-il dit, mais ce pouvait n'être que de la politesse.

—Cela ne vaut pas la peine n'y songer, fit Mlle Leniel avec sa bonne grâce accoutumée. Eh bien ! commencez-vous à aimer Angers ?

—Beaucoup ! J'y connais encore peu de monde... Madame votre sœur est très bonne, elle m'a promis de me faire sortir l'hiver prochain.

—L'hiver prochain ! C'est bien loin ! Est-ce qu'on ne pourrait pas vous amuser un peu avant cela ?

Lucie Brelet jeta un regard rapide sur Julia, dont l'état de grossesse avancée rendait le chaperonnage improbable jusqu'à nouvel ordre. Aurette comprit.

—Je pourrais remplacer ma sœur, dit-elle, en attendant. Voulez-vous venir me voir au Nid ?

—Oh ! j'aimerais tant cela ! Mais est-ce que je puis venir seule ? Je n'ai personne pour m'accompagner... que la bonne... et c'est si ennuyeux !

—Venez seule, quand vous voudrez, ou bien jeudi, je vous ferai prendre par une voiture à l'heure du déjeuner.

—Jeudi... je ne pourrais pas ; il n'y a pas de classes, et mon frère a l'habitude de sortir avec moi.

Lucile avait mis tant de regret dans ces paroles qu'Aurette fut touchée à la fois de ce dévouement fraternel et du sacrifice simplement fait.

—Mercredi, alors, reprit-elle ; la voiture qui conduit mon neveu au lycée vous viendra à onze heures, et vous déjeunerez avec moi. Pour une fois, monsieur votre frère déjeunera bien seul ?

—Oh ! sans doute ! Merci, mademoiselle...

Les paroles étaient banales, mais l'accent de chaleureux enthousiasme valait toujours l'éloquence du monde.

Quand les visiteuses furent parties, Aurette resta seule avec sa sœur.

—Qui est ce, demanda-t-elle, que ces jeunes gens, Mlle Brelet et son frère ? Elle est très gentille, cette petite, avec sa mine timide.

—Ils sont bien gentils tous les deux, répondit Julia. Si tu savais comme il est bon pour elle ! Ils ont perdu leur mère, voilà quelques années, et depuis ils ne se sont jamais quittés. Elle avait quinze ans au plus, il s'est fait son chaperon, son professeur, tout enfin ! A la rentrée des classes, il a été nommé au lycée d'Angers ; ils sont venus, et depuis ils mènent une vie très retirée.

—Comment sais-tu tout cela ?

—Par notre oncle, le Dr Rozel. Il a connu leur famille autrefois.

—Il ne m'en a jamais parlé, dit Aurette.

—C'est qu'il n'y aura pas pensé ; vous complotez toujours à vous deux des machinations mystérieuses !...

Rien ne saurait égaler la tendresse orgueilleuse et triomphante qui rayonnait dans les yeux de Julia pendant qu'elle regardait sa sœur, en ayant l'air de la railler. Pour elle, évidemment, Aurette était la synthèse de toutes les perfections. Elle continua :

—Toi qui cherches toujours des personnes intéressantes, intéresse-toi donc à cette petite Mlle Brelet. Elle n'a plus que son frère au monde, et encore c'est un demi-frère...

—Sont ils à leur aise ? demanda Aurette.

—Bien juste, à ce que je crois. Il a son traitement... je ne sais pas s'ils possèdent quelque chose en dehors... Il me semble que oui, mais ce ne serait pas une fortune, dans tous les cas.

—Je te demandais cela, expliqua Aurette, parce qu'il y a mille manières de s'intéresser aux gens...

—Avec ceux-là, il n'y en a qu'une, déclara Mme Deblay. Ils sont très fiers, très honnêtes, très intelligents, et d'une finesse de perception qui doit provenir de quelque chagrin qu'on ne dit pas. Elle surtout ; je suis sûre qu'elle a une peine de cœur. Moi avec mes mioches et mon mari, je n'ai pas beaucoup de temps à consacrer aux devinettes ; mais toi, si tu voulais, tu saurais probablement ; et si tu savais, le mal serait déjà à moitié guéri, car, sans te flatter, ma sœur, tu es encore meilleur médecin que le docteur Rozel. Pour les maladies de l'âme, s'entend !

—Je verrai, dit simplement Aurette, qui se sentait attirée vers la jeune fille.

Le mercredi suivant, ainsi qu'il avait été convenu, Lucile Brelet vint dans la voiture d'Aurette. Le temps pluvieux et doux remplissait l'atmosphère d'une pénétrante odeur de terre mouillée et de violettes ; après avoir déjeuné, les deux jeunes filles allèrent s'asseoir sur la terrasse vitrée, et bientôt Lucile apprivoisée se mit à jaser.

C'était une aimable et douce enfant, qui n'avait guère eu de joies ; à travers la réserve forcée de certaines phrases, Aurette comprit que Mme Brelet n'avait pas été heureuse avec son second mari ; celui-ci était mort quand sa fille avait huit ans.

—Mais maman était usée, dit-elle avec une mélancolie discrète dans sa douce voix

peu voilée, elle n'a vécu que six ans après son veuvage. Je suis restée toute seule avec mon frère. Il est étonnant, mon frère, savez vous, mademoiselle ? Je ne puis que dire à demi-sœur, il avait bien des raisons pour... ne pas aimer mon père, qui avait été dur envers lui ; eh bien ! il s'est occupé de moi comme si j'avais été son bien le plus précieux ! Et je crois vraiment que je l'étais, en souvenir de notre pauvre maman, sans doute.

—Peut-être aussi à cause du sentiment de sa responsabilité, dit lentement Aurette.  
—Vous l'avez deviné. Il n'y a pas d'homme qui réfléchisse davantage à ces choses, qui ait un plus grand souci de ses devoirs ! Vous verrez, quand vous le connaîtrez !

Lucile avait rougi de plaisir en parlant de son frère avec une chaleur qui transpirait sur son petit visage un peu maigre, un peu pâle. Sa nouvelle amie la considérait avec un sourire amusé. Elle n'aimait rien tant que de voir s'animer un être jeune sous l'influence d'un sentiment généreux ; c'était pour elle une fête de l'âme, tout comme la lecture d'un beau livre ou l'audition d'une grande œuvre musicale est une fête de l'esprit. Quand elles se quittèrent, il était convenu que Lucile reviendrait un jour de la semaine prochaine, "avec son ouvrage", pour passer un bon après-midi bien tranquille ; elle avait seulement stipulé qu'Aurette l'enverrait chercher après déjeuner, afin que M. Villandré ne fût point seul pour prendre son repas.

—Tu as fait une nouvelle conquête ? dit le docteur Rozel à sa jeune amie la première fois qu'il la revit.

—Moi ? fit Aurette surprise. Encore un mari ? Vous savez que je n'en veux plus ! Ne perds mon temps à causer avec eux...

—Ce n'est pas d'un mari que je parlais, mais j'en ai tout de même un à te proposer.

—J'en étais sûre ! fit Aurette, moitié riant, moitié fâchée. Vous avez ma réponse.

—Tu ne peux pas éviter celui-là, ma chère enfant. C'est le fils d'une de mes meilleures et plus anciennes amies, la sœur d'un camarade de collège. Il faut que tu le voies, absolument ; après cela, tu ne seras pas forcée de l'épouser. Je l'ai invité à dîner chez Julia samedi, et nous comptons sur toi.

—Encore une soirée de perdue, soupira Aurette. Et cette conquête ? Un chien, probablement ?

—Du tout ; le plus aimable enfant, la petite Lucile.

—Elle est bien mignonne, en effet.

—Elle t'adore ! Je l'ai invitée, ainsi que son frère. Il est très instruit, ce jeune homme ; bien au delà de ce qu'il faut pour faire un professeur de physique, et avec cela un bon professeur tout de même, ce qui prouve une certaine force de volonté. Tu seras bien aise de le connaître, et puis je l'aime beaucoup.

—Cela me fera plaisir, alors, dit Aurette avec sa bonne grâce accoutumée.

Le samedi venu, elle sentit pourtant une certaine répugnance à quitter le Nid ; Jean était un peu enrhumé, et elle avait regret de le laisser seul ; d'ailleurs, elle ne l'emmène jamais qu'aux repas de famille.

—J'ai un grand désir de dîner avec toi, mon Jean, lui dit-elle au moment de s'hâter. Je vais envoyer dire à tante Julia que je ne peux pas aller chez elle.

—Ne fais pas cela, tante Aurette ! s'écria aussitôt l'enfant d'un air entendu.

—Pourquoi donc, mon petit despote ?

—Parce que tu ferais beaucoup de peine à M. Villandré, qui a bien envie de te connaître.

—Comment sais tu cela, Jean ? demanda Aurette, que les raisonnements de son neveu abasourdisaient quelquefois.

—Il l'a dit devant moi au docteur Rozel, à la porte du lycée, lorsque le docteur l'a invité. Tu vois que tu ne peux pas manquer ! Il est bien gentil, M. Villandré, et je l'aime beaucoup. Nous sommes très bien ensemble. Quand il sera mon professeur, je te réponds que j'aurai toujours de bonnes notes ! Pas parce qu'il sera mon ami, mais parce que je les aurai méritées. Allons, tante Aurette, ne te mets pas en retard.

Aurette n'avait plus qu'à céder, sans réplique, ce qu'elle fit sur-le champ.

L'immense salle à manger de Julia avait fort grand air ; le plafond très haut, les fenêtres très larges portaient une date certaine : tout l'hôtel remontait évidemment au dix septième siècle. Aussi les jeunes gens avaient-ils apporté un soin méticuleux à se composer un ameublement digne de ce cadre.

Les grands candélabres et le surtout d'argenterie donnaient aux repas un somptueux qui faisait plaisir à voir. Tout mettait d'ailleurs à l'aise, dans cette hospitalière demeure, sans que rien autorisât au laisser aller, et ce n'était pas un médiocre sujet d'étonnement pour quelques-uns que tant de savoir-vivre chez une femme aussi jeune que Mme Deblay. Le docteur Rozel savait bien que c'était le fruit des conseils d'Aurette.

Armand Deblay disait que les grandes salles à manger ont été construites pour recevoir beaucoup de convives, et qu'il ne faut point les contrister en leur offrant un meuble couvert ; la réunion était donc nombreuse. Du premier coup d'œil, à son entrée, Mlle Leniel distingua deux hommes parmi les personnes présentes : l'un était Noël Villandrè, fort beau dans son habit noir, simplement porté : l'autre était, à n'en pas douter, le prétendant : grand, blond, d'une élégance recherchée, légèrement chauve, et très occupé de son monocle, dont il jonglait avec une rare perfection : d'ailleurs, homme du monde jusqu'au bout des ongles.

— Pauvre garçon, pensa Aurette, lui aussi aura perdu sa soirée !

Le docteur avait été impitoyable ; M. Dorvety fut désigné pour conduire Mlle Leniel à table et lui tenir compagnie pendant le dîner. Au bout de vingt minutes, elle le connaissait mieux que bien d'autres après dix ans de rencontres hebdomadaires. C'était un bon cœur, un esprit médiocre, une éducation manquée, toute en superficie, parfaitement honnête, beau joueur, grand chasseur, assez riche pour montrer une complète indépendance dans son choix ; bref, un très brillant parti.

Il cherchait à plaire ; connaissant par ouï dire la supériorité intellectuelle d'Aurette, il s'efforçait de lui parler de ce qu'il croyait pouvoir l'intéresser ; mais cet effort lui coûtait considérablement, et sa voisine eut pitié de lui.

— Chasse-t-on beaucoup dans votre canton, monsieur ? lui dit elle avec une marquée suétude dont il fut dupe sur-le-champ.

Il se lança dans une brillante description d'équipages de chasse, suivie d'une importante digression sur les chevaux en général et les écuries de courses en particulier, ce qui les mena jusqu'à la fin du dîner. Aurette l'avait écouté d'abord avec un peu de nonchalance, et puis avec intérêt, car il possédait à fond son sujet, et n'ayant sur cette matière que des lumières insuffisantes, elle profitait pour s'instruire de cette occasion probablement unique en sa vie.

Quand, le dîner terminé, on se dispersa dans le vaste salon, M. Dorvety se hâta d'attirer le docteur dans une embrasure.

— Elle est charmante, lui dit-il confidentiellement, très jolie, et tout à fait intelligente ! Qu'est-ce que vous m'avez dit, docteur, qu'elle était d'un tour d'esprit peu philosophique ? Elle m'a interrogé sur les grandes meutes de l'Anjou avec un intérêt qu'elle n'avait rien de joué, je vous assure ! Elle fera une incomparable châtelaine pour la Dorville vétérinaire, vous verrez !

Le docteur, de loin, regarda Aurette qui lui souriait, et n'eut pas le courage de détromper son protégé. Noël Villandrè s'était enfin approché de Mlle Leniel, et tous deux parlaient de Jean, naturellement. Le jeune professeur avait été frappé non seulement de la beauté, mais de la physionomie très particulière de cet enfant si différent des autres ; et causant avec lui, comme il aimait à le faire avec tous les lycéens, de sa classe ou non, qui donnaient quelques espérances, il avait trouvé l'esprit du petit bonhomme plus original encore que sa personne. En apprenant qu'il tenait de si près à son ami Rozel, il s'y était intéressé davantage, et maintenant ils étaient amis, autant qu'on peut le devenir dans de si courtes entrevues, entre les heures de classe et au moment de la sortie, quand ils se rencontraient par hasard.

— Jean m'a laissé entrevoir quelque chose de vos relations, dit Aurette, mais je ne les croyais pas déjà si avancées ; il n'aime pas à se vanter, et pour lui c'est un grand honneur — je le comprends d'ailleurs — que d'être remarqué par un professeur, un professeur, surtout, qui n'est pas "à lui", comme il dit, et dans une branche aussi distinguée que la physique !

— La physique ? fit Dorvety qui s'était rapproché, — très respectable, mais diablement ennuyeuse !

— Vraiment ? dit Villandrè en levant imperceptiblement les sourcils.

Un regard involontaire d'Aurette l'avertit de ne point prendre au sérieux l'interrupteur.

en ; son front se détendit sur-le-champ, un sourire jeune et bienveillant éclaira son visage un peu sévère.

— Ah ! oui ! affirma le Nemrod. Je me rappelle, quand j'étais au lycée, le débalayage de mon professeur de physique... — il y en avait, des instruments de toute espèce ; ça miroitait, ça vous faisait mal aux yeux ! J'en avais la migraine à chaque fois, et ça m'empêchait d'écouter... et puis, à quoi bon ?

— Permettez, fit Noël, avec son fin sourire, devenu un peu plus malin, les physiciens ont inventé quelques petites choses... la machine à vapeur...

— Parbleu ! le télescope, le télégraphe, le téléphone, et tout le reste ! Je ne vous dis pas le contraire. Ce sont des gens très utiles, mais tout ça, c'est du terre à terre ; ces savants-là n'ont rien de commun avec la poésie ! Tenez, moi, sans être poète, quand je sème à cheval, le soir, et que je regarde le ciel, je vois les étoiles, je pense à des choses... des choses poétiques, enfin... et ma pensée s'envole... Jamais la physique ne nous donnera des sensations semblables ! Je l'en défie bien !

— Vous croyez ? fit doucement Villandrè. Mademoiselle, il y a sûrement un *Pascal* dans la bibliothèque de M Deblay ?

— Oui, répondit Aurette, je sais ce que voulez dire...

Elle disparut pendant un intervalle si court, que les deux hommes eurent à peine le temps de mettre au courant de leur entretien le Dr Rozel qui s'était approché. Elle revint et tendit au jeune professeur le livre ouvert. Sans témoigner d'étonnement, il la remercia d'un signe de tête et lut à demi voix la phrase qu'elle avait cherchée.

“ Que l'homme contemple la nature entière dans sa haute et pieuse majesté ; qu'il dirige sa vue des objets bas qui l'environnent ; qu'il regarde cette éclatante lumière comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers ; que la terre lui paraisse comme un point, à l'opposé du vaste tour que cet astre décrit ; et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre : elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfentons que des atomes auprès de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part.”

Très simplement, il remit le livre à Aurette en disant à Dorvety :

— Ce n'est que de la prose, j'en conviens ; mais, monsieur, ne trouvez-vous pas que de cette science émane une certaine poésie ?

— Le fait est, répondit franchement le chasseur, que c'est rudement beau. J'avais vu ça au collège, mais ce n'était pas la même chose ; et puis, vous lisez très bien, monsieur ; tous mes compliments... Cependant, ça, c'est de l'astronomie, ce n'est pas de la physique !

— Mais si, c'est de la physique sans en avoir l'air, dit tranquillement Villandrè. Ce sont les fabricants de lunettes, les opticiens, qui nous ont permis de fouiller du regard ces lointains univers, dont les anciens n'ont même pas soupçonné l'existence. Si Galilée et quelques autres n'avaient pas vécu avant lui, Pascal n'en eût pas su plus long et n'eût jamais écrit le prodigieux morceau que je viens de lire. Que dirait-il aujourd'hui, cet homme qui pensait si grandement, s'il pouvait visiter, par exemple, l'Observatoire de Meudon ; si M. Janssen, à l'aide de quelques prismes et quelques lentilles de cristal, lui montrait dans le spectroscopie quels sont les éléments, les mêmes qu'ici bas, dont est composée la substance du soleil et des étoiles ; s'il lui faisait mesurer d'un coup d'œil la vitesse de leurs mouvements, s'il lui apprenait l'âge—relatif—des milliards, des millions de soleils qui forment notre univers aujourd'hui visible, en attendant que des opticiens plus savants nous permettent de plonger plus loin dans l'espace... Le jour où un nouveau Pascal nous racontera ces choses, on sentira peut-être que la plus haute poésie se trouve dans la science !

Lucile s'était glissée derrière son frère pendant qu'il parlait ; il sentit contre la sienne le frôlement de sa main délicate, qui le remerciait de dire de si belles choses.

— Oui, oui, certainement ! fit Dorvety, vous avez raison, monsieur. Mais c'est très haut, tout cela ! quelle échelle pour y monter !

Son rire ne rencontra pas d'écho. Aurette, qui n'avait rien dit, se tourna vers la jeune fille et lui fit part en deux mots de l'indisposition de Jean.

—Permettez-moi d'aller le voir demain, dit Lucile d'un ton suppliant. Je sais raconter des histoires, je l'amuserai, il ne s'apercevra pas qu'il est prisonnier...

—Mais vous... votre frère... commençait Aurette, tentée par l'offre. Son regard hésita en cherchant autour du salon. — Il y a moyen de tout arranger ! reprit-elle d'un ton assuré. Je vous enverrai prendre à deux heures, et M. Villandré me fera le plaisir de venir dîner avec ma sœur, mon beau-frère et le docteur. C'est convenu ?

Cet arrangement satisfaisait tout le monde, excepté Dorvety, qui s'éloigna sans bruit au bout d'un instant. En réalité, malgré les appréhensions d'Aurette, il était le seul qui eût perdu sa soirée.

## IV

Lucile Brelet allait et venait au Nid comme chez elle ; depuis le petit groom chargé de faire tout ce qu'oubliaient les autres serviteurs jusqu'à Jean lui-même, celui-ci maître incontesté des hommes et des choses, tout le monde avait pris à gré sa jolie figure délicate, sa taille souple et mince et son sourire un peu mélancolique.

Nicel Villandré se montrait aussi de temps en temps chez Mlle Leniel, mais seulement lorsqu'elle recevait sa famille ; depuis la soirée où une citation de Pascal les avait mis en communication muette et directe, il n'avait pas échangé deux mots avec elle autrement qu'au cours d'une conversation générale. Aurette le connaissait pourtant fort bien, grâce à ses longues causeries avec Lucile, qu'elle écoutait, sans ennui, discourir à perte d'haleine sur les mérites de ce frère adoré.

Vers le milieu de mai, Lucile sembla tout à coup manquer d'éloquence ; ses visites, aussi fréquentes, devinrent plus courtes ; sa nouvelle amie sentit que la jeune fille partait chaque fois avec le poids d'un chagrin qu'elle eût voulu et n'osait lui confier. Eu même temps, elle devenait plus mince, ses yeux s'étaient assombrés ; tout son gentil petit être paraissait se fondre et s'atténuer comme un brouillard qui se dissipe.

Avertie par sa sœur Julia, dont la clairvoyance n'était jamais en défaut, Aurette examina plus attentivement Lucile et fut bientôt convaincue que la pauvre enfant luttait avec un gros chagrin. Quoique sa nature discrète lui inspirât une sorte de répugnance à l'endroit des confidences sollicitées, elle résolut d'interroger sa petite amie ; choisissant une journée de pluie, elle l'attira dans un coin confortable et solitaire, pour la confesser.

Le cœur de Lucile trop plein, ne demandait qu'à déborder : oui, elle avait un chagrin terrible, plus terrible encore parce qu'il était sans remède. Elle aimait un bon garçon, lieutenant de cuirassiers, sorti de Saint-Cyr avec un brillant numéro, sorti de Saumur avec des notes exceptionnelles, sans fortune, mais plein de mérites... Il l'aimait aussi, oh ! certainement, il l'aimait ! Il lui avait parlé très franchement : pour qu'elle fût sa femme, il aurait donné sa vie, mais il ne pouvait pas briser sa carrière... leur mariage exigeait la dot réglementaire de trente mille francs, et Lucile n'en possédait que la moitié.

—Et, conclut-elle avec un soupir désespéré, plus navrant que des sanglots, pour quinze mille francs, nos deux vies seront brisées. Sans doute, il sera toujours un bon officier, mais il ne sera pas un homme heureux ; et moi...

Elle n'en dit pas plus long. Aurette lui pressa la main en silence, pensant en elle-même combien quinze mille francs sont à la fois peu et beaucoup. Peu pour ceux qui possèdent, et l'univers pour ceux qui n'ont rien.

Quinze mille francs ! A peine un peu de luxe pour un millionnaire, le prix d'un petit tableau, d'un bronze japonais, d'un meuble de style, un de ces objets dont on se passe à merveille, ou dont on se réjouit un jour ou deux. Pour ces jeunes gens, quinze mille francs, c'était le prix d'une vie manquée, tout simplement. Et pour Aurette, qu'était-ce ?

C'était quelque chose, assurément. La fortune de Mlle Leniel, très honorable en elle-même, ne lui permettait pas de considérer une telle somme comme une obole ; c'était à peu près ce qu'elle mettait annuellement de côté sur ses revenus, formant un capital de réserve pour Jean, quand il serait à l'âge où la tentation de la dépense entraîne parfois les jeunes gens à des folies plus ou moins réprouvées. Jean serait-il beaucoup plus pauvre si sa tante ne faisait pas d'économies cette année-là ?

Secouant sa méditation qui menaçait de devenir envahissante, Aurette demanda à sa petite amie :

—Vous n'avez donc pas de parents qui pourraient vous avancer cette somme ?

—Des parents ? non. Nous avons bien une tante, la tante Thomasset, —je vous en parlé ?

—Je ne me rappelle pas...

—Si, je vous en ai parlé une ou deux fois : une dame veuve, qui veut entrer dans un couvent, pour y finir ses jours ; une originale, pas méchante, mais singulière !

—Oui, en effet, je m'en souviens. Elle est très riche, je crois ?

—Très riche ! Mais elle n'a jamais rien fait pour nous ; de temps en temps elle vient nous voir, et elle nous apporte un petit panier de provisions de sa maison de campagne. Un poulet, des fruits, une livre de beurre... C'est très drôle ! on dirait qu'elle se figure que nous ne pourrions pas lui offrir à déjeuner ! Au fond, c'est parce qu'elle ne peut rien nous devoir, je crois. Mais quand elle vient faire des emplettes le samedi à Angers, elle aime mieux déjeuner chez nous que dans un hôtel, et alors nous mangeons son poulet le dimanche !

Aurette ne put s'empêcher de rire de l'arrangement ; Lucile fit de même, mais la mélancolie retomba sur-le-champ sur elle.

—Votre mère n'avait pas d'autres parents ?

—Si, mais ils sont sans fortune. Maman avait eu trente mille francs de dot ; dans ce temps-là, c'était un chiffre !

—Eh bien ?

—Mon frère a droit à la moitié ! Pensez donc, mademoiselle, s'il allait tomber malade ou devenir infirme ! Il faut bien qu'il ait au moins son morceau de pain !

Aurette se pencha vers le front pur, déjà creusé par le grand souci de la vie, l'argent, et y mit un baiser maternel. Cette fillette qui n'avait pas songé un instant à dépouiller son frère, lui paraissait aussi courageuse que bien des héros vantés.

—Et, reprit-elle au bout d'un instant, vous l'aimez beaucoup, ce jeune officier ?

—Je l'aime, répondit simplement Lucile. Voilà deux ans que je le connais, c'est cet hiver seulement qu'il m'a parlé, mais je savais depuis longtemps ce qu'il me dirait...

—Votre frère en a-t-il connaissance ?

Lucile rougit et se détourna vivement.

—J'aurais dû le lui dire, dit elle avec un peu de trouble, mais je n'en ai pas eu le courage. A quoi bon, chère mademoiselle ? Lui apprendre mon rêve pour ajouter au même moment qu'il est irréalisable ? Ce serait lui causer un chagrin inutile. Je ne peux pas lui demander de se sacrifier pour moi, n'est-ce pas ? Lui aussi aura sans doute envie de se marier, une fois ou l'autre ; il lui faudra de l'argent, un homme ne peut pas se présenter les mains complètement vides devant sa fiancée ! Je m'en voudrais trop de lui faire manquer sa vie ! Il a été si bon pour moi... Et puis, si nous étions tout à fait du même sang... Mais non ; et si vous saviez... Son père avait laissé de l'argent ; c'est le mien qui a tout dépensé... Voyez-vous, c'est impossible.

Cette fois, les larmes juvéniles, de tendre enthousiasme fraternel autant que de peine amoureuse, coulèrent sur les mains jointes de la jeune fille. Aurette la prit dans ses bras.

—Et si on allait voir la tante Thomasset ? dit-elle.

—Quelle idée ! fit Lucile étonnée.

—Elle n'est peut-être pas de bois, cette tante ! Elle est capable de se laisser attendrir.

Mlle Brelet secoua la tête ; elle n'avait aucune confiance dans les attendrissements de la tante Thomasset.

—On peut lui écrire, au moins, reprit Aurette. Où demeure-t-elle ?

—Du côté de la Flèche.

—Le pays des poulets, fit Aurette en riant ; je comprends mieux le petit panier de provisions. Voyons, éclairez-moi. Quelle espèce de personne est-ce, que cette tante originale ?

Lucile dit tout ce qu'elle savait : Eulalie Thomasset était la femme du frère de sa mère, c'est-à-dire qu'elle leur appartenait que par alliance. Ses souvenirs les plus lointains la lui représentaient comme ayant toujours eu le même âge, le même chapeau de dentelle à coques de velours noir, le même bouquet de poil follet au menton, la même indestructible carrure. Faites comme une armoire de chêne et aussi solide, les yeux gris ardoise, clairs et perçants, les lèvres non minces, mais serrées, pour ménager des paroles sans doute très précieuses, le nez carré du bout, un nez volontaire, irascible ;

elle ne se fâchait jamais, et laissait tomber ses phrases comme le couperet de la guillotine ; son nez seul, dans le bout rougissait, trahissait ses émotions intérieures ; quand il reprenait sa couleur naturelle, la crise était passée.

Aurette écoutait ces détails avec quelque découragement. Où trouver un point vulnérable dans cette armure ? Comment ce nez prendrait-il la démarche ? L'idée de monter en wagon et d'aller trouver la tante Thomasset dans le pays des poulets gras perdait du chemin dans son esprit à chaque trait ajouté par Lucile au portrait de la vénérable dame.

—Eh bien, fit Aurette, je lui écrirai. Qu'est ce que nous risquons, en définitive ? Qu'elle refuse ? Nous n'aurons rien à nous reprocher, au moins !

Elle prit l'adresse exacte de Thomasset, consola Lucile de son mieux et la renvoya plus calme. C'est quelque chose que d'avoir remis son secret dans des mains amies, ces douces mains charitables fussent-elles impuissantes à guérir votre mal.

Dès le lendemain, Mlle Leniel alla prendre conseil de Julia. Les deux sœurs agissaient bien rarement sans avoir conféré ensemble. Mme Deblay put ajouter aux renseignements fournis par Lucile quelques autres qu'elle tenait du docteur Rozel. Mme Thomasset était restée veuve de bonne heure et, déjà riche par elle-même, avait hérité de son mari. Vivant de rien, ne prenant de goût à aucun plaisir coûteux, elle avait thésaurisé depuis vingt ans, et devait se trouver à la tête de cinq ou six cent mille francs. Elle habitait, avec deux ou trois domestiques, une vieille maison énorme, pleine de meubles anciens dont quelques-uns merveilleux, les autres en acajou plaqué du plus mauvais temps de Louis Philippe, et c'est à ceux-ci uniquement qu'elle attachait du prix. Pour occuper ses loisirs, elle avait une prodigieuse basse-cour, une centaine de poules environ, dont elle vendait les produits, ainsi que les fruits de son verger, le bois de son parc, tout, enfin, ce qui pouvait valoir quelque argent. Point avare, d'autre part, et soulageant volontiers la misère autour d'elle, pourvu que ce fût une misère silencieuse et décente ; qui lui demandait était sûr de ne rien obtenir.

Ici, Aurette fit la moue. Ce n'était pas encore tout, cependant. Cette demi-fermière, cette femme habituée à vivre en plein air, avait une idée fixe : finir ses jours dans une de ces maisons religieuses où les dames nobles du bon vieux temps se retiraient après avoir suffisamment usé du monde. Le docteur Rozel, qui la connaissait de longue date, l'avait plus d'une fois entreprise sur ce chapitre. "Qu'est ce que ça vous fait ? répondait-elle vertement, pendant que le bout accusateur de son nez se colorait d'un rose pâle ; avec mon argent j'irai demeurer dans une maison de dames nobles : et Dieu sait si je suis roturière ! J'apporterai une dot—puisque ça s'appelle une dot—suffisante pour être très bien reçue. Je vivrai avec des marquises, je coucherai dans une chambre de comtesse,—et je mourrai peut-être dans le lit d'une duchesse. Vous croyez que ce n'est pas intéressant ? Ça vaut de l'argent, ça !"

Le bon docteur avait vainement tenté de la dissuader. Avec cette singulière femme, d'ailleurs, savait-on si elle discourait sérieusement ou non ? Quand il lui parlait de son neveu et de sa nièce, elle répondait impertinablement : "Je vous ai dit que je leur laisserai mes meubles, mon linge et mon argenterie. Et puis, je ne leur dois rien."

—Décidément, je n'irai pas, dit Aurette, quand Julia eut complété le tableau. J'aime mieux lui écrire.

—Surtout, pas de pathétique, insista sa sœur. Son nez deviendrait groseille, et tu aurais beau l'évertuer, tu ne pourrais peut-être jamais le ramener à sa nuance naturelle.

La lettre fut écrite très simplement et dûment envoyée. Après quoi Aurette attendit une réponse et ne vit rien venir pendant toute une semaine.

Le matin du huitième jour, un de ces affreux petits fiacres peinturlurés d'annonces et chamarrés d'une étoile, qui bariolettent si comiquement les rues d'Angers, franchit la grille du Nid, s'engagea dans l'avenue et s'arrêta devant le perron, à l'indicible stupeur des domestiques. Une vieille dame en descendit et, montant les degrés avec un sang-froid surprenant, fit annoncer : "Mme Thomasset."

Rien qu'au fiacre, Aurette l'avait devinée ; en la voyant, elle la reconnut, le portrait était exact. Non sans une certaine émotion, car elle sentait la destinée de Lucile frissonner dans ses mains, elle fit entrer la visiteuse dans le salon, lui offrit le meilleur fauteuil, et attendit ses paroles.

—Ce n'est pas mal, chez vous, dit Mme Thomasset après avoir inspecté les murs et les plafonds, vous avez une jolie vue, mais ça ne vaut pas mon pays. Ce n'est pas

— Ça que je suis venue vous dire, bien entendu. Vous m'avez écrit, ma chère demoiselle, au sujet de ma nièce Lucile ?

Aurette inclina la tête, de peur de rompre le fil, en apparence assez tenu, des idées de Mme Thomasset.

— C'est une bonne petite fille : pas de caractère, un cœur mou, c'est la faute du pays angevin !... Mais pas méchante du tout. Le frère aussi. Vous connaissez le frère ? Il est mieux : il n'a pas le cœur si mou.

Aurette aurait bien voulu savoir ce qui caractérise un cœur mou, mais elle n'osa le demander.

— Je vous disais donc que c'est une bonne petite fille ; mais vous faites erreur en me priant de lui donner quinze mille francs de dot ; c'est une erreur, ma bonne demoiselle.

Aurette ne savait pas en quoi consistait cette erreur ; elle espérait l'apprendre, il n'en fut rien.

— Elle a quinze mille francs, cette petite, c'est tout ce qu'il faut. Une femme doit être épousée pour elle-même.

Sans doute, madame. Mais les règlements concernant les officiers...

— Précisément. Elle n'a pas besoin d'épouser un militaire. Moi, je déteste les militaires.

— Cependant, madame, s'ils s'aiment ?...

— Pitt ! fit la tante Thomasset avec un geste en l'air de son index, comme si elle jouait à pigeon vole ! Ils n'ont pas besoin de s'aimer, puisqu'ils ne peuvent pas se marier.

Ses yeux gris ardoise étudiaient le visage d'Aurette, sans qu'il fût possible d'interpréter leur expression ; la pauvre Aurette avait l'air fort déconfit.

— Sans doute, madame, dit-elle, essayant de concilier l'insociable chèvre avec le chou récalcitrant, ils ont tort de s'aimer ; cependant, puisque le fait existe, et qu'ils s'aiment, ne faudrait-il pas tenter de réparer le mal ?...

— Vous croyez que ça se répare, ces choses-là ? demanda la tante Thomasset en tambourinant sans bruit de sa main droite sur son genou.

Aurette, perplexe, la regardait.

— Vous croyez alors que pour les guérir de s'aimer il faut les marier ? Erreur, ma chère demoiselle ; avec certaines gens, ça réussit, mais avec les cœurs mous... Pitt !

Son regard narquois fouillait au plus profond de l'âme d'Aurette, qui eut instantanément une révélation : sa visiteuse connaissait la rupture ancienne du mariage avec Raoul Bertholon, et elle avait eu la curiosité de la voir.

— Que cela empêche de s'aimer ou non dans l'avenir, reprit Mlle Leniel avec une certaine animation, pour l'heure ils s'aiment, et ils seront très malheureux si on ne les aide pas à se marier.

Mme Thomasset promena son regard autour du salon d'un air approbateur.

— C'est ancien, votre Nid d'Oiseaux, fit-elle. C'est une ancienne maison de noblesse ? J'aime tout ce qui touche à la noblesse, moi.

Aurette sentit une méchanceté au bout de sa langue : c'était peut-être la première de sa vie : l'excuse est que ce n'était pas pour son compte : elle la retint, mais il lui sembla que l'œil perspicace de Mme Thomasset l'avait devinée, ce dont elle rougit.

— Voilà, reprit la visiteuse : si cette petite veut absolument épouser son militaire c'est à elle de trouver les quinze mille francs.

— Qu'à cela ne tienne, fit vivement Mlle Leniel, elle les aura.

— Vous les lui donnerez ? Elle n'acceptera pas. Pourquoi cette aumône ?

— Pas une aumône, un prêt. Elle me les rendra plus tard.

— Sur les économies du lieutenant ? N'y comptez point. Je vous dis qu'elle n'acceptera pas. Enfin, si elle veut absolument se marier, je ne peux pas l'empêcher... Je lui enverrai de la volaille pour le repas de nocce... et du beurre.

— Grand merci, faillit dire Aurette ; Mme Thomasset continua :

— Si elle veut, je lui donnerai le mobilier d'une chambre, une jolie petite chambre en plaqué d'acajou avec des rideaux en damas de laine bleu clair, mon ancienne chambre de jeune fille. Et du linge : j'ai beaucoup de linge, — et une douzaine de couverts d'argent. Elle aura le reste de sa part d'argenterie quand j'entrerai en religion, dans un couvent de dames nobles.

Elle se leva, Aurette fit de même.

—Vous n'allez pas la voir ? fit-elle avec une nuance de timidité. Les manières de la bonne dame la stupéfiaient au point qu'elle en avait presque peur, comme d'un animal d'espèce inconnue.

—Non ; j'étais venue pour vous voir, je n'ai pas apporté de panier ; ce sera pour une autre fois.

—Vous ne voulez pas déjeuner avec moi ? fit tout à coup Aurette, espérant l'ama-  
douer.

—Non, merci.

Ces deux mots tombèrent comme le couperet annoncé par le docteur. Au même instant, Jean entra dans le salon en courant.

—Nous avons congé, tante Aurette, cria-t-il, congé, congé ! Il y a une levée com-  
plète de punitions, l'inspecteur général est venu... Congé...

Il s'arrêta devant Mme Thomasset, avec un petit haut-le-corps de surprise. La vieille dame et le petit garçon s'examinèrent pendant un instant le sourcil froncé, avec une expression de physionomie presque semblable, puis se déridèrent en même temps, comme si cet examen se terminait à leur satisfaction mutuelle.

—Mon neveu Jean Leniel, dit Aurette. Jean salua très correctement et regarda sa tante : —Mme Thomasset, la tante de Lucile, conclut Aurette, sentant qu'elle ne pouvait esquiver la présentation en forme, si bizarre que ce pût être.

—Bonjour, madame fit Jean, vous avez une nièce délicieuse.

La vieille dame le regarda encore une fois de la tête aux pieds.

—Drôle de petit bonhomme ! fit-elle gravement. Bien élevé, rien à dire. Il me  
plaît.

Aurette sentit que le pendant de cette exclamation, avec un corollaire moins flat-  
teur, était sur les lèvres de Jean : elle l'attira vivement à elle, et il ne dit rien.

—Au revoir, continua Mme Thomasset en se dirigeant vers la porte. Je suis bien  
aise de vous avoir vus tous les deux.

—J'ai bien l'honneur de vous saluer, madame, fit Jean sur le perron avec une  
inclination de tête respectueuse.

Quand le fiacre eut disparu, il se mit à cabrioler d'une façon extraordinaire.

—La drôle de bonne femme ! fit-il, sans contrainte, cette fois. Au fond, tu sais  
tante Aurette, elle me va, cette bonne femme là !

—Jean ! dit Aurette d'un ton de reproche.

—Oh ! il n'y a pas de Jean qui tienne, mignonne tante Aurette. D'abord, elle  
dit que je suis bien élevé ; par conséquent, je peux me permettre des incongruités. Elle  
me va, je te dis. Je parie deux sous qu'elle n'est pas méchante, avec son air de Guignol  
et son fiacre étoilé.

—Tu crois ! dit Aurette soucieuse. Elle est bien...

—Quoi ? fit anxieusement l'enfant.

—Je ne sais comment dire ; pas avaro, mais...

—Serrée ? suggéra Jean, en pinçant sa bouche, de façon à imiter celle de la vieille  
dame. Aurette éclata de rire, quoi qu'elle en eût peu envie.

—Oui, Jean, serrée. Où vas-tu chercher ces mots-là ?

—Au lycée, répliqua-t-il d'un air triomphant. On apprend tout au lycée. Dis, tante  
quand me donneras-tu une bicyclette ?

—Plus tard, répondit Mlle Leniel, qui commençait à connaître ce refrain.

## V

Après la visite de Mme Thomasset, Aurette resta pendant deux jours dans un état  
d'esprit singulier. Le souvenir des façons étranges de la vieille dame tantôt lui donnait  
envie de rire, comme s'il eût été impossible de la prendre au sérieux, tantôt soulevait  
des mouvements de colère indignée. Tant de fortune, tant d'obstination, tant de cruauté  
réelle, sinon raisonnée, pouvaient-ils s'allier avec cette extrême simplicité, cette franchise  
se d'allures, qui, tout bien pesé, faisaient de l'ambitieuse roturière un personnage plu-  
bizarre qu'antipathique ?

Julia aussitôt consultée déclara qu'il n'y avait rien à faire ; tous les stratagèmes

pour augmenter la dot de Lucile seraient éventés et repoussés par le frère ou la sœur, dont la fierté presque ombrageuse n'était un secret pour personne.

—Alors, dit Aurette, cette pauvre Lucile est condamnée à vivre et mourir vieille fille ? Julia regarda sa sœur avec un étonnement légèrement comique.

—C'est toi qui la plains, sainte Catherine ? fit-elle en souriant.

—Certainement ! riposta Aurette avec chaleur. Être vieille fille par goût, c'est fort agréable ; l'être par force me semble une triste destinée. Et puis, tu remarqueras qu'ils sont deux à souffrir. Et dire que, même avec de l'argent et de la bonne volonté, il est des misères qu'on ne peut soulager ! Non seulement des misères morales, — celles-là nous échappent, — mais des besoins d'argent ! Le monde n'est guère bien organisé !

—Ne deviens pas pessimiste, ma sœur, dit affectueusement Mme Deblay. Quelque événement peut survenir, je ne sais quoi... Tu connais le principe de l'oncle Rozel : il faut toujours espérer qu'il arrivera quelque chose d'agréable !

Néanmoins, Aurette s'en retourna fort triste chez elle. La visite de Lucile, le lendemain, ne fut point pour l'égayer ; la jeune fille apprit de son amie la démarche de Mme Thomasset sans témoigner d'humeur ni de chagrin.

—J'en étais sûre ! dit-elle seulement.

Quelques jours s'écoulèrent ; le docteur Rozel, en venant voir Aurette, lui dit un dimanche que Lucile était malade.

—Elle a besoin de changer d'air, je crois, dit-il ; je l'ai fait emmener au bord de la mer pour deux ou trois jours par une de mes vieilles amies. Cette enfant-là doit avoir du chagrin, et la distraction lui vaudra mieux que des pilules.

Le soir de ce jour, quand ses hôtes furent partis, Aurette s'assit auprès de sa fenêtre et songea longuement ; elle aimait à réfléchir en regardant le paysage nocturne, tantôt obscur, tantôt éclairé par la lune ; il lui semblait que ses pensées s'affinaient, s'épuraient dans cette méditation silencieuse, en dehors pour ainsi dire des préoccupations prochaines et visibles.

Elle avait pris un étrange intérêt au sort de cette enfant, si récemment dans son entourage. Aurette n'était cependant pas coutumière de ces brusques amitiés, destinées ordinairement à s'éteindre aussi vite qu'elles sont nées ; cette fois, elle avait été conquise, pour ainsi dire. L'incapacité absolue où se trouvait Lucile de se défendre contre les chagrins de la vie en était sans doute la première cause : l'âme maternelle d'Aurette s'était mise entre l'innocence et la souffrance ; mais en y réfléchissant elle sentait confusément qu'il y avait, dans cette sympathie, un autre élément obscur et muet qu'elle ne pouvait analyser.

—Ce qu'il y a de sûr, se dit-elle enfin, c'est que Lucile ne peut pas rester dans la situation morale où elle se trouve ; l'y laisser serait un assassinat. Il faut que son frère sache la vérité, et, s'il est trop orgueilleux pour lui, il sentira peut-être qu'il n'a pas le droit de l'être pour cette pauvre petite créature.

Le lendemain, vers midi, Aurette eût bien étonné ses amis s'ils l'avaient rencontrée, car au lieu d'être chez elle, à déjeuner seule ou avec quelqu'un des siens, elle se trouvait dans une petite rue écartée et tranquille, non loin du lycée. Elle s'arrêta devant une porte qu'elle connaissait bien pour y avoir sonné souvent, en venant, en voiture, chercher sa jeune amie, mais dont elle n'avait jamais franchi le seuil. Elle regarda l'affiche des cours de la ville placardée sur le mur, auprès du bouton de sonnette, et y constata le nom Villandré parmi ceux des professeurs, puis, d'une main ferme, elle sonna.

La vieille bonne qui vint lui ouvrir lui dit en la reconnaissant :

—Mademoiselle est au bord de la mer.

—Je le sais, répondit Aurette. C'est M. Villandré que je désire voir un instant.

La surprise de la servante fut si visible que Mlle Leniel se sentit rougir, sans savoir pourquoi. Introduite dans le salon, elle embrassa d'un coup d'œil le vieux petit mobilier, les fauteuils de tapisserie brodés jadis par la mère de Lucile, un portrait fané à l'aquarelle qui la représentait dans la fleur de sa jeunesse et de son charme, toute pareille à sa fille, mais plus brillante, avec le je ne sais quoi des femmes heureuses que l'artiste avait su sentir et fixer.

La porte s'ouvrit, et Noël Villandré entra avec une hâte mal dissimulée.

—Pas de fâcheuse nouvelle, j'espère, mademoiselle ? dit-il en l'interrogeant d'un regard anxieux.

—Non, monsieur, rassurez-vous, répondit Aurette.

L'étrangeté de sa démarche lui apparut tout entière, et sans sa grande habitude du monde elle en eût perdu contenance. Machinalement elle s'assit, se demandant comment elle allait sortir de là, tout ce qu'elle avait voulu dire lui échappait à la fois, elle se sentait confuse et embarrassée comme un enfant en faute. Ce ne fut qu'un moment, elle redevint aussitôt maîtresse d'elle-même.

—J'ai eu des torts envers vous, monsieur, commença-t-elle avec un demi-sourire, ou plutôt je n'en ai eu qu'un, mais il est grave. Les circonstances m'ont fait connaître un petit secret, — le secret de Lucile, en un mot ; — j'aurais peut-être dû le partager avec vous, mais elle avait si grand-peur de troubler votre travail, la pauvre enfant... enfin, j'ai jugé qu'il ne m'appartenait plus de le garder maintenant, et je suis venue vous le confier.

—Avec son consentement ? demanda Villandré, devenu très grave.

— Sans son consentement, répondit Mlle Leniel.

Leurs yeux se rencontrèrent ; elle lut dans ceux du jeune professeur un étonnement qui ressemblait à un reproche.

— Ne vous hâtez pas de me juger, monsieur, dit-elle avec plus de vivacité qu'elle n'en voulait témoigner. Attendez que je vous aie tout dit.

Villandré s'inclina avec la plus parfaite déférence, mais sans chercher à se défendre.

— Lucile aime un jeune homme, un officier de cuirassiers, M. Lenoisy... Vous le connaissez ? — Noël répondit par un signe de tête. — C'est un officier accompli, dit-on ? — La physionomie du professeur s'éclaira soudain.

— Vous, mademoiselle, en marieuse ? fit-il avec un sourire ; qui s'y fût attendu ! J'étais à mille lieues de m'en douter. Jusqu'à la présente minute, je ne pouvais me défendre d'appréhender, il me semblait que vous veniez m'annoncer quelque catastrophe ! Je vous en demande humblement pardon !

Le petit rire nerveux qui terminait sa phrase gagna Aurette, provoquant chez elle en même temps un attendrissement incompréhensible, elle ne savait pas au juste si elle avait envie de rire ou de pleurer. Elle se remit très vite, en songeant à la gravité de la tâche qu'elle s'était donnée. Son embarras avait disparu, elle se sentait tout à fait à son aise.

— Pas en marieuse, monsieur, reprit-elle ; je le voudrais, mais il y a des empêchements. Dites-moi d'abord si la personnalité de M. Lenoisy vous plaît, et si *a priori* vous approuvez le choix de votre sœur.

— Assurément, Lenoisy est un garçon d'avenir et un homme d'honneur. S'il ne s'agit que de mon consentement, il est tout accordé.

— Je suis heureuse de vous l'entendre dire. Mais il y a un empêchement très sérieux. Lucile... La difficulté de s'exprimer recommençait pour Mlle Leniel, qui la surmonta par un effort — Un règlement inflexible, reprit-elle, exige pour la femme d'un officier une dot de trente mille francs, et Lucile ne possède pas cette somme, à ce qu'elle m'a dit. Ce mariage serait donc impossible si quelque moyen de combler cette lacune ne se présentait, et j'ai pensé...

— Pardon, mademoiselle, dit Villandré en étendant la main pour l'arrêter. Vous m'avez dit que ma sœur vous avait confié son secret... pourquoi ne me l'a-t-elle pas confié d'abord ? C'était naturel...

— Vous croyez, monsieur ? fit Aurette avec un rapide éclair de malice ; je crois qu'il est plus aisé à une jeune fille de livrer ses secrètes pensées à une femme... Vous n'avez pas à craindre qu'elle vous aime ou vous respecte insuffisamment, ajouta-t-elle avec chaleur. Vous passez dans son âme avant tout... je dirai même, quoique vous puissiez me taxer d'exagération, qu'elle préfère votre bonheur au sien. Vous en jugerez tout à l'heure.

Très simplement, avec une émotion qui l'envahissait, mais qu'elle savait contenir, elle lui raconta l'histoire des dernières semaines, le changement qui s'était peu à peu opéré en Lucile, l'inquiétude qu'elle en avait conçue, l'aveu qu'elle avait obtenu ; la façon résignée dont la pauvre enfant envisageait sa vie, puis la lettre à Mme Thomasset et la singulière visite qui s'en était suivie. Elle n'omit rien et n'exagéra rien.

Villandré l'écoutait en silence ; il avait appuyé son menton dans sa main, le coude au bras du fauteuil, les yeux baissés, on l'eût dit indifférent à ce qu'il entendait, sans l'expression sérieuse et concentrée de son visage.

—Donc, monsieur, conclut Mlle Leniel un peu inquiète, presque irritée de ce silence, la situation est bien claire. Lucile n'attend rien de personne, mais elle meurt de chagrin. Elle vous l'a caché parce qu'elle vous aime plus qu'elle-même, et elle me l'a dit parce qu'un être humain a besoin d'exhaler sa douleur, et parce qu'elle me savait discrète. Il faut que votre sœur épouse celui qu'elle aime. Aussi je suis venue vous prier, puisque je suis, après vous, sa meilleure amie, de me permettre de remédier au mal ; vous choisirez la façon qui vous semblera la plus compatible avec vos propres sentiments, mais il faut, monsieur, *il faut* que Lucile ait trente mille francs et que ce soit moi qui aie le plaisir de l'avoir rendue heureuse. Je m'en remets à vous pour les arrangements.

Elle s'était levée pour partir, espérant le laisser écrasé par ce coup de massue, remettant à plus tard une discussion approfondie de la question, qui, elle le sentait bien, ne serait pas tranchée sans difficulté. Il resta immobile dans son fauteuil, les yeux toujours baissés ; elle eut peur de l'avoir mortellement offensé, et un frisson la secoua de la tête aux pieds.

—Si je l'ai blessé, pensait-elle, il ne me le pardonnera jamais !

Et elle sentit qu'elle en souffrirait cruellement. Sans le vouloir, elle fit un pas vers lui, il releva la tête et lui fit signe de reprendre le fauteuil qu'elle avait quitté. Elle obéit, interdite ; alors Villandrè se leva et s'approcha d'elle.

—Je vous remercie, mademoiselle, dit-il, de m'avoir relevé de mon devoir. J'aurais dû m'occuper davantage de ma sœur, remarquer son attitude mélancolique et résignée. En vous écoutant, j'ai vu passer devant moi le souvenir de certaines scènes, certains jeux de physionomie, des paroles même, qui auraient dû m'éclairer si j'avais été moins absorbé dans mes travaux... les physiciens sont gens distraits, vous le savez, mademoiselle...

Le demi-sourire qui accompagnait ces paroles fit à Aurette l'effet d'un coup de soleil dans une journée de nuages menaçants ; il continua :

—Ma pauvre Lucile, je ne voulais que son bonheur, je souhaitais la voir jolie et gaie, et elle était gaie avec moi, je vous l'affirme.—Aurette fit signe qu'elle le croyait.—Le Dr Rozet m'a avoué une fois ou deux qu'elle était pâle et délicate, mais les jeunes filles sont souvent délicates... En ce qui concerne Lenoisy, je l'avoue, je n'avais rien remarqué... il aurait dû me parler à moi...

—Il a été pris par surprise, fit doucement Aurette, ne le blâmez pas. Il l'aimait sans le savoir : la révélation de son amour a été pour lui même un coup violent et imprévu. D'ailleurs, cette malheureuse question de dot l'empêchait de parler...

—A moi, mademoiselle ?

—Sans doute, à vous, rien qu'à vous ! faillit dire Aurette. Elle retint les paroles imprudentes, et en chercha d'autres sans les trouver, alors, elle revint à son idée.

—La question est désormais résolue, n'est-ce pas, monsieur ? Personne n'a intérêt, je pense, à m'empêcher d'offrir à ma petite amie, au lieu d'un présent de nocce inutile, le bonheur lui-même...

—La question est résolue, en effet, mademoiselle. Je vous remercie très sincèrement de l'amitié que vous témoignez à ma sœur,—mais vous serez réduite à lui offrir un souvenir... non pas inutile, comme vous le dites,—je suis certain que votre affection vous guidera dans le choix d'une bagatelle destinée à lui rappeler sans cesse une amie si bonne, si parfaite... Ma sœur a trente mille francs de dot. Je ne vous en serai pas moins éternellement reconnaissant de ce que vous avez voulu faire.

—Mais, monsieur... fit Aurette désorientée, presque fâchée, presque humiliée, malgré l'extrême courtoisie de Villandrè.

—Elle les a, puisque nous les avons, répéta le professeur, toujours debout devant elle. C'est une grande joie pour moi que de savoir le bonheur de Lucile si facile à réaliser.

Aurette se leva, vaincue. La simplicité chevaleresque avec laquelle Noël se dévouait ne pouvait adoucir le désappointement qu'elle éprouvait à voir refuser son offre ; elle était si troublée qu'elle se sentait envie de pleurer.

—Je n'ai plus rien à dire, monsieur, fit-elle en se dirigeant vers la porte.

Il la suivait de très près, et avança le bras pour lui ouvrir : la main sur le bouton, il lui barra un instant le passage.

—Dans la vie d'un homme, dit-il à voix basse, il y a presque toujours quelques

heures bénies, où il lui est donné de voir ce que l'humanité produit de plus généreux et de meilleur. Je plains ceux qui n'ont pas connu cette joie... Je l'ai connue aujourd'hui, mademoiselle, et pour cela, encore plus peut-être que pour l'affection témoignée à ma sœur, je vous serai à jamais reconnaissant.

Il ouvrit la porte et la salua. Elle inclina la tête, franchit le vestibule et se trouva dans la rue, éblouie du grand jour, la tête vide, et comme ivre, elle ne savait de quelle idéale liqueur.

## VI

Lucile reçut dans la soirée de ce jour deux télégrammes : " Tout est arrangé, reviens," mandait son frère. " Revenez, tout est arrangé," disait Aurette : tant il est vrai que les grandes nouvelles n'ont pas besoin d'être enguirlandées de fleurs de rhétorique.

La joie de la pauvre enfant fut très touchante, quoique—peut-être parce que—absolument muette. Elle embrassa son frère sans rien dire, et resta un instant la tête contre sa poitrine, sans larmes, sans gestes, les yeux à demi-clos, oppressée par son bonheur, et ensuite recula d'un pas, en lui serrant les deux mains, en le regardant sans parler.

Lui non plus ne dit rien, mais il posa d'un geste quasi paternel sa main sur le jeune front qui avait déjà connu le souci, cherchant et retrouvant le regard qu'il avait vu souvent dans les yeux de leur mère. Ce fut sa récompense.

Le lendemain, Lucile accourut chez Mlle Leniel avec la voiture qui avait conduit Jean ; l'heure matinale ne les effrayait ni l'un ni l'autre. Le sourire d'Aurette faillit vaincre la réserve que s'imposait la jeune fille ; elle sentit les larmes envahir ses yeux, mais elle sut les y retenir, et regarda bravement sa grande amie.

—Eh bien ! dit Aurette, se contraignant à parler de sa voix ordinaire, c'est fait !

Lucile fit signe que oui, mais n'osa proférer un son.

—Votre frère est un homme de bien, continua Mlle Leniel ; il est bon que de tels hommes existent, et il est heureux qu'on puisse les rencontrer.

—Oh ! merci ! fit Lucile en retenant son haleine.

—Ne me remerciez pas, reprit Aurette, dont la voix s'était raffermie, je n'ai rien fait ; on ne veut rien accepter de moi ! Voilà ce que c'est que des gens fiers !

Elle se mit à rire, et seulement alors Lucile osa l'embrasser, à peu près sûre de garder un maintien convenable.

Aurette cependant n'était qu'à demi satisfaite ; il lui restait de son entreprise une sorte de regret de n'avoir pas pu faire accepter ce qu'elle offrait de si bon cœur ; elle en gardait un peu de mécontentement sans qu'elle sût si c'était d'elle-même ou des autres qu'elle était mécontente. À ce sentiment bizarre s'en mêlait un autre, non moins étrange : elle n'avait aucun désir de faire part aux siens de la façon dont la difficulté se trouvait levée, et plusieurs jours s'écoulèrent, contre sa coutume, sans qu'elle allât voir Julia, de peur d'avoir à lui raconter sa démarche. Le dimanche approchait cependant, et, malgré ses hésitations, elle se sentait moralement contrainte à ne pas retarder davantage le récit de circonstances après tout très simples, à ce qu'elle se répétait pour s'encourager, lorsque le ciel se mit visiblement de son côté ; Julia mit au monde un garçon, quelques jours avant le terme attendu. Il n'était plus question de d'elle et de l'enfant ; l'annonce du mariage de Lucile fut la première nouvelle annoncée à la jeune maman quand elle put s'occuper de la vie extérieure, et en annonçant que M. Villandré faisait abandon à sa sœur de sa portion de patrimoine, Aurette n'eut pas besoin de lui raconter comment ce résultat avait été obtenu.

Elle se croyait débarrassée de tout ennui à ce sujet ; Lucile n'avait rien ajouté au peu qu'elle lui avait dit le premier jour, et Aurette se demandait parfois si Villandré avait fait part à sa sœur de leur entretien. Quoi de plus naturel, cependant, que de lui raconter sur-le-champ ce qui s'était passé entre eux ! S'il ne l'avait pas fait, pourquoi Lucile n'en parlait-elle pas ?

De son côté, rien n'était mieux indiqué que de faire à la jeune fille la révélation des circonstances dans lesquelles un acte aussi généreux s'était accompli, et comment M. Villandré, qui n'y pensait pas la veille, s'était brusquement dépouillé du seul bien qu'il possédait au monde. Lucile était à ce point discrète que Mlle Leniel ne savait pas si elle avait connaissance de sa visite au jeune professeur, ou bien si elle l'ignorait.

Dans le doute, elle se décida à faire comme les autres : à garder le silence.

Tout semblait conspirer avec elle pour jeter dans l'oubli ce point de son histoire, lorsqu'un matin le docteur Rozel arriva au Nid. Il avait fait allègrement la route à pied, sous un soleil de mai qui mettait la joie jusque sous les pierres des vieilles murailles, et montra sa belle figure bienveillante dans l'encadrement des glycines de la terrasse au moment où Aurette s'y attendait le moins.

Cette sage personne fut si surprise qu'elle se leva et faillit pousser un cri : le livre qu'elle lisait tomba à ses pieds ; le docteur le ramassa.

— Ce que c'est qu'une conscience coupable ! dit-il d'un air grave ; quand on a commis un crime, on craint l'arrivée de la justice, n'est ce pas Aurette ?

— Certainement, répondit elle en se remuant. Le fait est que vous m'avez, — je ne dirai pas fait peur, — mais saisie d'étonnement. Personne ne vient jamais par la terrasse...

— C'est précisément parce que je voulais te surprendre. Qu'est-ce que tu lisais ?

— *Pêcheur d'Islande*, de Loti. C'est un des plus beaux livres que j'aie jamais lus.

— Je pense comme toi. Et le motif de ton opinion ?

— Je ne sais pas : il y a quelque chose de si humain et en même temps de si mystérieux dans ce long amour silencieux...

— Le fait est que dans notre monde les longs amours silencieux ne sont pas une chose à rencontrer devant sa porte. Toutefois, le fait s'est vu... Et, à ce propos, dis-moi, Aurette, par quel coup de baguette tu as organisé le mariage de la petite Lucile ?

Sans qu'elle sût pourquoi, à son extrême déplaisir, sous le coup d'une vexation telle qu'elle en aurait volontiers pleuré. Aurette sentit une rougeur ardente envahir son visage et jusqu'à son cou. Le docteur, qui la regardait, attendant sa réponse, détourna les yeux et se mit à examiner attentivement une clématite blanche des montagnes dont les cordons, criblés de grandes étoiles blanches, courait autour de la terrasse.

— C'est bien simple, dit Mlle Leniel, en se penchant d'un autre côté pour humer le parfum d'un chèvrefeuille de la Chine ; lorsque son frère a su qu'elle n'avait pas la dot nécessaire, il a fait abandon de tout ce qu'il possédait.

— Très simple, en effet, approuva le docteur (il risqua un œil dans la direction d'Aurette, dont la couleur ordinaire reparaisait peu à peu) ; mais comment a-t-il été mis au fait ? La petite fille avait juré qu'elle ne lui en parlerait pas...

— Ce n'est pas elle qui le lui a fait savoir.

— Ah ! qui donc ? Mme Thomasset, peut-être ?

— Non... c'est moi.

— Toi ? A la bonne heure ! cela se débrouille. Tu lui as donc écrit, à ce professeur ?

— Non...

— Alors, il est venu te voir ?

— Non.

Aurette sentit qu'elle n'échapperait pas à l'interrogatoire. Du ton le plus naturel qu'elle put, elle ajouta :

— C'est moi qui suis allée le trouver.

— Vraiment ?...

L'œil perspicace du docteur embrassa rapidement toute l'attitude de sa jeune amie, et, non sans une pointe de malice, il glissa doucement :

— Je comprends alors qu'il soit muet comme une carpe sur les circonstances qui ont motivé sa résolution, mais ce que je comprends moins, c'est que toi, si prompt d'ordinaire à rendre justice aux gens, tu n'aies pas éprouvé le besoin de chanter un peu ses louanges.

Aurette ne répondant pas, il continua :

— As-tu eu beaucoup de peine à le décider ?

— Il ne m'a pas laissé le temps de m'expliquer, dit Aurette avec feu, la générosité de sa nature triomphant d'un embarras dont elle était incapable de déterminer la cause.

— A peine lui avais-je dit que Lucile souffrait de son chagrin qu'il m'a fermé la bouche.

— Tout droit, comme cela ? insista M. Rozel.

— Pourquoi vous amusez-vous à me taquiner, docteur ? riposta Aurette non sans un peu de ce bizarre ennui qui la prenait parfois depuis quelques jours. Vous savez très bien que j'ai voulu offrir la somme manquante...

—Et c'est alors que Villandr  t'a coupé l'herbe sous le pied? Peste! vous allez bien, tous les deux! Un combat de générosité, comme dans les tragédies, alors?

—Il r'y a point eu de combat; il m'a fermé la bouche, vous dis-je. Que pouvais-je répondre?

—Il t'a remerci e, au moins, j'espère?

—Il m'a remerci e, répondit Aurette.

Au souvenir des paroles que Villandr  lui avait adressées sur le seuil de sa porte, elle sentit encore une fois une chaude rougeur lui monter à ses joues, mais, cette fois, sans g ne et sans confusion.

—Il m'a remerci e, dit-elle, de façon à me récompenser de mon idée bien mieux que si c'était un fait accompli, et je lui en saurai gré toujours.

—J'en suis charmé, fit le docteur, qui, ayant terminé son examen, abandonna la clématite. A présent que vous voila réunis par le souvenir d'une bonne action, — d'intention, au moins en ce qui te concerne, — vous n'en aurez que plus de plaisir à vous retrouver.

—Je l'espère, dit Aurette.

Mais la pensée qu'elle devait se retrouver face à face avec Noël Villandr  lui causait si peu de plaisir pour le moment, qu'elle se hâta de parler d'autre chose.

## VII

Un samedi, quinze jours après environ, tout le Nid, serviteurs et maîtres, était en rumeur, afin de parer le logis à l'occasion de la première sortie de Mme Deblay, annoncée pour le lendemain. Pendant que du haut en bas les fenêtres ouvertes laissaient sortir des grincements de brosse, des roulements de b ton à cirer, des coups de baguette sur les tapis et des nuages de poussière, Aurette parcourait son parterre en regardant ses fleurs.

Toute la gloire de juin resplendissait dans les jardins, les roses étendaient jusque sous la main des Corymbes parfumés ou bien étalaient au haut des tiges de grandes fleurs solitaires, éclatantes et pompeuses. Depuis l'antiquité jusqu'à l'heure présente, que n'a-t-on pas écrit et dit sur les roses! et pourtant, celui qui les aime sait bien que tout est encore à dire, parce que leur grâce et leur beauté dépassent mille fois aujourd'hui ce qu'elles ont été jadis.

Elles ne sont plus seulement des roses, des fleurs exquises, elles sont devenues à la fois tout ce que la serre et le jardin peuvent produire d'enchantements délicats. Elles ont pris la forme et la couleur des boutons d'or, des capucines, des fleurs de magnolia, des camélias blancs et rouges; elles ont déchiqueté leurs pétales, épanoui leur cœur, ou bien fermé jalousement leur bouton virginal, caché dans les pétales moussus de leur calice; elles se sont offertes comme un présent royal, uniques sur une tige dressée; elles ont avancé vers vous leurs rameaux flexueux, garnis de cloches tombantes semiables à celles des campanules; elles se sont élancées le long des treillages et des balcons pour apporter leurs fleurs satinées jusqu'à votre main, et tout cela avec des nuances indicibles et des parfums qui échappent à l'analyse. On les respire, on les sent... qui donc oserait les décrire?

Mlle Leniel marchait lentement dans son parterre en pensant à ces choses et à beaucoup d'autres aussi douces. L'air de l'après-midi était particulièrement doux et reposant, le soleil s'inclinait très lentement vers un horizon dentelé d'arbres et de clochers où les sinuenses collines s'abaissaient vers les eaux comme pour les embrasser. Aurette sentait une joie profonde, une paix mystérieuse descendre en elle aussi, avec les rayons atténués; la vapeur d'or qui baignait les rivières et les bois faisait de même un nimbe à ses songeries.

Quelle douceur de vivre, dans l'allégresse tranquille qu'apporte la naissance d'un enfant aimé, avec le renouveau de bonheur et de santé de la mère dans une famille bien unie; quelle satisfaction que de sentir Jean beau, robuste, hon et intelligent, dans des mains habiles et prudentes; quel repos pour la pensée que de savoir l'avenir de Lucile assuré; sans compter tant d'autres amiti es, précieuses et chères, qui toutes apportaient leur petite chanson tendre à cet hymne de paix et de lumière!

Aurette au détour d'une allée s'arrêta devant un rosier haut de tige qui formait presque un buisson, tant il était épais et touffu. Les jolies roses généreuses de "C line

Forestier" le couronnaient entièrement, retombant au bout des rameaux comme d'une corbeille trop pleine.

—Que tu es beau ! lui dit-elle, lui parlant comme à un enfant capable de la comprendre ; tu es la joie des yeux, il faut que je t'embrasse.

Elle se pencha délicatement sur le buisson parfumé, pour efflurer des lèvres la plus belle des roses épanouies, et tout à coup elle resta immobile, fascinée... Au milieu du rosier, dans un creux de verdure, ouvert pas les roses retombantes, se trouvait un nid, un petit nid mousseux de fauvettes, encore tapissé de duvet léger... mais vide ; les oiseaux s'étaient envolés, et dans les branches d'un acacia qui embaumait le voisinage de son parfum de fleur d'oranger, Aurette vit les fauvettes l'épier de leur œil noir et brillant. Une émotion intense, étrange, la saisit à la gorge, et sans qu'elle s'en aperçut, des larmes jaillirent de ses yeux, larmes douces, tranquilles, bienfaisantes, trop-plein d'une source intérieure qu'on ne saurait tarir sans perdre le meilleur de soi-même.

—Ce nid, pensait vaguement Aurette, dans ces roses... ils ont eu confiance, ces petits : j'ai passé ici cent fois, j'ai cueilli des branches entières, ils n'ont pas eu peur. Ils me voyaient, ils savaient que je ne leur ferais pas de mal... Faire du mal... pourquoi ? A quoi cela peut-il servir ? Protéger, enserrer dans des mains souples et tendres, presser parfois sur son cœur, — pas trop fort, — baiser doucement tout ce qui a besoin d'amitié de caresses... les petits de Julia, les boutons de roses, mon Jean... Tout ce qui est délicatesse, grâce, fragilité... Et les rendre heureux... heureux... Et moi aussi, je suis heureuse... au soleil dans les parfums, dans l'harmonie des couleurs et des sons.

Son être se fondait en une extase délicieuse, moitié action de grâces, moitié douceur animale de vivre, où les sens les plus délicats enivrés de la beauté des choses ajoutaient leur hosanna au chant de son âme généreuse et pure. Elle essuya lentement ses yeux humides, sourit de voir des gouttes d'eau sur son corsage, — eau du ciel, bien qu'elle fut tombée de ses yeux mortels, — et quitta le rosier avec un dernier regard de tendresse.

A l'extrémité de l'allée, elle aperçut un objet singulier qui venait à elle, assez vite ; une silhouette l'accompagnait, qu'elle reconnut aussitôt. C'était Villandré. Mais l'objet étrange, animé, qui s'escrimait de son mieux, ce n'était pas Jean ? Si fait, Jean sur un petit tricycle, manœuvrant des jambes et des bras, avec l'ardeur inutile et la folle dépense de mouvements qui caractérisent les néophytes en tout exercice corporel.

—Jean ? s'écria Aurette en allant au-devant de lui aussi vite qu'elle le pouvait sans courir.

—Lui-même, mademoiselle, répondit Villandré en se découvrant, pendant que le petit cavalier passablement essouffé arrêta son coursier par un effort suprême. Il voulait vous faire cette surprise, et l'idée lui en causait tant de joie que j'ai cru vous en donner un peu à vous-même en contentant son désir.

Aurette regarda tour à tour Jean et le professeur avec une expression tout à fait maternelle.

—Mais vous, monsieur, vous n'êtes pas venu d'Angers à pied ?

—Si fait, mademoiselle, une simple promenade, pour surveiller mon élève.

—Votre élève ? interrogea Aurette.

—Pas en physique, mademoiselle non, pas encore ; ce sera pour beaucoup plus tard ; mon élève dans la science du tricycle, en attendant mieux.

—J'espère, à présent, tante Aurette, déclara Jean, que tu as compris : tu ne peux plus me refuser ma bicyclette.

—Oh ! monsieur, fit Mlle Leniel d'un ton de reproche enjoué, c'est donc un complot ?

—Ne le pensez pas, mademoiselle, en ce qui me concerne, au moins. Je crois maître Jean plus profond diplomate qu'il ne veut en convenir, mais vous voyez en moi sa victime, non son complice. Cependant, comme professeur de cycle, bi ou tri, je vous affirme que votre neveu peut affronter maintenant les dangers de ce genre d'équitation, avec un coursier approprié à sa taille.

—Tu entends, tante Aurette ?

—Mais, Jean, il te faut un professeur. M. Villandré a mieux à faire que de passer son temps...

Noël l'arrêta d'un regard.

—Mademoiselle, dit-il, je vous en supplie, laissez-nous, Jean et moi, être heureux à notre façon !

Aurette sourit et ne dit rien.

C'est convenu, fit Jean en sautant à bas, lundi, tu me l'achèteras. En attendant, je garde cet objet de louage, — il en parlait déjà avec un dédain consommé.

— Soit, dit sa tante ; elle reprenait le chemin de la maison, lorsque Jean la tira par sa manche.

— Qu'est-ce que tu examinais quand nous sommes venus, dis ? Tu avais l'air si absorbé ?

Elle l'amena devant le rosier. — Regarde, dit-elle, au milieu du buisson.

Il était trop petit, elle voulut le hausser, mais Noël la prévint ; soulevant le garçonnet sous les bras, il le pencha vers le nid dont Aurette écartait les branches.

— Et là ! fit-elle en indiquant l'acacia d'où la jeune famille attendait leur départ pour se réinstaller dans son domicile fleuri.

— Un nid ! et les petits, fit Jean en retenant son haleine... dans ce rosier... que c'est gentil !

Villandré le reposa à terre. — Merci, monsieur Noël, dit-il.

Aurette surprise regarda le professeur.

— C'est le nom d'amitié qu'il m'a donné de lui-même, expliqua celui-ci, je n'ai pas cru devoir le lui défendre.

— Si cela ne l'empêche pas d'être respectueux... commençait Mlle Leniel. Jean l'interrompit.

— Respectueux ? Je voudrais bien voir celui qui manquerait de respect à M. Villandré ! s'écria-t-il d'un air belliqueux qui les fit rire.

— Vous venez dîner demain, avec Lucile ? dit Aurette à Villandré en retournant vers la terrasse.

— Si vous le permettez, répondit-il.

Ils marchaient lentement, avec Jean entre eux, sans se parler, chacun pensant en lui-même que depuis le moment où ils s'étaient séparés, sur le seuil de la petite maison, ils ne s'étaient plus adressé la parole ; et cependant, jamais ils n'avaient tant songé l'un à l'autre. Quand ils arrivèrent au perron, le soleil, qui remplissait la vallée de poussière d'or, s'entoura tout à coup d'une gloire d'incomparables nuages.

— Regarde, tante Aurette, que c'est beau ! fit Jean en s'arrêtant sur la plus haute marche.

Et tous trois, muets, l'âme contente, noyés dans la splendeur des rayons, contemplèrent cette fête du jour.

## VIII

Les préparatifs du mariage de Lucile mirent en œuvre plus d'une fois les bonnes volontés combinées de Mme Deblay et de sa sœur. L'aimable enfant privée de sa mère avait besoin des conseils qu'elle ne pouvait obtenir de son frère ; les amies qui l'avaient en quelque sorte adoptée lui tinrent lieu de famille, et résolurent de dîner chez Julia le déjeuner de noce.

Tous ces détails fournirent à Noël Villandré plus d'une occasion de rencontrer Aurette, dans cette sorte d'inévitable intimité, particulière aux mariages, où des gens qui ne se sont jamais vus vivent quelquefois en communication constante pendant quelques jours pour ne plus se revoir en ce monde. Villandré ne recherchait pas ces occasions ; il ne les fuyait pas non plus. Le plaisir qu'il éprouvait en la compagnie de Mlle Leniel était d'une essence trop noble et trop délicate pour qu'il eût à s'en vanter. Aucune allusion à la démarche d'Aurette, si importante pourtant, n'était jamais faite par l'un ou par l'autre, et sauf un peu plus de confiance muette dans leur façon de se parler et de s'aborder, rien n'annonçait qu'ils fussent amis.

Ils l'étaient pourtant, et très sincèrement. L'attitude de Mlle Leniel avait touché Villandré jusqu'au fond de l'âme, non seulement par la générosité de l'intention, mais par la délicatesse du procédé, et au moins autant par la tranquille assurance de cet esprit courageux. Elle était venue à lui, simplement, sans avoir seulement l'idée que cette action pouvait être mal interprétée, soit par lui, soit par d'autres, estimant que pour la dignité du jeune professeur il importait que nul n'en fût témoin, prenant en toute cette affaire uniquement souci des autres et non d'elle-même. C'est là ce qu'il avait saisi, et c'est pourquoi il lui avait fait aussitôt dans son estime une place telle que rien n'était au dessus.

Aurette, en effet, ne se rendait pas compte le moins du monde de ce que sa façon d'agir avait présenté d'insolite. Elle était si bien défendue contre toute pensée étrangère à sa cause, qu'elle n'avait pas songé qu'on pût la blâmer. En l'interrogeant, le docteur Rozel lui avait fait saisir le côté imprudent de sa démarche, et pendant un moment elle avait craint que Noël ne l'eût mal interprétée : cette pensée lui avait causé une sorte de honte presque douloureuse ; mais le souvenir des paroles que Villandré lui avait adressées en la quittant l'avait rassurée, en lui donnant la certitude qu'il l'avait comprise, qu'il était digne de la comprendre, et une faible rougeur de contentement avait coloré le visage d'Aurette. En résumé, ils se voyaient très souvent, n'échangeaient que des paroles banales, et songeait beaucoup l'un à l'autre, comme à un être très intéressant, tel qu'on n'en rencontre pas souvent dans la vie ordinaire.

Ce n'est pas sans beaucoup d'hésitations et de brouillons de lettres que Noël et sa sœur avaient fini par annoncer le mariage de Lucile à la tante Thomasset ; il leur avait fallu une certaine somme de prudence et de philosophie pour glisser dans leur épître aucune allusion à la visite reçue par Mlle Leniel. La réponse fut courte et concluante :

« Je pensais bien que ça s'arrangerait ; j'aurais mieux aimé que Lucile épousât un civil, parce que je n'aime pas les militaires ; mais on ne fait pas sa destinée. Lucile n'a qu'à me faire savoir si elle veut ma chambre en damas de laine ou si elle préfère une armoire en chêne pour mettre son linge. J'enverrai des provisions la veille de la noce. Si elle avait eu l'esprit de se marier en hiver, j'aurais pu lui offrir un superbe couple de dindes ; mais à la saison actuelle, je n'ai plus que des poulets. »

Jean, qui écoutait la lecture de cette lettre, communiquée par Lucile, alla se jeter sur le ventre, les mollots en l'air, au milieu d'une grande ottomane et s'y roula en riant pendant une demi-minute ; après quoi il s'assit sur son séant, et déclara d'une voix chevrotante de rire que c'était à en pleurer.

— Qu'y trouves-tu de si drôle ? demanda Aurette, curieuse de savoir ce qui avait pu égarer à ce point son neveu.

— Tout ! répondit-il ; elle n'aime pas les militaires, mais elle enverra des poulets. Si seulement Mlle Lucile s'était mariée l'hiver prochain, elle aurait eu des dindes. Ça ne fait rien, moi, je l'aime tout plein, cette dame-là ! Elle dit ce qu'elle pense, au moins !

Pour cela on ne pouvait en douter. Dans sa terreur de l'acajou plaqué, Lucile se hâta de demander l'armoire en chêne, qui arriva promptement, avec une énorme malle pleine de beau linge. C'était du linge ancien, filé et tissé à la main, comme on n'en trouve plus guère, et fait pour durer deux fois autant que la plus solide toile de notre temps ; il y avait de quoi coucher toute une génération dans les grands draps de toile qui fleuraient l'iris, et les serviettes promettaient de paraître à des séries interminables de dîners de famille ou de gala.

— Il y en a pour jusqu'au jour où vous serez madame la générale, dit Aurette en inspectant le contenu de la malle, dans la chambre de Mlle Brelet.

Les douze couverts d'argent promis étaient au fond, rien de plus. Lucile avait peut-être espéré autre chose, car elle laissa retomber le couvercle avec un soupir.

— Qu'avez-vous ? demanda Aurette.

— Je pense à mon frère, répondit la jeune fille.

Mlle Leniel examina l'ourlet d'un drap à demi déployé et ne dit rien.

Le jour du mariage arriva aussi troublé, aussi bouleversé, irritant et fatigant que n'importe quel jour du même genre, avec les mêmes retards, les mêmes oublis, les mêmes absurdités matérielles que partout ailleurs ; et comme partout ailleurs, après s'être dit et répété que cela ne finirait jamais et qu'on ne pourrait pas se marier ce jour-là, parce que tout le monde avait omis quelque chose d'essentiel, on se trouva à table, vers deux heures de l'après-midi dans la grande salle à manger de M. et Mme Deblay.

Les convives étaient peu nombreux, une vingtaine tout au plus, dont la moitié connaissait très peu ou même pas du tout l'autre moitié ; sans le docteur Rozel et son neveu, qui se multipliaient pour la circonstance, ce repas eut ressemblé à un dîner de bout de l'an funéraire. La conversation s'aima cependant, et au bout d'une demi-heure, un certain bien-être moral commençait à se répandre autour de la table, lorsqu'une imposante fricassée de poulet, embastionnée de croustades compliquées, fut présentée par le maître d'hôtel. Involontairement les yeux d'Aurette se tournèrent vers Mme Thomasset ; Jean, assis près d'elle, la tira impitoyablement par la manche.

— Tante Aurette, ne rougis donc pas comme cela ! tu vas te faire pincer !

—Pincer ? répéta Aurette sans quitter des yeux la tante Thomasset, qui se servait en ce moment d'une fourchette méticuleuse et méfiante.

—Oui... je sais tout, — la cuisinière de tante Julia m'a raconté...

La voix de Mme Thomasset s'éleva, sévère comme la trompette du jugement dernier.

—Ce ne sont pas mes poulets ! déclara-t-elle en brandissant sa fourchette.

—Là ! ça y est ! fit Jean ; après quoi il serra ses lèvres l'une contre l'autre d'une façon surprenante, pour ne pas rire.

—Vraiment, madame, je ne saurais assez m'émerveiller de la finesse de votre goût, dit le docteur Rozel, décidé à tout, même à l'hyperbole, pour sauver la situation. Comment avez-vous pu le reconnaître ?

—Pitt ! fit la tante, ce n'est pas difficile. Ça, c'est du poulet quelconque, du poulet d'Angers, enfin. Les miens, c'étaient des poulets de la Flèche ! Qu'est-ce qu'on en a fait ?

Les convives ébahis regardaient tous la bonne dame, pendant que le maître d'hôtel, lassé de présenter le plat à un monsieur qui n'y prenait garde, s'était remis au port d'armes, sa fricassée à la main, attendant que le repas reprit son cours.

—Il y a eu un retard au chemin de fer, chère madame, expliqua Mme Deblay presque aussi amusée qu'ennuyée ; votre envoi est arrivé ce matin seulement ; nous n'y comptons plus, la cuisinière avait cru bien faire en se procurant d'autres volailles, et à midi seulement, pendant que nous étions à l'église, le panier a été remis ici. Vous comprenez, alors...

Le maître d'hôtel, trouvant le moment favorable, présenta le plat au monsieur distrait en lui poussant respectueusement le coude, et la fricassée put continuer son voyage.

—Il aurait fallu les envoyer chercher hier, fit sévèrement Mme Thomasset.

—Évidemment ! mais dans la multiplicité des détails... Nous vous en faisons toutes nos excuses, dit Mme Deblay avec sa bonne grâce souriante.

La bonne dame parut s'humaniser, et piqua un morceau dans son assiette.

—Il faut convenir, dit elle avec condescendance, que, pour des poulets d'Angers, votre cuisinière en a tiré tout le parti possible ; c'est très bon ; mais si c'avait été fait avec les miens...

—Nous le regretterons toujours, chère madame, dit Julia. Pour vous consoler, je vous apprendrai que, vu l'abondance de la provosion, vos dons ont été portés à l'hospice, et que ce sont les malades qui, ce soir, vont vous bénir comme une véritable providence.

—Les malades ! interrogea Mme Thomasset. Vous voulez donc les faire mourir d'indigestion ?

—Les convalescents, veux-je dire, reprit Julia au milieu du rire général.

—Le fait est qu'il n'ont jamais rien mangé de pareil, dit la vieille dame soudain radoucie.

—Et de la sorte, unis à nous d'intention, ils se régaleront à la santé des nouveaux mariés.

—C'est une jolie idée, approuva la tante, d'un air affirmatif ; une très jolie idée.

Elle avait trouvé l'idée jolie en effet, car, à partir de ce jour, Mme Deblay reçut de temps en temps un panier de provisions pour ses malades, et ce qui prouvait la bonne intention de la donatrice, c'est que l'envoi était toujours composé de pièces de choix, aussi belles que si elles eussent dû paraître sur une table princière.

—Quelle drôle de femme ! déclarait le docteur Rozel. De nous tous, il n'y a que Jean qui la comprenne ; mais je crois qu'il la connaît à fond.

Jean clignait des yeux d'un air malin et ne répondait pas.

## IX

Huit ou dix jours après le mariage, vers cinq heures de l'après-midi, accablé par la chaleur suffocante qui pénétrait à l'intérieur de la maison, malgré les volets clos et les courants d'air savamment établis, Aurette descendit les marches de la terrasse pour regarder le ciel, soudainement obscurci.

Un nuage noir accourait de l'ouest, jetant une ombre lugubre sur la vallée ; à mesure qu'il avançait, le vert gai des jeunes feuillages prenait une teinte sépulcrale, l'eau

des rivières se plombait ; un frisson de terreur passa dans les arbres, tous les oiseaux se turent, et, dans le grand silence qui se fit soudain, on entendit le roulement lointain du tonnerre.

— Il va faire de l'orage, et Jean qui n'est pas rentré ! pensa Aurette.

Les roues grincèrent sur le sable derrière la maison ; elle se hâta d'en faire le tour, et se trouva en face de la victoria vide et du cocher descendu de son siège.

— Monsieur Jean ? demanda-t-elle.

— Il n'est donc pas revenu ? demanda son tour le vieux serviteur.

— Vous deviez le ramener ! fit Aurette consternée, en voyant le visage de Brochet devenir livide.

Le cocher raconta son histoire. Ayant diverses courses à faire en ville, il était arrivé au lycée avec quelques minutes de retard. Étonné de ne pas voir son jeune maître l'attendre comme à l'ordinaire, il l'avait fait demander ; on lui avait répondu que Jean était parti à pied dès que la porte avait été ouverte.

— J'ai regardé partout sur la route, dit-il, je ne l'ai pas vu ; je croyais le trouver ici ; il aura pris un autre chemin, mais ça m'étonne bien, car, au fond, il n'y a qu'une route pour venir...

— Est-il parti seul ? demanda Aurette.

— Je pense que oui, mademoiselle, autrement on me l'aurait dit...

Les yeux anxieux du vieux serviteur interrogeaient ceux de sa maîtresse ; il n'osait ajouter ce qu'il savait, de peur d'ajouter à la disgrâce de l'enfant qu'il adorait, et elle n'osait interroger davantage, car, si dévoué qu'il fût, ce n'était qu'un domestique.

— Vous ne croyez pas, fit Aurette saisie soudain d'une horrible frayeur, qu'il serait allé au bord de l'eau, seul ou avec des camarades ?

— Oh ! non, mademoiselle, je ne le pense pas ! Non, ce n'est pas cela...

Un éclair les éblouit tous deux, faisant bondir le cheval effrayé que le cocher saisit par le mors. Le tonnerre ébranla la maison presque aussitôt avec des roulements formidables ; laissant Brochet s'arranger de son cheval, Aurette fit quelques pas vers l'avenue, pour interroger la route du regard...

Jean arriva en courant nu-tête, l'air hagard, se détourna un peu pour ne pas tomber sur sa tante, escala ja en deux bonds les marches du perron, rejeta derrière lui la porte qui se ferma bruyamment, et disparut à l'intérieur.

— Jean ! cria Aurette. Il ne répondit pas.

Un second éclair sembla envelopper la maison elle-même ; la secousse électrique, semblable à un tremblement de terre, ébranla le sol, pendant qu'un fracas de vitres brisées attestait la violence du choc. Aurette entra dans la maison, et, sans s'inquiéter des domestiques effarés qui couraient çà et là, elle monta à la chambre du petit garçon. La porte était fermée en dedans.

Jean ! cria-elle, ouvre-moi, vite.

Un grand coup de vent sembla vouloir déraciner le Nid ; toutes les charpentes craquèrent, puis le silence se fit, angoissant.

— Jean, ouvre vite, c'est moi tante Aurette...

Elle se pencha en avant pour écouter... rien. Elle eut horriblement peur.

— Jean, je t'en supplie...

La voix de l'enfant, dure, impérieuse, méconnaissable, répondit :

— Non !

Malgré ses craintes et son chagrin, Aurette sentit une détente se faire dans tout son être. Le coup de tonnerre déjà moins proche qui retentit au même moment ne produisit pas plus d'effet sur elle que la chute d'une châtaigne. Jean parlait, donc il vivait, il possédait sa raison.

Elle insista, voulut parlementer, ce fut inutile. Jean s'était enfermé et ne voulait pas ouvrir. Il y avait là un mystère dont la solution ne se ferait guère attendre, sans doute ; mais à qui s'adresser ? La grêle furieuse frappa les vitres avec ce bruit de castagnettes irritées qui retentit jusqu'au fond de nous mêmes ; la pauvre tante, énervée au delà de ce qui se peut dire, se détourna de la porte inhospitalière, cherchant une consolation, un conseil, un appui quelconque...

Elle éprouvait en ce moment une détresse morale si intense qu'elle se rappela soudain en avoir ressenti une semblable deux fois en sa vie seulement : quand son mariage avait été rompu et quand le docteur Rozel lui avait dit que son père allait mourir.

Interroger le cocher encore une fois, courir en ville, au lycée, prévenir son beau-frère ou le docteur, ramener quelqu'un, ne pas rester seule enfin avec cet enfant enfermé, devenu peut être fou... Elle eut la pensée qu'il pouvait avoir été mordu par un chien enragé !...

En courant, elle descendit l'escalier, et, saisissant son chapeau de jardin et un châle suspendu à une patère, elle ouvrit la porte qui donnait sur le perron.

— Ne détez pas ! cria-t-elle au cocher qu'elle voyait sous la remise s'affairer autour de son équipage.

Il leva la tête pour l'interroger ; au même instant elle aperçut, mince et serré dans sa redingote noire, la tête baissée pour éviter les grêlons qui lui meurtrissaient le visage, marchant d'un pas rapide, droit devant lui, Noël Villandré qui allait à elle.

— Ah ! fit-elle, comme si on coupait une corde qui l'aurait étranglée. Elle eût couru au-devant de lui, sous la pluie qui remplaçait la grêle, si elle en avait eu la force.

Il l'avait vue, car il pressa encore le pas, monta vivement, l'entraîna dans le vestibule en refermant la porte, et dit d'une voix brève :

— Jean ?

— Il est ici, enfermé dans sa chambre.

Villandré ôta son chapeau, passa la main sur son front et ses cheveux, et dit poliment.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, d'être ainsi fait...

Sa barbe et ses vêtements ruisselaient d'eau ; Aurette le regardait interdite, ne sachant que lui dire, mais avec l'impression qu'un grand secours venait de lui arriver.

— Jean a été puni, dit-il, peut-être trop sévèrement. — il s'est révolté ; sa situation s'en est aggravée, on l'a menacé, — il a pris la fuite. J'ai appris cela en quittant ma classe ; alors je n'ai pris que le temps de dire deux mots au proviseur, et je suis venu... S'il est ici tout va bien.

Il la regarda en souriant du beau sourire qu'elle avait déjà sur ses lèvres, et elle s'en sentit l'âme illuminée. Ils restaient debout, l'un devant l'autre, dans le vestibule presque sombre ; des gouttes d'eau se détachant des vêtements de Villandré tombaient avec un petit bruit sur le dallage de mosaïque. Aurette revint à elle.

— Vous êtes venu à pied, sans parapluie, par ce temps...

— J'avais peur pour Jean, répondit-il..., et pour vous.

— Vous ne pouvez pas rester ainsi, dit Aurette, vous en seriez malade, on va vous conduire dans la chambre de mon frère, et vous donner des vêtements secs... je vous en prie ; vous ne pouvez pas me refuser cela... que dirait Lucile ?

Elle avait sonné : dix minutes après, Villandré, vêtu d'un complet qui avait appartenu à Charles Leniel, et qui n'était ni ridicule ni disgracieux sur sa personne, se présenta dans le salon où Aurette l'attendait. La température s'était singulièrement refroidie ; une vapeur épaisse condensée sur les vitres cachait le paysage, mais le salon était tiède et sentait bon.

— Jean s'est enfermé en arrivant, dit Aurette dès qu'ils furent assis, il a refusé de m'ouvrir... j'étais affolée ; j'allais partir pour chercher le docteur, et mon beau-frère... pensez donc, seule ici, sans rien savoir...

L'angoisse, plus passée que présente, car elle se sentait protégée maintenant contre le mal inconnu tombé si brusquement sur elle, lui revint si cruelle, que les larmes lui montèrent à la gorge. Elle les contint pourtant.

— Rassurez-vous, dit Noël avec une douceur telle qu'elle devenait de la bonté. Vous n'êtes plus seule, et nous allons tout savoir.

Il lui apprit alors le manquement à la discipline dont Jean s'était rendu coupable. La faute était légère, mais Jean, noté jusque-là comme un élève modèle, était pour cela même plus exposé qu'un autre à être repris s'il s'oubliait. Le sang de sa mère, impérieux et rude, avait parlé en lui, il avait répondu : la punition avait suivi. Alors une révolte ouverte, violente, l'aurait mis dans le plus complet des torts ; le professeur qui avait la tête chaude avait exagéré son droit, Jean avait outré les siens, et, sitôt la porte ouverte, le coupable s'était enfui.

Pour n'être pas rattrapé par la voiture, il s'était jeté dans un champ. Son idée avait été probablement de réfléchir, de se faire une contenance avant de se présenter devant sa tante ; mais l'orage approchant l'avait terrifié : au premier coup de tonnerre il avait couru vers le Nid pour s'y réfugier. Incapable de fournir des explications, dans

l'état d'esprit où il se trouvait, il s'était enfermé. Villandré allait essayer de le faire sortir.

Il avait parlé avec une tranquillité parfaite. L'âme déchirée d'angoisse, Aurette l'écoutait et sentait peu à peu le calme passer en elle. Qu'était-ce, après tout ? Une révolte d'enfant, Jean avait à peine huit ans ; à cet âge les colères ne sont pas de longue durée. Le professeur s'était mis dans son tort en exaspérant un élève jusque-là sans reproche. Les choses s'arrangeraient certainement. L'essentiel était de ramener maître Jean à ses devoirs de neveu.

— Je m'en charge, dit Noël en se levant. Voulez-vous me laisser faire, mademoiselle ? Ne vous montrez pas.

Ils montèrent l'escalier, et Aurette entra dans sa chambre, dont la porte resta ouverte.

Après avoir écouté un instant, le jeune professeur frappa un coup léger à celle de la chambre de Jean, qui ne répondit pas.

— Jean, dit-il à demi-voix — jamais le timbre de cette voix n'avait paru si musical et si pénétrant aux oreilles de Mlle Leniel ; — Jean, c'est moi, votre ami Villandré. J'ai quelque chose à vous dire. Voulez-vous m'ouvrir ?

— Monsieur Villandré ? fit la petite voix de Jean. C'est vous, bien sûr ?

— Oui, Jean, c'est moi.

La porte s'ouvrit, Noël entra, et Jean la referma. Aurette, appuyée à son lit, se sentit défaillir, tant sa joie fut soudaine et violente. Ses yeux se troublèrent, elle joignit ses mains en une action de grâces ; puis raffermissant son courage, elle redescendit l'escalier et retourna au salon.

Le ciel était bleu désormais devant elle. De gros nuages noirs encore sillonnés d'éclairs fuyaient vers l'orient, et le soleil qui avait reparu les revêtit de colorations merveilleusement riches et variées. La grêle très intense, mais courte, n'avait pas commis de bien grands dégâts dans le parterre : ça et là une rose coupée, une tige fauchée, une branche brisée ; le lendemain, après une visite du jardinier, il n'y paraîtrait plus.

Aurette ouvrit la porte fenêtre. L'air était d'une indicible fraîcheur ; on eût dit un air tout neuf, apporté à la terre par quelque messager céleste ; une pénétrante odeur d'ozone, laissée par les coups de foudre, lui donnait une force toute particulière ; on respirait plus profondément, et la vie entrait dans les poumons comme une marée montante.

Un bruit léger derrière elle fit retourner Aurette. Jean la regardait, les yeux pleins de tendresse et de repentir.

— Mon Jean ! fit elle en l'attirant à elle.

Il leva les bras pour l'étreindre, elle s'agenouilla sur le tapis, il mit sa tête sur l'épaule de celle qui avait tout remplacé pour lui, et ils pleurèrent ensemble un petit moment. Jean releva la tête le premier.

— J'ai promis à M. Villandré, dit-il : je supporterai ma punition sans rien dire. Il m'a fait comprendre que j'avais donné le mauvais exemple. C'est très mal, cela... je ne recommencerai jamais, tu peux en être sûre. Et à toi, je t'ai fait de la peine...

— N'en parlons plus, dit Aurette en se relevant après l'avoir embrassé encore une fois.

Elle regarda autour d'elle ; ils étaient seuls.

— Où donc est-il, M. Villandré ? dit-elle.

— Il était là... je ne sais pas. Il a joliment bien fait de venir ! Je ne savais plus comment te parler, après ma méchanceté... Si tu n'étais plus revenue m'appeler, qu'est-ce que j'aurais fait ?

Il était visiblement d'une sincérité absolue, sans faux-fuyant, sans dissimulation d'aucune sorte.

— Quelle belle petite âme candide ! pensa Aurette. Ne serait-ce pas malheureux qu'elle se faussât par manque d'une direction prudente ?

Villandré rentra dans le salon.

— Je voudrais bien m'en aller, mademoiselle, dit-il gaiement ; mais il m'est impossible de reprendre encore mes vêtements qui ne sont pas secs. Je dis : impossible, parce que vos gens refusent de me les restituer. Il faudra que j'emporte ceux-ci...

— Vous dînez avec nous, monsieur, dit simplement Aurette. Ce sera, je vous assure, nous rendre service, à Jean et à moi.

Nicel accepta sans se défendre.

Vers huit heures, le ciel s'était complètement rasséréné, de légers nuages dorés flottaient au zénith comme de grandes voiles gonflées par un souffle à peine sensible ; la terre toute noire avait bu l'ondée, le gazon brillait comme un émail translucide, et les rameaux alourdis par la pluie commençaient à se redresser. Villandré reparut, vêtu de ses propres vêtements, sur la terrasse, où il avait laissé Jean avec sa tante.

— Bonsoir, mademoiselle ; bonsoir, Jean, dit-il. Heureusement, Lucile n'est plus là pour se tourmenter de mon absence... il n'en est pas moins grand temps que je rentre chez moi.

— Vous ne restez pas un peu ? fit Aurette en hésitant.

— Il est déjà trop tard, le soleil va se coucher, répondit-il de sa voix grave. Bonsoir.

Il serra légèrement la main que lui tendait Mlle Leniel, vigoureusement celle de Jean, et descendit les marches lavées par l'eau du ciel. Au moment où il allait dépasser l'angle de la maison, il tourna la tête pour regarder ses hôtes une dernière fois.

Debout, Jean appuyé contre elle, Aurette le suivait des yeux avec une expression de reconnaissance si profonde, si sérieuse, qu'il en fut ému. Levant son chapeau, il lui adressa un dernier salut et disparut.

— Tu as là un ami véritable, dit Aurette à son neveu en le ramenant dans le salon, car la soirée était fraîche.

— Un ami... oui ! un bon ! fit-il avec enthousiasme. Il m'a tiré d'un mauvais... Je sais bien que je serai puni au lycée ; mais si tu n'es pas fâchée contre moi, après tout, le reste n'est pas grand'chose !

Il feignait l'indifférence, et pourtant Aurette sentait frémir sa main inquiète. Après un court silence, il reprit :

— Tu ne peux pas te faire une idée de l'effet que sa voix m'a produit à travers la porte. Je le croyais à Angers. Tu comprends ! Quand j'ai su qu'il était là, j'ai senti que j'étais sauvé. Et puis, quand il est entré, si tu savais... Dans ces habits... j'ai cru que c'était papa !

Son petit cœur éclata tout à coup en sanglots, comme si pour la première fois il se rendait compte de sa perte. La ferme douceur de Villandré n'avait pourtant pu évoquer aucune association d'idées chez l'enfant, accoutumé à la molle indulgence de son père usé, brisé, condamné à mourir jeune. Ce n'était pas non plus uniquement la vue des vêtements gris si peu portés jadis par Charles Leniel et dont l'enfant n'avait pas gardé de mémoire distincte ; c'était plutôt la conscience de la réprobation paternelle, méritée par l'écolier indocile, et avec cela l'impression de salut apportée par cet homme grave et fort, qui saurait le punir, mais au besoin le protéger...

Aurette avait éprouvé à ces mots une grande secousse. En effet, quel père eût agi avec plus de tendresse et de discernement que ce jeune homme étranger ?

Etranger ? Non. Depuis le jour où elle avait voulu doter Lucile, Aurette savait que Villandré n'était pas plus un étranger pour elle qu'elle n'était une étrangère pour lui. Un ami... l'ami de Jean, voilà ce qu'il était. Et avec quel soin ne cultiverait-elle pas cette précieuse amitié virile, si venue indispensable à l'enfant ?

C'est ce qu'elle dit à son neveu, entremêlant ses paroles de caresses ; il l'écoutait, très sage, un bras autour de la taille de cette tante chérie, la tête sur ses genoux, son beau regard confiant levé de temps en temps vers elle. Quand elle se tut, il resta un instant silencieux, puis, très bas :

— Tu as raison, je ferai tout ce que tu me diras, tout ce que M. Villandré voudra, parce que c'est un homme, un vrai ! Et toi, ma chérie, je t'aime tant ! et je ne veux jamais te faire de peine. — Il baissa encore la voix et ajouta avec une indicible expression de tendresse câline : Jamais de peine à toi... maman Aurette.

Il bondit sur ses pieds, l'embrassa et courut dans sa chambre, où, contre son habitude, elle n'alla pas lui dire bonsoir. Elle sentait que l'enfant se développait, qu'il avait besoin de regarder en lui-même, et elle voulait le laisser seul. Était-ce ainsi par crises et par secousses que le petit garçon deviendrait un jeune homme ?

Une grande mélancolie l'enveloppa soudain, et le salon lui parut bien vaste, bien vide, bien, bien sombre. Dans quelques années, — et comme elles allaient passer vite ! — Jean serait en effet un jeune homme ; elle... elle serait vieille, une tout à fait vieille fille. Jean s'en irait ; le Nid serait désert... Quelle vie triste et solitaire que la sienne, alors !

Les enfants de Julia, oui, sans doute... Mais ces malheureux enfants, choyés, gouvernés par leur père et leur mère, ne seraient jamais pour elle ce qu'était... ce qu'aurait été Jean !

Elle vit distinctement apparaître l'avenir prochain qui l'attendait. Le docteur Rozel serait mort, Jean serait parti, dans quelque école, Saint Cyr peut-être ; Julia s'occuperait de ses filles aînées, déjà grandelettes, bientôt en âge d'être mariées ; le Nid ne verrait plus personne, sauf le dimanche, et même le dimanche, cette famille nombreuse, préoccupée de divers soucis, s'astreindrait-elle à venir fidèlement ? Aurette serait seule, comme elle l'avait prévu autrefois.

Cette solitude, qui jadis ne l'avait pas effrayée, la remplit maintenant d'une amère tristesse ; comment avait-elle pu croire que des fleurs, du soleil et des bonnes œuvres rempliraient la place des absents et des morts ? Les absents, plus regrettés que les morts, avec quelque chose de plus poignant, de plus irritant, presque avec des mouvements de révolte et de colère contre ceux qui seraient heureux loin d'elle ?

—Ma pauvre Aurette, se dit elle à elle-même, tu as décidément manqué ta vie !

Une lueur folote et comique traversa son esprit : entrer dans un couvent de dames nobles, comme la tante Thomasset ? Y retrouver peut-être cette singulière personne faite pour vivre cent ans, et s'amuser avec elle de tout ce qui amuse tant d'autres...

Non, Aurette n'était pas née pour cela ; les babioles pouvaient la faire sourire, mais non occuper son âme généreuse. Poussant un long soupir, elle se leva et monta chez elle. A la porte de Jean, grande ouverte, elle s'arrêta. La respiration pleine et régulière de l'enfant l'assura qu'il dormait. Elle avait envie d'entrer et de l'embrasser... Avec ce stoïcisme absurde qui nous pousse parfois, par une inutile cruauté envers nous-mêmes, quand nous avons du chagrin, à nous refuser les joies les plus naturelles, les plus innocentes, elle se raidit contre son désir et passa dans sa chambre, où elle eut grand-peine à trouver le sommeil.

## X

Jean avait promis de supporter vaillamment la punition qu'il s'était attirée par sa révolte ; il tint parole, et son attitude fut telle que non seulement l'estime de ses maîtres s'en accrut, mais il se fit parmi ses camarades la réputation d'un garçon très "crâne." Aurette fut donc rassurée de ce côté, mais un autre ennui l'attendait.

Dorvety ne s'était pas autrement inquiété de son échec, le jour où Pascal s'était si malencontreusement mis en travers de sa cour vaillamment commencée près d'Aurette ; c'était une soirée perdue, voilà tout ! Et il en avait perdu bien d'autres ! Il était revenu à la charge près du docteur Rozel, avait demandé une seconde entrevue, et fait si bien qu'il avait en effet rencontré Aurette plusieurs fois chez les uns ou chez les autres.

Le mariage de Lucile devenu l'unique préoccupation de Mlle Leniel ne lui avait point laissé prendre garde à la fréquence de ces rencontres ; elle causait d'ailleurs sans répugnance avec Dorvety qu'elle avait pris en une sorte de bienveillance. Il n'était pas méchant, il n'était même pas sot, lorsqu'il parlait de ce qu'il connaissait, et, s'il ignorait la physique, il possédait un certain nombre de notions pratiques sur l'agriculture, la vénerie, l'élevage et une foule de ramifications de ces sciences utiles. Somme toute, il ennuyait moins Aurette que tel ou tel des membres de leur société habituelle qui passait volontiers pour un homme d'esprit. Le seul tort sérieux de Dorvety était d'avoir été présenté comme prétendant ; mais il avait l'air de s'être résigné de bonne grâce à ne point réussir, pensait-elle, et elle lui savait même gré jusqu'à un certain point de sa résignation.

Aussi la surprise de Mlle Leniel fut-elle grande lorsqu'une dame de ce qu'on appelle "ses amies" lui dit un jour d'un air à la fois mystérieux et charmé :

—Fh bien ! est-ce terminé ? peut-on vous faire définitivement son compliment ?

—Quel compliment, chère madame ?

—Au sujet de ce mariage...

—Celui de Mlle Brelet ? Il y a longtemps que c'est chose faite.

—Eh non ! du vôtre, chère enfant !

Aurette ouvrait de grands yeux. Pendant quelques années, cette question lui avait été adressée au moins une fois par mois ; mais, depuis la mort de son père, elle en avait perdu l'habitude.

—Comment ! est-ce que vous n'épousez pas M. Dorvety ?

—Ah, non ! rit brusquement Aurette, avec une sécheresse qu'elle ne se connaissait pas. Qui a pu vous dire cela ?

—Mais... tout le monde !

—Tout le monde est trop bon, en vérité. Veuillez dire à "tout le monde" qu'il s'est trompé. Vous savez bien que j'ai coiffé sainte Catherine sans remède et sans retour.

Aurette fut très étonnée de se voir si fort irritée pour une supposition qui n'était pas neuve, et dont elle avait patiemment supporté jusqu'alors les pareilles. Peut-être la secrète conscience de sa tristesse muette y entraînait-elle pour quelque chose ; cette fois, elle le prit de plus haut que de coutume et déclara qu'elle voulait être laissée en paix. C'était le moyen d'ameuter contre elle toutes les bonnes langues, ce qui ne manquait point.

—Au fond, lui dit un jour Julia après qu'elles s'étaient longuement épanchées au sujet des personnes qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, — tout au fond, je me demande à mon tour pourquoi tu n'épouserai pas Dorvety.

—Allons, toi aussi ? fit Aurette avec la résignation du désespoir.

—En bien, oui ! Il se conduit très bien. sais-tu ? Ta réponse, pas aimable, lui a été rapportée, bien entendu. Il a dit qu'il n'avait pas encore osé se proposer et que par conséquent les suppositions étaient prématurées, mais que si tu lui faisais jamais l'honneur de l'écouter, il ne renoncerait pas à te convaincre, par la sincérité de son dévouement. Ce n'est pas trop mal, pour un homme qui rêve de reconstituer la Grande Louveterie de nos rois ?

—C'est même très bien ! dit Aurette en riant. Seulement, il faudra lui trouver des loupes. Quand à moi, je ne l'épouserai ni grand louvetier ni Dorvety tout court.

—Tu as peut-être tort, fit Julia rêveuse ; on peut tomber plus mal, et depuis que je le sais si galant homme, je le prends en amitié.

Aurette ne répondit pas. Villandré avait dit à Jean : " Je suis votre ami." Entre ces deux amitiés-là existait-il le moindre point de ressemblance ! tout à coup elle se rappela que depuis quinze jours au moins elle n'avait point vu le jeune professeur. Une série d'examens expliquait son abstention, et elle n'y avait pas attaché d'importance ; mais cette pensée était devenue soudainement inquiétante : Pourquoi ne lui avait-il donné aucun signe de vie ?

La réflexion lui prouva qu'il n'avait pas à le faire ; leurs relations se bornaient au minimum, à moins que le hasard ne les réunît... Une seconde idée traversa le cerveau d'Aurette et s'y fixa comme une pointe douloureuse : Villandré aurait-il eu vent de ces propos ridicules, relatifs à Dorvety ! Lui aurait-on dit qu'Aurette allait épouser ce Nemrod... S'il l'avait cru, comme il devait la dédaigner ! Mais pouvait-il l'avoir cru ? Ne la connaissait-il pas assez pour savoir que c'était impossible ?

—Non ! il ne me connaît pas ! se dit Aurette avec une humilité naïve. Comment me connaîtrait-il ? que sait-il de moi ? Bien peu de chose ! Pourquoi ne me croirait-il pas capable de faire un mariage de... de raison, puisque c'est ainsi que cela se nomme ? S'il a cette idée de moi, c'est tout simplement abominable.

—A quoi penses-tu ? demanda Julia, qui attendait toujours une réponse.

—Je pensais, dit Aurette, que tu devrais inviter M. Villandré à dîner un de ces jours. Tu sais qu'il est intervenu en faveur de Jean quand celui-ci a fait son escapade, et nous lui devons bien une politesse.

—Pourquoi ne l'invites-tu pas toi-même ? fit Mme Deblay tout étonnée.

—Chez moi, comme cela, tout seul ?

—Mais non ! Tout seul, c'est impossible... avec nous... Qu'est-ce qui te prend, Aurette ? tu as l'air de tomber de la lune !

—C'est cette ridicule histoire de mariage. Je ne sais de quel côté me tourner... Enfin, suis-je ou ne suis-je pas une vieille fille ? Qu'on me laisse tranquille ! à l'âge que j'ai, c'est oien le moins.

—Il faut en prendre parti, Aurette, dit maternellement Mme Deblay après avoir examiné sa sœur en souriant, tu n'es pas une vieille fille ! C'est peut-être regrettable, mais c'est un fait !

—Alors, invite M. Villandré chez toi ; il n'est pas nécessaire que j'assiste à ce dîner, j'enverrai Jean.

—Aurette, quelle mouche te pique ? s'écria Julia bouleversée. Je n'y comprends plus rien...

La sage et prudente Aurette, les joues rouges, les yeux brillants, les lèvres tremblantes, semblait avoir envie de pleurer, tout comme une fillette de seize ans ; elle comprit tout à coup le ridicule de la situation, et non sans effort éclata de rire.

—C'est Dorvety, te dis-je, fit-elle en reprenant sa bonne humeur en apparence. Rien que d'avoir entendu dire que je pouvais l'épouser, j'en ai perdu la moitié de ma raison ; juge un peu ce que ce serait si le mariage avait lieu ! Quand ce dîner ? jeudi ?

—Jeudi, soit, répondit Julia, non sans un reste d'étonnement et même d'inquiétude, que sa sœur ne parvint pas à dissiper avec son baiser d'adieu.

## XI

Le dîner projeté était tout à fait un repas de famille ; les seuls hôtes conviés étaient Lucile, dont le mari était absent pour raisons de service, et Noël Villandrè. Jean s'y montra particulièrement aimable envers Mme Lenoisy, qu'il comblait de politesses.

—Je crois positivement qu'il lui fait la cour ! dit le docteur Rozel. Ton neveu te donnera du fil à retordre, Aurette, s'il continue comme il commence !

—Laissez donc, docteur, répondit Mlle Leniel ; il faut encourager les jeunes gens quand ils témoignent des égards aux femmes ; c'est un travers qui n'est déjà pas si commun !

Elle riait, sa belle humeur était revenue : la gêne apportée par les indiscretions matrimoniales des marieuses de profession semblait dissipée, et même elle croyait avoir complètement oublié l'existence de son nouveau soupirant, tant elle se sentait à l'aise. Tout à coup, sans penser à mal, Armand Deblay troubla ce beau calme.

—J'ai rencontré Dorvety à la gare, dit-il au docteur Rozel ; il revenait de sa propriété. Il s'est tellement informé de vous, mon oncle, que je n'ai pu me dispenser de l'inviter à déjeuner dimanche.

—Mais nous dinons chez Aurette ! fit vivement Julia en jetant un coup d'œil du côté de sa sœur.

—Dejeuner n'est pas dîner, répliqua Deblay. Nous pourrions emmener Dorvety avec nous l'après-midi ; il a vivement sollicité la faveur de vous présenter ses hommages, Aurette : je n'ai dit ni oui ni non, mais il me semble...

Mlle Leniel avait violemment rougi de colère ; involontairement elle chercha le visage de Villandrè, et rencontra la tranquille interrogation de ses yeux profonds. Il attendait sa réponse, sans impatience, sans apparente émotion, mais il l'attendait.

—Mon cher Armand, dit Aurette, redevenant soudain maîtresse d'elle-même, je crois de mon devoir de faire cesser un malentendu qui se prolonge un peu trop. M. Dorvety me fait l'honneur d'aspirer à ma main : c'est fort galant de sa part, et je lui en suis un gré infini ; mais le recevoir chez moi, serait encourager une recherche que je n'approuve pas. Malgré ses mérites, je suis absolument décidée à ne pas... ne pas me marier. Il est donc inutile que je le voie davantage.

Sauf une légère hésitation vers la fin de son petit discours, Aurette avait parlé avec beaucoup de décision ; en achevant, elle regarda Villandrè, sans le vouloir, peut-être sans le savoir.

Ce ne fut qu'un éclair, car les paupières du jeune homme s'abaissèrent aussitôt, mais dans cet éclair elle avait découvert un monde. La tendresse, l'admiration, une joie secrète et, de plus, cette flamme mystérieuse qu'on ne peut définir avaient ébloui Aurette. Elle ressentit un grand coup dans la poitrine comme si son cœur, après avoir cessé de battre, reprenait tout à coup sa vie tumultueuse ; elle ferma les yeux pour y renfermer la lumière nouvelle qui les avait inondés, et se demanda comment elle pourrait bien faire pour s'en aller sur-le-champ, afin d'être seule avec sa vision, la comprendre, la savourer... La voix de son beau-frère rappela la rêveuse à la réalité.

—Ce pauvre Dorvety, vous lui briserez le cœur ! disait Armand avec sa fine ironie. Que ferez vous des morceaux du cœur d'un louvetier, Aurette ? Ne vaudrait-il pas mieux avoir le cœur tout entier ?

—Nenni ! répondit-elle en riant franchement. Une gaieté d'enfant l'avait tout à coup saisie. On se levait de table, elle profita de ce mouvement pour prendre dans ses

bras sa petite nièce, la fille aînée de Julia, et tourner avec elle deux ou trois fois au milieu du salon en la faisant sauter.

Comme elle s'arrêtait, elle rencontra une seconde fois les yeux de Noël Villandré. Elle ne s'était pas méprise, c'était bien ce regard prodigieux, qui contenait tout un monde, toute une vie, un regard comme elle n'en avait jamais vu jusqu'alors...

—Mais... il m'aime ! se dit Aurette boulev. rsée, éperdue, grisée d'une joie extraordinaire, qu'elle ne connaissait pas, qu'elle n'avait jamais soupçonnée.

—Aurcite, fit Julia, en l'appelant près de la cafetière.

Elle s'approcha, prit doucement une tasse pleine de café qu'elle présenta au docteur Rozel ; il était déjà pourvu, elle se retourna, cherchant à qui l'offrir : Noël se tenait debout, un peu à l'écart, elle alla vers lui.

—Merci, mademoiselle, dit-il en prenant la tasse ; non, merci, pas de sucre.

Il était redevenu M. Villandré, le correct et courtois professeur de physique. Aurette éprouva la sensation d'une personne qui, s'éveillant d'un rêve très intense où elle avait des millions, se retrouve dans sa mansarde, et sa joie tomba brusquement. Elle alla s'asseoir dans l'embrasure d'une fenêtre, espérant un instant de calme pour rétablir l'équilibre de ses pensées. Lucile vint l'y rejoindre.

—On se voit si peu ! dit-elle. Rien n'est absorbant comme un mari. Le mien va rester absent encore une quinzaine de jours. J'irai vous voir.

—Venez passer deux ou trois jours au Nid, fit tout à coup Aurette, poussée par un besoin confus d'agir, de secouer la monotonie de son existence.

—Volentiers. Pas cette semaine ; je suis prise : devinez par qui ? Non, vous ne devinez pas ?

—Je ne suis pas en train ! expliqua Aurette. Qui donc ?

—La tante Thomasset ! Elle m'a écrit pour me demander si je pouvais lui offrir ma chambre d'ami à la fin de la semaine. Dieu sait ce qu'elle a dans l'idée ! J'ai dit oui, naturellement.

—Naturellement ! fit Aurette en écho.

—Je lui en veux toujours un peu, vous savez, à cause de mon frère... Mon pauvre frère ! Il me paraît singulier, depuis quelque temps. Vous ne trouvez pas ?

—Je ne le vois guère ! répondit Aurette en regardant dans la rue.

—Il n'est pas commé à l'ordinaire... Je me suis demandé si lui aussi n'aurait pas une inclination... J'ai été bien égoïte, je n'aurais pas dû accepter... Mais, quand on aime, on devient égoïste... pas pour soi seul !

Elle avait un joli sourire attendri, bien différent du sourire souffreteux d'autrefois. Aurette appuya sa main fine sur le poignet de la jeune femme.

—Ne regrettez rien, dit elle. Notre frère a été heureux de son sacrifice.

—Il l'a été, oui ! dit Lucile songeuse. L'est-il à présent ? Je ne sais pas. Et, pourtant, il y a des moments où je vois dans ses yeux une lumière qui n'y était pas autrefois ; c'est quand il songe... Je ne peux pas m'ôter de l'idée qu'il aime quelqu'un...

La lumière des yeux de Villandré brillait en ce moment-là sur Jean, embarqué dans une longue histoire, pleine de détails, très compliquée. Il termina son récit, obtint un conseil, et le jeune homme, se levant, s'approcha d'Aurette, restée avec Lucile. Ils échangèrent quelques paroles banales, et se quittèrent, comme ils le faisaient presque toujours, sans se serrer la main.

Aurette rentrait de bonne heure au Nid quand Jean l'accompagnait. La nuit n'était pas close quand ils montèrent tous deux dans la petite victoria. Lucile et son frère sortis, en même temps, leur dirent un dernier bonsoir dans la rue. Noël, se penchant, rangea la robe d'Aurette qui dépassait un peu, assujettit la légère couverture sur les genoux de Jean et recula d'un pas pour les laisser partir... Mlle Leniel le remercia d'un signe de tête, mais n'osa le regarder ; elle avait peur de perdre la vision délicieuse qu'elle emportait en elle.

Le ciel, gris de lin, se piquait d'étoiles ; les arbres et les collines découpaient de grandes masses noires sur le clair miroir de la rivière ; la bonne odeur des menthes montait des chemins creux avec la fraîcheur ; quelque chose d'apaisé flottait sur la terre, pendant que les astres semblaient éclore les uns après les autres avec une activité merveilleuse ; la vit endormie ici-bas s'était réfugiée là-haut.

Le cœur d'Aurette battait vite ; elle trouvait le ciel exquis, l'air enivrant, le paysage enchanteur ; une fête se donnait pour elle dans cette illumination glorieuse du firmament.

ment, tout son être goûtait la douceur de l'existence avec des facultés rencouvelées. Quand elle arriva au Nid, elle se sentait des ailes.

Jean endormi lui grogna un bonsoir dans un baiser distrait. Elle l'entoura de ses bras, puis le laissa monter à sa chambre. Pour elle, l'atmosphère de l'intérieur, si pure qu'elle fût, était trop lourde ; elle s'enfonça dans le parc, à travers les allées de sapins qui fleuraient la résine chauffée par l'ardeur du jour, et marcha d'un pas léger, comme si elle s'en allait à la recherche du bonheur.

Dans ces allées, caillou par caillou, pour ainsi dire, elle eût pu reconstituer l'histoire de ses jours de douleur ; là, elle avait pleuré, fait l'abandon d'elle-même au devoir, à la charité, à la famille ; pareille, mais non cloîtrée, à celles qui prononcent des vœux, elle avait consacré sa vie désolée à ceux qui avaient besoin d'elle, et la chaleur de son âme lui avait refait une existence non exempte de joies. Mais qu'était-ce, ce paradis en grisailles, auprès des horizons lumineux ouvert devant elle ?

Aurette se trouva sur la terrasse d'en bas, vis-à-vis de la vallée, face à face avec ces mêmes étoiles dont les pointes de diamant, brûlant jadis des yeux dévorés de larmes, avaient uicéré son cœur, saturé d'amertume. Et maintenant, elles lui souriaient, ces étoiles amies... elle se rappelait les jours très anciens où elles lui avaient déjà souri, avant ses peines... mais aujourd'hui seulement, Aurette comprenait véritablement leur beauté mystérieuse. Elle s'assit, et devant l'azur assombri regarda au fond d'elle-même.

Avait-elle vraiment tant pleuré, tant souffert ? ou bien était-ce un mauvais rêve dont elle s'éveillait maintenant ? Était-ce une autre Aurette, celle qui s'était assise là, jadis ?

Non ; les deuils avaient marqué de leur ineffaçable sceau l'âme de celle qui était l'incarnation même du Nid ; mais un astre nouveau se levait pour elle.

— Il m'aime ! se dit-elle : Villandré était devenu Lui, et nul autre.

Elle ne descendit pas plus loin dans sa pensée. Qu'un homme supérieur comme Noël l'aimât, c'en était assez pour la remplir de joie. Elle y trouvait la consécration de sa propre valeur morale ; tout amour-propre mesquin mis de côté, elle éprouvait une chaude impression d'orgueil à se dire qu'il l'avait distinguée entre toutes ; c'était là un de ces triomphes qui remplissent de gloire toute une existence.

— Qu'il fait bon vivre ! se dit-elle, le cœur dilaté par sa joie nouvelle. La vie est longue, on a le temps de voir et de goûter beaucoup de belles choses... Qu'avais je donc, en ces temps derniers, à me tourmenter de soucis imaginaires ? Pourquoi ceux qui m'entourent deviendraient-ils moins sûrs, moins affectueux ? pourquoi Jean serait-il ingrat ? Elle aspira longuement, avec une sorte de paisible ivresse, l'air embaumé de l'odeur des chèvrefeuilles. J'aime la vie, pensa-t-elle, la vie est bonne, indulgente, pleine d'heureuses surprises.

Elle avait posé sa tête sur ses deux mains croisées, appuyées à la balustrade de pierre, et des larmes très douces étaient venues à ses yeux sans qu'elle songeât à les essuyer. Tout à coup elle se rejeta en arrière, saisie d'un trouble singulier, et fixa son regard dans les ténèbres croissantes, comme pour y chercher quelque chose.

Villandré l'aimait ; elle en était fière et reconnaissante, volontiers elle l'en eût remercié ; mais elle... pourquoi cette émotion, ces larmes, cette douceur inconnue de vivre ? Depuis dix ans la sage Aurette s'était défendue contre l'amour ; et cette joie soudaine, qu'était-ce donc, si ce n'est pas l'amour ?

— Mais je l'aime ! se dit-elle avec une sorte de frayeur, reculant pour ainsi dire devant l'intensité du sentiment soudain révélé.

Il arrive parfois que l'on vive pendant des mois, peut-être des années, côte à côte avec un amour inconnu de soi-même ; il est votre commensal, il n'est pas votre hôte ; on le traite en ami, mais sans le connaître ; il a pris la figure de toute affection naturelle et paisible, comme Achille adolescent, jadis, sous des vêtements pareils à ceux des princesses ses compagnes. Puis un jour il se révèle, et l'on reste bouleversé de s'être mépris si longtemps, avec une stupeur pleine de dédain pour son propre aveuglement.

— Cela ne se peut pas ! se dit Aurette ; je n'aime pas ce jeune homme... je le connais à peine, je ne veux pas aimer, je ne veux...

Ses mains dénouées tombèrent sans force à ses côtés. — Tu l'aimes, lui disait sa conscience, c'est parce que tu l'aimes que tout t'a semblé plus doux et plus beau, c'est parce que tu craignais de n'être pas aimée que tu as été si mélancolique et mécontente de ton destin. Il t'aime et tu l'aimes, malgré lui et malgré toi...

— Ah ! pensa-t-elle, c'est affreux ! Je croyais avoir clos ma vie à la douleur, et la voici qui rentre par une porte mal gardée...

Son trouble était si grand, il s'y mêlait tant de colère contre elle-même, d'indignation à l'égard de sa faiblesse, de crainte pour ce qui suivrait, qu'elle en demeura absolument éperdue. Vite, presque en courant, comme si elle était poursuivie, elle rentra dans la maison et s'enferma dans sa chambre.

Mais la solitude et la nuit n'étaient pas faites pour apaiser cette âme profondément bouleversée. Son amour-propre, son orgueil de femme, le sens pratique qu'elle avait de la vie, et qui lui faisait envisager immédiatement les conséquences, toutes les difficultés d'une situation nouvelle, se heurtaient dans sa tête, ajoutant à son angoisse morale toutes les complications matérielles imaginables. Elle se jeta sur son lit sans pouvoir s'endormir une seule minute, et surveilla avec anxiété les progrès de l'aube ; ce jour naissant lui apporterait-il la paix ?

Elle était bien sûre du contraire. Aussi, vers cinq heures, l'immobilité lui était devenue odieuse ; elle prit une décision rapide. Un peu de linge dans le petit sac qu'elle emportait pour faire ses courses, quelques billets de banque dans son portefeuille, son trousseau de clefs enfermé dans son coffre fort, furent tous ses apprêts de voyage. Elle avait besoin d'un calme absolu pour reprendre possession d'elle-même, et ce calme, elle sentait bien qu'elle ne l'aurait jamais au milieu des siens dans la vie journalière.

Elle monta avec Jean dans la petite voiture et le conduisit au lycée. Sur le seuil, elle hésita ; fallait-il l'embrasser comme à l'ordinaire et s'en remettre à Julia pour lui annoncer son départ ? Sa droiture et la confiance qu'elle avait dans la raison de son neveu la décidèrent.

— Je pars pour un petit voyage, lui dit-elle ; deux ou trois jours seulement. En sortant du lycée, ce soir, tu iras chez tante Julia ; tu lui répéteras ce que je viens de te dire en la priant de te garder pendant ce temps-là. Je lui écrirai. Tu as compris ?

— J'ai compris, fit Jean en la regardant avec une attention particulière. Tu n'es pas malade, tante Aurette. Il n'est rien arrivé de fâcheux ?

— Rien, mon cher petit, et je me porte très bien. Travaille pendant mon absence comme si j'étais là.

— Sois tranquille, répondit Jean. Je comprends : ils t'ont ennuyée avec leur louver-tier... il est idiot, ce Dorvety !

— Mon Jean, il n'est pas idiot, et ce n'est pas cela...

— Quoi donc, alors ? demanda le regard du petit garçon. Aurette rougit comme s'il l'avait questionnée, l'embrassa et le quitta.

Une minute après, Jean rencontra Villandré.

— Tout va bien au Nid ? demanda le professeur.

— Très bien, merci, répondit Jean. Tante Aurette s'en va.

Villandré sentit son cœur se serrer. N'osant demander où, il dit seulement :

— Pour longtemps ?

Mais la cloche finissait de sonner. Jean s'enfuit à toutes jambes en lui faisant un signe qu'il ne sut comment interpréter.

Une heure après, Aurette fuyait à toute vapeur vers l'Océan.

## XII

En pensant que l'éloignement lui rendrait le calme, au moins en partie, Aurette ne s'était pas trompée. A mesure qu'elle sentait augmenter la distance qui la séparait d'Angers, elle reprenait possession d'elle-même, et les paysages bien connus qui se déroulaient sous ses yeux lui rappelaient des impressions d'enfance, faites pour rétablir dans son âme une paix relative. De Nantes, elle envoya à sa sœur une dépêche, destinée à compléter ce que le message de Jean offrait d'insuffisant. Elle alléguait sa fatigue, le besoin de changer d'air, et annonçait son retour pour un jour de la semaine, sans préciser. Peu lui importait d'ailleurs en ce moment que son brusque départ parût étrange à ceux qu'elle aimait, elle voulait avant tout regarder en elle-même, sans être dérangée ni influencée par personne.

Jamais encore elle n'avait été seule plus loin que Tours ou Nantes ; le seul fait d'être assise en wagon, complètement libre et indépendante, lui parut singulier dans sa disposition présente ; arriver le soir dans une ville inconnue, demander une chambre

dans un hôtel, s'y voir seule, avec une unique bougie, n'était pas moins bizarre que le reste. Elle en prit son parti, non sans un vague regret d'être allée si loin chercher la solution d'un problème qu'elle eût pu résoudre, peut-être, sans entreprendre un si long voyage ; mais elle avait résolu de dépayser son corps et son âme. Dès le lendemain matin, elle put s'assurer qu'elle avait trouvé ce qu'elle souhaitait.

Elle avait voulu aller au bout du monde : au bout du monde elle était en effet. Elle s'éveilla dans une chambre claire et gaie, baignée de soleil ; la mer jouait sur le sable, tout près ; des roches noires faisaient ressortir la blancheur éclatante de l'écume, une animation joyeuse secouait les pavillons au sommet des mâts plantés sur la grève, et tout au loin, dans la vapeur matinale, s'estompait la côte du Finistère hardiment avancée dans l'Océan.

Sept heures sonnèrent à la vieille tour de Quiberon ; Aurette eut subitement l'impression qu'elle était transportée dans un monde différent.

Elle descendit en hâte sur la plage largement étalée entre des roches peu élevées ; quelques enfants prenaient leur bain sous l'œil vigilant des mères ; aucun apprêt, aucun sacrifice à la mode ; on venait là, non pour faire assaut d'élégance, mais pour se baigner et pour respirer l'air salin. La beauté d'Aurette et son air de distinction ne pouvaient passer inaperçus nulle part ; on se contenta cependant de la regarder du coin de l'œil, sans l'importuner d'une attention indiscrète. Elle se dirigea vers l'ouest, avec l'intention de faire le tour de la presqu'île.

Lorsqu'elle fut à la pointe la plus avancée, entourée de tous côtés par l'Océan, excepté sur la mince langue de terre qui s'étendait derrière elle, Aurette s'assit, adossée à un rocher, abritée par son ombrelle contre le soleil, la brise et les curieux, et plongea tout au fond de son âme.

La vie était bouleversée, elle ne pouvait plus se le nier à elle-même ; l'élément imprévu qui venait d'y pénétrer n'était pas de ceux qu'on écarte avec la main comme une mouche importune ; depuis des semaines, des mois, l'existence d'Aurette s'était insensiblement dirigée dans une voie nouvelle. Elle avait appris, au lieu d'agir uniquement par elle-même, à espérer le secours d'un autre ; la force qui lui avait fait jadis porter sans ployer les fardeaux des siens, lui manquait à présent, ou bien lui semblait insuffisante ; elle avait senti le poids de la responsabilité devenir trop lourd pour ses épaules, et Villandre en se présentant, comme au hasard, — au hasard, assurément, — l'avait soulagée tout à coup de son angoisse... Était-ce étonnant qu'elle eût appris à penser à lui, à désirer sa présence ?...

Si Jean n'avait pas existé, le jeune professeur eût-il pris une telle place dans ses pensées ? — Non ! se répondit Aurette, en discutant avec elle-même comme elle eût fait en défendant une thèse devant le public. Non ! Villandré sans Jean n'avait pas de raison pour pénétrer dans la vie intime du Nid...

Ici, la conscience d'Aurette, troublée, hasarda une timide remontrance : Noël s'était si bien conduit lors du mariage de sa sœur, que la plus grande estime n'aurait pu lui être refusée ; Jean n'était pour rien là dedans !

Aurette rougit, tergiversa, essaya de se débattre, mais vainement : sa conscience avait raison, il fallut bien finir par le reconnaître. Lucile avait commencée l'œuvre en parlant avec son enthousiasme confiant de ce frère admirable, Jean l'avait achevée en se mettant à chérir le jeune professeur, Julia y avait contribué pour sa part en le désignant à sa sympathie ; ils s'étaient tous ligués contre elle pour attirer sa tendresse vers cet inconnu... Qu'avaient-ils fait, les imprudents ! Ils avaient détruit la paix intérieure de celle qu'ils aimaient.

L'âme d'Aurette se révolta au souvenir amer de ses peines passées. Quoi ! aimer encore, après que l'amour lui avait fait tant de mal ? Recommencer à croire, à espérer, à souhaiter, à attendre, se consumer encore une fois elle-même comme une lampe sur un autel... Être encore déçue, blessée, navrée, emporter au cœur encore une blessure et la cacher dans la solitude, une solitude plus âpre, plus complète, où nul ne pourrait plus la rejoindre... La solitude du Nid n'était qu'une menteuse et hypocrite défense, puisque l'amour avait su pénétrer jusque-là ! Non, elle n'aimerait point, elle ne voulait pas aimer : c'était déchoir, c'était se mettre au niveau des malheureuses filles affamées de tendresse qui, jusqu'à l'âge des cheveux blancs, s'amourachaient puérilement chaque mois ou chaque semaine d'un visage d'homme quelconque rencontré n'importe où. Que de fois Aurette n'avait-elle pas souri de ces passions innocentes et ridicules ! Des amou-

rettes de vieilles filles, disait-elle... et la voilà qui s'amourachait aussi... Quelle humiliation !

—Ce n'est pas vrai, lui dit sa conscience ; tu sais bien que la supériorité de cet homme a seule causé ta méprise ? ton amitié s'est transformée en amour, il n'y a là rien d'humiliant, puisqu'il t'aime.

Noël l'aimait, oui, elle n'en pouvait douter. Cet homme, fier jusqu'à en être ombrageux, s'était trahi ; il l'aimait. A quoi bon ? Que ferait-il de cet amour inutile ? Et elle, que pouvait-elle en faire ? C'était là un secret qu'ils ne pourraient jamais se dire, chacun d'eux craignant par-dessus tout le blâme ou la raillerie de l'autre.

Aurette éprouva un mouvement de colère. Il n'aurait pas dû l'aimer, puisque cela ne pouvait les mener à rien ! Pauvre et orgueilleux, qu'avait-il besoin de s'attacher à elle ! elle le connaissait bien ; il vivrait malheureux et muet, sans que cet amour, dont elle avait été d'abord si fière, servit à autre chose qu'à les tourmenter tous les deux. Imprudent ! que n'avait-il su rester impassible ! Au moins eile aurait vécu tranquille, dans l'ignorance de ce qui aujourd'hui lui causait une si intolérable peine...

Sa douleur croissait d'instant en instant, avec la marée qui venait déferler jusqu'à ses pieds l'éclaboussant parfois d'un jet d'écume. Des sanglots irrités sortirent enfin de sa poitrine ; elle essaya d'abord de les contenir, et puis, impuissante, énervée par sa longue lutte, elle s'abandonna, laissa tomber ses mains sur sa robe et pleura.

Elle s'était bien promis, pourtant, de ne plus pleurer ! Elle avait passé l'âge des larmes faciles qui soulagent, et savait quelles longues faiblesses, quels pénibles lendemains suivent les crises quand on a passé la première fleur de la jeunesse. Mais le renouveau d'amour qui avait un instant illuminé sa vie lui avait apporté aussi le don des pleurs qui ne laissent point de traces, et comme sous une pluie d'avril, elle sentit son âme s'amollir.

Pauvre Villandré ! C'est lui qui était à plaindre ! Elle se savait aimée, elle ! La joie d'être choisie et préférée lui resterait, malgré toutes les peines qui pourraient l'accompagner. Mais lui, il ne saurait jamais qu'elle l'aimait. L'orgueil qui mettait un sceau sur ses lèvres ; d'homme condamnait bien autrement Aurette au silence ; c'est pour lui que l'amour serait sans joies !

—Et pourtant, pensa Aurette, je suis sûre qu'il ne voudrait pas y renoncer ! Je suis sûre qu'il aime sa souffrance... plus vaillant que moi, qui maudis la mienne !

Et des larmes de découragement, de honte, d'angoisse, remplacèrent la tendre rosée de la pitié.

Les heures se succédaient au vieux clocher de Quiberon ; Aurette éprouvait une sorte de gêne à la pensée de reparaitre à des regards indifférents. Nulle part donc, ne trouverait-elle la vraie solitude, celle où l'on peut rire ou pleurer sans que personne s'en inquiète ?

Non. Un homme peut chercher cet isolement, une femme ne le saurait ; Mlle Leniel se leva, prit dans sa main dégantée un peu d'eau de pluie tombée au creux d'un rocher, pour laver son visage enflammé par les pleurs, puis revint lentement vers l'hôtel. Une femme, à moins d'avoir rompu pour jamais avec la société de ses pareilles, doit savoir supporter ses inquiétudes, ses chagrins, ses tortures même, physiques et morales, sans que le monde en sache rien. Dissimulation ? Non, courtoisie, respect de soi même, pudeur de l'âme et du corps... C'est ainsi qu'Aurette, le comprenant, s'y résigna.

Pendant les deux jours qui suivirent, elle vécut de la sorte, présente au repas de la grande salle à manger, où elle évitait de se faire servir seule pour ne pas attirer l'attention, et tout le reste du temps réfugiée à l'extrémité de la presqu'île, au lieu qu'elle avait choisi pour y méditer. Personne ne l'y troublait ; elle ne vit jamais passer d'autre ombre que celle des goélands entre le ciel et ses yeux fatigués par les pleurs.

Une extrême lassitude tomba sur elle : son bon sens, la justesse de son jugement lui démontraient surabondamment qu'elle et Villandré étaient, en définitive, victimes de préjugés et de conventions que leur esprit réprouvait, quoiqu'il s'y soumit. Pauvre, Aurette eût épousé le jeune professeur sans difficulté aucune ; riche, Noël eut sur-le-champ sollicité sa main. C'était donc la différence des fortunes qui mettait entre eux une barrière infranchissable, — absolument infranchissable.

Parfois, dans des circonstances exceptionnelles, les rois ont épousé des bergères et le monde les en a approuvés, — pas toujours ; mais Aurette savait ce que le monde pense des bergers qui épousent des reines ; le sentiment d'estime et de reconnaissance qui la

poussait vers Villandr  se révoltait à l'idée de le voir ainsi jugé. Le monde, si redoutable qu'il fût, n'était cependant pas le pire obstacle, c'était Noël lui-même.

Avec une amertume profonde, elle se plut à se convaincre que jamais deux êtres n'avaient été mieux faits l'un pour l'autre : Jean, qui eût pu être une cause d'éloignement, était, à contraire, un lien étroit entre eux ; et, très sincèrement, Aurette regrettait que ce mariage fût impossible, autant pour son neveu que pour elle. Quel père Villandr  ne se fût-il pas montré pour ce petit garçon dont il comprenait les qualités et les défauts, cet enfant qui l'aimait et qui lui eût été soumis de bon cœur !

C'était impossible, encore une fois ; il n'y avait pas à y songer. Aurette ne pouvait se défaire de sa fortune, devenir pauvre pour être semblable à lui... L'idée lui en était venue, mais avec un triste sourire de pitié. Que dirait le monde ? Julia, Armand, le docteur Rozel lui même ne la taxeraient-ils pas de folie ? Et que penseraient-ils de l'homme qui aurait accepté un pareil sacrifice ? Et puis, quitter le Nid... Le cœur d'Aurette lui manqua à cette pensée. Non, elle ne pouvait cesser d'être ce qu'elle avait toujours été... Le sort le voulait, elle obéirait au sort, et resterait la riche Mlle Leniel.

C' st un soir, à la fenêtre, en regardant la baie argentée par la lune, qu'Aurette prit cette résolution. La soirée était d'une douceur exquise, le vent qui avait passé sur les bruyères des landes bretonnes apportait une odeur de miel, tout semblait détendu, prêt au repos, et pourtant l'air vif de la mer agitait de temps en temps les pavillons des mâts ; une certaine énergie per ait sous cette douceur parfumée.

—Qu'il en soit ainsi, se dit Aurette, demain je rentre au Nid pour ne plus le quitter. Je ne veux pas m'attendrir sur ce qui aurait pu être, je ne veux pas pleurer ce qui ne sera jamais ; je rends grâce à la joie entrée dans ma vie, et je la conserverai sans regrets... autant que possible. Personne ne saura ce que j'ai ressenti, je garderai jalousement mon secret, trop beau, trop pur pour être jamais révélé à qui que ce soit, même à Julia. Je vivrai comme j'ai vécu, sachant d'être meilleure pour faire honneur à celui que j'aime, et qui en sera heureux... dans cette existence-là il se rencontrera encore beaucoup de bonnes heures... Et il m'aidera à élever Jean, comme s'il était mon mari...

Quelques larmes tombèrent encore des yeux d'Aurette, pendant qu'elle formulait ce programme de résignation muette ; tout à coup elle se rappela ce que le docteur Rozel lui avait dit un jour, à propos du roman de Pierre Loti : " Les grands amours silencieux ne se rencontrent guère dans le monde. "

—Peut-être plus souvent qu'on ne le croit, se dit-elle, comprenant pour la première fois toute la pénétrante beauté du livre qui jadis l'avait fait pleurer où elle allait trouver désormais on ne sait quelle mystérieuse consolation.

### XIII

Le lendemain, comme elle l'avait dit, Aurette rentra au Nid, non sans avoir passé chez sa sœur. Elle la trouva moins  bahie de son aventure qu'elle ne l'eût supposé. Jean avait fait part de son idée " qu'ils l'avaient assommée avec cet idiot de Dorvety ", et Julia s'y était rangée sans difficulté.

—On ne te parlera plus mariage, dit elle à sa sœur en la cajolant du geste et du regard ; tu seras vieille fille à ton aise, vieille fille confirmée ; de grâce, seulement, ne t'enfuis plus comme cela sans dire gare ; nous avons été trop punis ; sais-tu que c'était avant hier dimanche, et que le Nid était fermé ? Ne nous mets plus en pénitence, Aurette, nous serons bien sages, je te le promets !

Les beaux yeux de Julia, d'ordinaire si calmes, étaient mouillés de larmes pendant qu'elle adjurait ainsi sa sœur ; Aurette sentit tout à coup combien était forte cette affection, faite non seulement de banale tendresse fraternelle, mai. d'estime, de confiance et de souffrances partagées. Poussée par le besoin d'épanchement qui est le propre de la nature humaine, elle fut sur le point de lui dire la vérité ; mais le souvenir de son ancienne épreuve, où Julia l'avait jadis soutenue et consol e, se mit entre elles deux : comment avouer un nouvel amour à celle qui seule savait ce qu'elle avait souffert de l'ancien ? Le rouge monta aux joues d'Aurette à cette pensée. Elle embrassa tendrement sa sœur, et alla chercher Jean au lycée.

Au moment où sa victoria s'arrêtait devant la porte, Villandr  sortait. Il la reconnut aussitôt, et une faible rougeur monta à ses joues ambrées. Sous l'œil des allants et venants ils échangèrent un salut c r monieux, presque sans se regarder, comme il sied

à des personnes qui professent à l'égard l'une de l'autre une politesse à peu près indifférente. Jean accourait au même instant ; il sauta dans la voiture qui partit pour le Nid, et après avoir embrassé sa tante, il lui prit une main qu'il garda, perdue dans les plis de sa jupe.

—Tiens, dit-il, voilà M. Villandrè qui s'en va... Il a été joliment ennuyé que tu sois partie comme cela.

—Qu'est-ce qui te le fait supposer ? demanda Aurette en regardant du côté opposé.

—Si tu avais vu sa figure quand je le lui ai dit !

—Tu avais bien besoin de le lui dire !

—Ce n'était pas un secret, puisque tu m'avais chargé de la commission pour tante Julia.

—Ce n'est pas la même chose, fit Aurette avec un léger reproche dans la voix. Tante Julia est de la famille...

—Et lui, donc, M. Villandrè ? tu crois qu'il n'est pas de la famille, depuis qu'il a couru après moi sous cet orage ? et Jean avec éclat. Mon oncle Deblay n'en aurait peut-être pas fait autant ! Et toi, tu crois que tu n'es pas de sa famille à lui, plus que la tante Thomasset, après l'amitié que tu as montrée à Lucile ?

—On ne dit pas Lucile, fit Aurette passablement troublée, on dit Mme Lenoisy. Et puis, qu'est ce que je lui ai donc tant fait, à Mme Lenoisy ?

—Tu as fait venir la tante Thomasset ! et puis... et puis... Tiens, je t'adore ! fit Jean en se jetant impétueusement au cou de sa tante. Seulement, tu sais, il ne faut plus t'en aller comme ça, ça n'a pas de bon sens. Brochet était comme une âme en peine : depuis qu'il ne pouvait plus m'emmener en voiture, il venait à pied, me voir tous les jours, à la sortie du lycée. Le premier jour, n'avait-il pas imaginé d'arriver avec la victoria, pour me conduire ? Ce que j'ai ri ! De chez la tante Julia au lycée, tu comprends, s'ils m'avaient vu arriver en voiture...

—Tu allais à pied ? demanda Aurette distraite.

—Avec ma bicyclette ! répondit-il triomphalement. Ils ne remettent pas les bicyclettes au lycée, je ne savais où la mettre ; mais j'ai trouvé une place !

—Où donc ?

—Chez mon ami M. Villandrè : je l'y laisse et je l'y reprends. Il a une vieille bonne un peu grognon, mais pas méchante.

Jean bavarda jusqu'au Nid, mais ce qu'il dit n'intéressait plus Aurette

Qu'il était joli, le Nid, dans la transparence de l'après-midi d'été ! Les coteaux baignés dans une brume bleuâtre, légère comme un voile d'épousée, faisaient un cadre si bien approprié à la belle rivière sinueuse ; les bouquets d'arbres dans la vallée, groupés comme dans un parc immense, tachaient si bien de sombre les claires prairies peuplées de détail indolent !

—Non, je ne pourrais pas quitter le Nid, se dit Aurette ; j'y vivrai avec ma pensée, jamais seule maintenant, et plus tard, il en sera ce que Dieu voudra.

Ses fleurs lui faisaient fête ; elle ne s'était jamais crue si riche de parfums et de couleurs ; son vieux chien Bruno, rajeuni de la voir, se dressa comme autrefois pour lui mettre ses pattes sur les épaules.

—Il te prend dans ses bras, Bruno, dit Jean émerveillé ; voilà bien longtemps que ça ne lui était pas arrivé ; faut-il qu'il soit content !

Bien content, en effet, le vieux Bruno ; Aurette n'avait pas pensé que le pauvre chien pût tant souffrir de son absence ; ses gens lui dirent qu'il avait passé les quatre tristes journées couché devant la porte du salon, sans vouloir manger. On l'avait nourri avec du lait qu'il avait bu avec avidité, refusant tout le reste.

—Cela te fait donc plaisir de me revoir, Bruno ? dit Aurette attendrie. Il remua la queue en la suivant de son grand pas allongé, le museau dans la main qu'elle laissait pendre et, lorsqu'elle s'arrêtait, s'asseyant en face d'elle pour la regarder d'un air caressant. Jean pensif s'arrêta devant la bonne bête :

—C'était ton ami avant moi, dis, tante Aurette ? Je veux dire avant que je vienne ici. Il est plus vieux que moi ?

—Pas de beaucoup, un an peut-être, ou dix-huit mois. Mais neuf ans, c'est déjà vieux pour un chien.

—Alors, il ne vivra plus longtemps ?

—Je ne sais pas ; on a vu des chiens vivre jusqu'à vingt ans.

—Vingt ans... quand j'aurai vingt ans, je serai un jeune homme... Et toi, tante Aurette, quel âge auras-tu ?

—J'avais vingt quatre ans quand tu es né, Jean, compte toi-même.

L'enfant resta un instant silencieux.

—Mais tu seras toujours jeune, toi, et toujours jolie ! Est-ce que maman était jolie ?

—Oui, répondit Aurette, saisie par cette évocation sou laine de la beauté capiteuse de la jeune mère, morte si tôt.

—Et bonne... tu es bonne, toi ; elle était bonne, maman ?

—Elle t'aimait, fit Aurette en abaissant sur l'orphelin son regard miséricordieux, qui avait pardonné depuis bien longtemps.

—C'est drôle qu'on meure ! fit Jean, en regardant le chien, alors allongé sur le sable, le museau sur ses pattes de devant ; on meurt, on laisse des enfants sans mère et sans père... ton père est mort aussi, mon grand-papa... je l'aimais bien ; et Bruno mourra... Et quand je serai à Saint-Cyr ou à Polytechnique, tu n'auras plus personne... tu seras toute seule, tante Aurette... Ce ne sera pas gai !

—C'est si loin, mon Jean ! fit Mlle Leniel en souriant, quoiqu'elle eût pâli devant cette évocation de son avenir dans cette bouche enfantine. N'y pensons pas. Il peut arriver tant de choses d'ici là !

—Tant de choses ! Quelles choses ? Qu'est ce qui pourrait arriver ?... Dis donc, tante Aurette, pourquoi ne t'es tu pas mariée ?

C'en était trop pour la pauvre fille, après les combats qu'elle venait de soutenir ; sentant les pleurs l'aveugler, elle se leva, détou na la tête en feignant de regarder au loin, et ferma les yeux. Mais la vigilance de Jean ne se laissait pas tromper ; il avait deviné la lutte intérieure, et, avec la persistance de son âge, il voulait savoir ; prenant la main de sa tante, il répéta :

—Pourquoi, dis ? tante Julia s'est bien mariée, et elle est plus jeune que toi... mais pas si jolie, oh ! non.

Aurette avait retenu ses larmes, étouffé le sanglot qui lui serrait la gorge. Elle fit un nouvel effort et répondit :

—Ton grand-père était malade, il ne pouvait rester seul ; puisque tante Julia se mariait, il fallait bien quelqu'un pour le soigner ; tu vois que je ne pouvais m'en aller.

Jean la regardait, tenant toujours sa main ; après un instant de méditation, il dit doucement :

—Alors, tu t'es dévouée ? Et maintenant, tu ne veux pas te marier non plus ; c'est à cause de moi, peut-être ?

—Mon Dieu ! Jean, où vas-tu chercher ces idées-là ? fit Aurette presque effrayée.

—Je ne les cherche pas, répondit-il naïvement, elles viennent toutes seules. C'est que je pense, vois-tu, je pense beaucoup.

—Tu penses trop ; il ne faut pas penser tant que cela à des choses au-dessus de ton âge. Plus tard, il en sera temps.

—Arrangez ça ! fit Jean avec sa malice enfantine ; les professeurs vous disent : " Surtout, réfléchissez ! " et ma tante Aurette dit : " Surtout, ne pense pas ! "

—Ce n'est pas la même chose, dit-elle avec un doux reproche dans la voix.

—Si, si ! c'est in-con-ci-liable ! chantonna Jean en se mettant à quatre pattes pour caresser le front poilu de Bruno ; in-con-ci-liable ! Voilà un mot utile ! On trouve ça dans les dictionnaires ; in-con-ci-liable, ça veut dire des choses qui ne peuvent pas aller ensemble... Est-ce que tu serais inconciliable avec M. Villandré, dis ?

—Jean ! fit Aurette scandalisée.

—Dame ! Vous étiez bons amis le jour de l'orage, quand j'ai été... enfin, quand j'ai été bête ; et depuis, vous vous regardez comme des chiens de faience !

—Nous n'en sommes pas moins bons amis, expliqua Mlle Leniel, non sans une certaine difficulté ; mais les grandes personnes ne sont pas comme Bruno ou mon neveu Jean...

—Elles n'ont pas besoin de se mettre à quatre pattes ni de s'embrasser pour montrer qu'elles s'aiment bien, conclut Jean, avec la raillerie mi-sérieuse qu'il tenait de sa mère. Ce serait drôle, en effet... Allons, Bruno, nous ne sommes pas des grandes personnes, nous ! Viens faire une partie !

L'enfant et le chien se roulèrent pendant quelques instants ; mais Bruno, lassé,

quitta bientôt le jeu et re vint s'asseoir en contemplation devant sa maîtresse, pendant que son camarade se consolait avec une bonne dose de barre fixe.

## XIV

Deux jours s'écoulèrent sans incident ; le matin du troisième, Aurette reçut un mot de Lucile lui annonçant sa visite pour le lundi suivant. L'ancienne chambre de Julia fut préparée pour elle, et Mlle Leniel y donnait un dernier coup d'œil, lorsque Mme Thomasset apparut au bout de l'avenue. Elle était à pied, son ombrelle fermée à la main, et ne paraissait pas plus s'émouvoir de la chaleur que si le soleil ne se fût point montré depuis huit jours. Aurette, qui l'avait vue par la fenêtre, s'empressa de descendre, non sans se demander ce qui lui valait cette aubaine.

—Cela vous étonne de me voir, n'est ce pas ? fit la vieille dame avec un bref signe de tête ; je voulais vous parler ; soyez tranquille, je ne resterai pas longtemps.

Avec deux ou trois phrases de politesse, Mlle Leniel emmena la visiteuse au salon et la fit asseoir.

—Voilà ce que c'est, dit Mme Thomasset après avoir tout inspecté autour d'elle, comme c'était son habitude ; je vais m'en aller à ce couvent de dames nobles, dont je vous ai parlé, vous savez ? Elles ne sont pas toutes nobles, mais elles sont toutes distinguées, très distinguées.

Elle croisa ses deux mains sur son genou, avec une profonde satisfaction. Aurette la regardait et l'écoutait, non sans une certaine curiosité.

—J'y vais demain, continua Mme Thomasset, j'ai arrangé mes affaires, j'ai vendu toutes mes poules ; d'ailleurs, en cette saison, elles ne pondent plus guère, et les poulets sont encore bien maigres : c'était le moment de nous séparer. Donc, j'ai arrangé mes affaires. Qu'est ce que vous dites de ça ?

Aurette, fort embarrassée de la question, ne trouva absolument rien à répondre, ce qui parut fort scandaliser la vieille dame.

—Comment ! vous ne m'en faites pas compliment ? dit-elle en levant très haut les sourcils.

—Il faudrait, pour cela, savoir de quelle façon vous les avez arrangées, madame, répliqua Aurette retrouvant la parole à cette attaque directe, et c'est ce que je ne saurais me permettre de vous demander.

—Bien répondu, approuva Mme Thomasset, en ramenant ses sourcils à leur situation normale. Eh bien, après réflexion, je ne vous le dirai pas, ce n'est pas la peine. Seulement, je voulais vous voir avant de m'en aller. Vous vous êtes bien conduite avec ma nièce quand elle s'est mariée, vous savez !

—Je ne mérite pas cet éloge, madame, fit Aurette avec un peu d'amertume.

—Si, vous vous êtes bien conduite ; mon neveu aussi s'est bien conduit, très bien. Et puis, je viens de passer quelques jours chez Lucile, pendant que son mari n'y est pas ; je n'aime pas les militaires, je vous l'ai dit, je crois ? Mais celui-là n'est pas trop mal... il est mit-ux que je ne pensais.

—Vous ne l'avez pas vu, puisqu'il est absent, vous n'en savez rien ! faillit dire Aurette ; elle se tut, pensant qu'il serait plus sage d'écouter que de discuter.

—Lucile est très heureuse avec lui, ça se voit. Quel drôle de goût ! Enfin, chacun a le sien, n'est ce pas ? Donc, ce mariage a bien tourné. J'en suis bien aise. Cela me mettra l'esprit en repos quand je serai là-bas au couvent des dames nobles.

—Egoïste ! pensa Aurette sans le dire.

—C'est de mon neveu que je voulais vous parler, reprit Mme Thomasset. Je suis contente de Lucile, elle a engraisé, cela lui va bien. Mon neveu maigrit ; cela lui va bien aussi, mais je ne suis pas contente de lui. Je n'aime pas à voir maigrir le monde ; quand mes poulets maigrissent, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas.

Aurette avait changé plusieurs fois de couleur pendant ce discours en apparence incohérent : l'œil de Mme Thomasset, heureusement, continuait à inspecter les murs du salon.

—Je me figure, reprit-elle, que mon neveu s'ennuie, depuis que sa sœur est mariée. Ils avaient l'habitude d'être ensemble, c'était plus gai. Lucile a son mari, elle ne s'ennuie pas, naturellement ; mais Noël, ce n'est pas la même chose. Est-ce que vous ne croyez pas qu'il s'ennuie, vous ?

—Je n'en sais absolument rien, fit la malheureuse Aurette. Il est possible que la solitude, en effet....

—N'est-ce pas ? C'est ce que je me suis dit. Au fond, voyez-vous, Noël devrait se marier.

Mlle Leniel n'avait pas prévu ce coup ; elle réprima un tressaillement, mais ne put s'empêcher de pâlir ; Mme Thomasset, en ce moment, regardait par la fenêtre.

—Un homme, c'est absolument incapable, déclara-t-elle avec autorité ; ça ne sait gouverner ni une armoire ni une cuisine, ça n'a idée de rien !—Elle haussa les épaules avec un dédain suprême.—Il faut une femme pour mettre de l'ordre là dedans ; autrement, ça ne sait même pas ce que ça mange ! Noël devrait se marier. Vous dites ?

Aurette ne disait rien ; Mme Thomasset insista en élevant un peu la voix, comme on fait pour les personnes sourdes :

—Vous ne croyez pas que Noël devrait se marier ?

—S'il le désire, répondit Mlle Leniel en pesant chacune de ses paroles, pourquoi pas ? C'est lui que cela concerne uniquement.

—C'est que mon neveu n'est pas comme un autre, reprit la vieille dame, visiblement satisfaite de voir la discussion s'engager. D'abord, c'est un savant, et un savant, c'est encore plus incapable qu'un homme ordinaire ; et puis, c'est un orgueilleux. Avez-vous remarqué qu'il est orgueilleux ?

Aurette exprima par un jeu de physionomie qu'elle n'avait pas attaché son attention sur ce détail de caractère.

—Il n'a plus le sou : je sais bien qu'il n'avait pas grande fortune, mais enfin, rien, c'est moins que peu, comme on dit ; il a son traitement, un joli traitement, et pourrait se faire sept à huit mille francs par an s'il le voulait... c'est quelque chose. Vous ne connaissez pas une jeune fille jolie, bien élevée, riche... qui pourrait lui convenir ? Vous connaissez tout ce qu'il y a de bien à Angers... Vous ou votre sœur, ou le docteur Rozel, car enfin on ne se marie pas dans un puits, il faut que les gens s'en occupent pour vous, quand on est trop paresseux ou trop distrait pour faire ses affaires soi-même. Vous avez déjà marié Lucile, qu'est-ce que ça vous coûterait de marier son frère, dites ?

Marier Noël ! C'était à Aurette que Mme Thomasset demandait de marier Noël ! Et elle la regardait, cette fois, attendant une réponse, bien décidée à l'obtenir, dût-elle parler encore plus haut que tout à l'heure. "Vous en marieuse !" avait dit Villandré. Se serait-il jamais douté qu'il serait un jour proposé comme sujet aux aptitudes matrimoniales de Mlle Leniel ? Elle réunit toutes ses forces pour fournir la réponse exigée.

—Ce n'est pas la même chose, dit elle ; si M. Villandré le désirait, cependant, je pourrais, je crois, trouver dans notre monde une jeune personne...

—Riche, insista Mme Thomasset. Il n'a rien, ne l'oubliez pas, que ses appointements et les leçons qu'il peut donner : s'il tombait malade, ce serait la misère ; il lui faut une femme avec une jolie dot... dans leur intérêt à tous les deux. Vous n'en connaissez pas ?

—Si M. Villandré le désire, je verrai... je chercherai.

Tout à coup une lueur sinistre éclaira l'âme d'Aurette.

—Vous l'a-t-il demandé ? fit-elle brusquement.

—Mon neveu ? Ah ! il y songe bien ! Certainement non, il ne me l'a pas demandé !

—Vous ne croyez pas, fit Aurette avec le courage du désespoir, qu'il aurait déjà jeté ses vues sur quelqu'un ?

—Et vous ? répliqua Mme Thomasset en la regardant bien en face.

Aurette se sentit en péril : quand la maison brûle, on jette le mobilier par les fenêtres.

—Je n'en ai pas la moindre idée ! répondit-elle héroïquement.

Mme Thomasset fixa son regard sur le tapis de la table.

—C'est dommage, dit-elle, ça aurait peut-être simplifié les choses.

Mlle Leniel reprit l'offensive ; son sang bouillonnait.

—Mais, madame, dit-elle, êtes-vous sûre que M. Villandré souhaiterait épouser une personne riche, étant lui même sans fortune ? Ne croyez-vous pas qu'une grosse dot serait un obstacle, plutôt qu'une simplification ?

—Vous croyez au désintéressement ? demanda Mme Thomasset.

—Je crois à celui de M. Villandré, car il l'a prouvé, riposta Aurette en la regardant d'un air de défi.

—C'est juste ! fit la vieille dame sans s'émouvoir. Je vois que vous le connaissez bien. Je peux m'en rapporter à vous pour lui choisir une jeune personne convenable. S'il hésitait, à cause de la fortune, vous lui feriez sentir que ce n'est pas raisonnable. Je compte sur vous, conclut elle en se levant.

Pour la première fois de sa vie, elle tendit la main à Aurette et secoua vigoureusement celle que la malheureuse lui abandonnait. Sur le perron, elle lui dit, prévoyant l'offre qui allait lui être faite :

—Non, merci, pas de voiture ; j'aime à marcher. Au couvent, je ne marcherai probablement pas beaucoup ; ce n'est pas distingué de marcher comme ça : on se promène lentement, c'est plus comme il faut. Je m'y accoutumerai. Et puis, dans les commencements, on sera indulgent avec moi... ensuite aussi... je ne suis pas noble, mais je suis riche... très riche...

A l'inexprimable surprise d'Aurette, elle cligna de l'œil en répétant ce mot, et descendit les marches du perron.

—On aura des égards, conclut-elle. Au revoir, mademoiselle, je compte sur vous. Elle était déjà au milieu de la cour, quand elle se retourna.

—Votre neveu n'est pas là, votre Jean ? C'est dommage. Dites lui que je lui souhaite le bonjour. Il me plaît, ce petit bonhomme. Au revoir !

Elle s'en alla à grands pas, le long de l'avenue, et quoique Aurette fût sans malice, elle ne put s'empêcher de penser que Mme Thomasset aurait grand'peine à prendre une allure dolente de personne très distinguée.

Ah ! comme elle aurait voulu retourner à Quiberon, retrouver la solitude, vivre avec ses pensées ! Marier Noël ! Si Noël se mariait, que deviendrait-elle ? Pourrait-elle jamais supporter l'existence d'une femme qui serait celle de Villandré ?

Aurette n'avait jamais connu la jalousie ; le monstre pénétra dans son âme d'un seul trait et s'y logea en maître. Après tout, que savait elle des idées, des affections de Villandré ? Parce qu'elle avait cru saisir un regard, elle s'était figuré qu'il l'aimait... Un regard, qu'est ce que cela prouve ? Elle avait pu se tromper ; rien n'était moins certain que le sentiment supposé par elle ; et si Noël ne l'aimait pas ? Si Mme Thomasset en savait plus long qu'elle ne voulait le dire ?... Et si vraiment Noël en aimait une autre ?

L'imagination d'Aurette courut à pas de géant sur cette piste. C'était clair, Villandré aimait quelqu'un de son entourage, Mme Thomasset l'avait appris, ou deviné, car sous son air braque elle devait cacher une grande finesse, et Mlle Leniel, adroitement interrogée aujourd'hui, serait, sous peu, priée d'intervenir pour faciliter les explications.

Pauvre Aurette ! on la mettait au rang des personnes respectables chargées de négocier les mariages, et c'était Villandré lui-même... Le coup était cruel, et les larmes en vinrent aux yeux de la "marieuse" ; mais elle se sentait trop profondément blessée pour céder à la surprise de la douleur ; elle reprit son air calme et concentra tous ses efforts sur des choses insignifiantes, afin de s'obliger à congédier les pensées pénibles.

La visite de Mme Lenoisy, en d'autre temps la bienvenue, ne lui procura ni repos ni soulagement. Avec la férocité qu'on déploie à taquiner une plaie ouverte, Mlle Leniel s'appliqua à interroger Lucile sur les sentiments de son frère ; rien n'était plus simple ; n'était ce pas la jeune femme qui en avait parlé la première ? Il n'y avait là aucune indiscretion ! Quittée et reprise maintes fois, cette conversation irritante devint pour Aurette une sorte d'obsession ; mais plus elle en souffrait, plus elle s'obstinait à la renouveler, espérant peut-être obtenir de son inconsciente amie un éclaircissement définitif.

—Alors, vous croyez que M. Villandré éprouve une passion contrariée ? demanda-t-elle pour la dixième fois, tout en coupant des fleurs pour renouveler les bouquets du salon.

—Contrariée... je le voudrais. Je n'en sais rien, répondit Lucile, que ces interrogations répétées avaient contrainte à creuser la question plus avant qu'elle ne l'avait encore fait.

—Comment, vous le voudriez ? fit Aurette en restant stupéfaite, le sécateur en l'air.

—Je me demande, après tout, si mon frère n'aimerait pas une femme mariée...

Le sécateur retomba avec le bras découragé.

—Mariée ! Pourquoi vous imaginez-vous cela ?

—Si elle n'était pas mariée, pourquoi serait-il si grave et si soucieux ? Il n'y a pas de jeune fille inaccessible, en définitive, pour un homme honnête....

Le cœur d'Aurette lui semblait pressé par une main inexorable ; elle eût dit qu'elle sentait couler son sang goutte à goutte, sous cette intolérable torture.

—Mais, fit elle, si la jeune fille était très noble.... ou très riche ?

—Très noble, cela ne se peut pas ; il ne connaît pas de jeune fille très noble dont il pourrait être amoureux ; très riche... peut être.... Et cependant, la fortune serait elle un obstacle insurmontable ?

—Pas à mon point de vue, déclara Aurette, mais au sien ?

—Cela ne suffirait pas ; ce qui me fait songer à une femme mariée, c'est le silence qu'il garde ; la personne qu'il aime doit être impossible à épouser, et c'est bien cela qui me fait peur.

Lucile ignorait évidemment la visite de Mme Thomasset, Aurette n'en dit rien, tout ce qui se rapportait à cet ordre d'idées lui paraissait pénible jusqu'à l'angoisse.

—D'ailleurs, reprit Mme Lenoisy, pendant qu'Aurette continuait à couper des fleurs et des branches d'arbuste dont elle chargeait les bras de son amie, mon frère doit venir me chercher tantôt, avant le dîner, vous le verrez ; essayez de le faire parler pendant que je mettrai mon chapeau.... Il a beaucoup d'estime, une sorte de vénération pour vous ; vous obtiendrez peut être sa confiance. Si vous saviez, je voudrais tant le voir heureux !

Aurette reprit lentement le chemin de la maison, ébranchant et rognant du bout de son sécateur les tiges fleuries qu'elle destinait à ses vases ; Lucile la suivait, distraite ; Brochet se montra avec un télégramme qu'il remit à la jeune femme.

—Mon mari rentre à cinq heures, fit elle après avoir lu ; Aurette, il faut que je retourne à Angers sur-le-champ ! Je ne l'attendais que demain, il y a une foule de choses qui ne sont pas prêtes,—et le dîner ne serait pas suffisant.... Vous me pardonnerez, n'est ce pas ?

—Brochet va vous conduire, dit Mlle Leniel en souriant de cette tendresse inquiète, si naturelle et si gentille dans sa naïveté.

—Si mon frère vient, confessez-le ! fut le dernier adieu de Lucile à son amie en quittant le Nid une demi-heure après.

## XV

Aurette retourna au jardin, désœuvrée, presque ennuyée : dans l'état troublé de ses sentiments, le bavardage de Mme Lenoisy l'occupait et lui tenait compagnie ; l'annonce de la visite de Noël n'était pas faite pour la rasséréner.

—Que lui dirai je, pensait-elle, et quelle figure fera-t-il ? J'aurais dû prier Lucile de lui faire savoir qu'elle s'en allait ! Mais il aurait pris cela pour une impolitesse ! Enfin, Jean sera peut être là, pour sauver la situation.

Le grand désir qu'elle avait d'abord éprouvé de voir Noël seul à seule s'était évanoui, effrité, au contact de ces conversations importunes ; Mme Thomasset d'une part, Lucile de l'autre, avaient brossé jusqu'à la dernière parcelle du duvet velouté des inquiétudes d'Aurette. La mélancolie de Noël ainsi discutée n'était plus cette chose mystérieuse et sacrée où elle avait cru voir un amour muet, c'était la perplexité d'un jeune homme en quête d'une épousee....

—On ne devrait jamais parler de ce qui vous tient au cœur, se dit Aurette avec un peu de découragement ; d'une impression délicieuse on fait un banal commérage !

Ce jugement sévère sur elle-même n'avait rien de consolant ; aussi ne voulut-elle point rentrer dans la maison. Quand elle se sentait en de mauvaises dispositions, le plein air lui semblait toujours le meilleur remède à son ennui.

Bruno vint bientôt la rejoindre ; couché sur le sable à ses pieds, il somnolait, la regardant de temps à autre, avec de petits tressaillements nerveux. Deux ou trois fois il fit entendre une sorte de gémissement, sans que sa maîtresse y prît garde : elle tirait méthodiquement son aiguille et la poussait dans l'ourlet d'un drap de toile massé à ses pieds comme le socle d'une statue.

L'après-midi s'avavançait, le soleil était déjà moins chaud, la brise agitait les feuilles des platanes ; Aurette se dit que Noël ne viendrait pas, et elle s'aperçut qu'après avoir tant redouté cette visite, il y aurait quelque chose de plus désagréable que de la recevoir, ce serait d'en être privée.

Au moment où elle faisait cette découverte, Brochet parut, conduisant Villandré, qu'il laissa avancer tout seul.

—Ma sœur est partie ? demanda Villandré après s'être assis en face d'Aurette, qui avait repoussé son ouvrage.

—Elle a reçu un télégramme ; son mari est rentré plus tôt qu'elle ne l'espérait.

—Je suis venu directement de chez moi, répondit-il ; Jean ne va pas tarder à me rejoindre, je n'ai pas pu l'attendre, j'avais un détour à faire... Et vous voilà toute seule, mademoiselle...

—Avec Bruno, répondit Aurette.

Toute sa colère, son indignation, sa jalousie, ses froissements d'orgueil, tout l'échafaudage élevé par son imagination inquiète s'écroulait en poussière aussitôt envolée. Comment avait-elle pu accuser un instant de mesquinerie ou de dissimulation l'homme assis devant elle, et dont les moindres mouvements respiraient la franchise ! Il était si calme aussi ! Où étaient ces prétendues agitations, cette tristesse ? Noël avait l'air fort indifférent aux menus soucis de l'existence. Cette tranquillité gagna Aurette, et ils se mirent à causer comme si toute une horde d'auditeurs était présente à leur entretien.

Tout à coup Bruno se leva avec un cri plaintif ; il voulut faire un pas, mais son arrière train tomba lourdement sur le sol ; à deux reprises il essaya de se mouvoir, puis il se laissa couler à terre sur le flanc, l'œil convulsé.

—Bruno, mon bon chien ! s'écria Aurette en s'agenouillant près de lui. Qu'est-ce qu'il a, monsieur ? Voyez donc !

Villandré s'était agenouillé de l'autre côté et cherchait le cœur de l'animal. Aurette prit dans ses deux mains la grosse tête velue de son vieil ami ; il la laissa aller comme une chose inerte ; un petit tremblement convulsif l'agitait de temps en temps.

—M. Villandré, fit Aurette à voix basse, avec une indicible pitié, il est bien malade, n'est-ce pas ?

—C'est une attaque de paralysie...

—Envoyez Brochet chercher un vétérinaire... qu'il aille à cheval... je vous en prie, monsieur...

Jean accourait en chantant, sautant d'un pied sur l'autre ; Villandré, toujours agenouillé, leva une main en l'air pour l'avertir. L'enfant s'arrêta net.

—Allez-vous-en, Jean, dit le professeur ; rentrez dans la maison, mon ami, laissez-nous.

A regret, mais sur-le-champ, Jean obéit, sans détourner une seule fois la tête.

—Mademoiselle, reprit Noël à voix basse, vous devriez rentrer aussi.

—Il va mourir, n'est-ce pas ? dit doucement Aurette avec un regard plein d'une résignation apitoyée. Mon brave Bruno, mon bon camarade... nous avons vécu bien des années ensemble... Je l'aime, monsieur... il ne faut pas m'en vouloir...

Elle voulut se montrer courageuse, mais en vain ; les larmes jaillirent de ses yeux et tombèrent sur le poil de la bête mourante.

—Croyez-vous qu'il me sente encore ? demanda-t-elle sans fausse honte, les yeux noyés, les lèvres tremblantes.

—Peut-être, répondit Noël, n'osant la regarder.

Elle se pencha jusqu'à terre et baisa tendrement le front de son vieil ami, comme s'il eût été un enfant. Il tressaillit, leva la paupière qui recouvrait déjà son œil vitreux, agita convulsivement une patte de devant, et mourut.

—C'est fini, monsieur ? dit Aurette avec cette douceur résignée que Villandré ne lui avait jamais vue et dont son cœur était navré, tant elle décelait de douloureuse habitude.

Il mit sa main devant le museau de l'animal, s'assura qu'il ne respirait plus et inclina gravement la tête. Elle prit à deux mains les oreilles velues de Bruno, souleva le front et le baisa une dernière fois ; avec un geste tout simple, elle appuya ses doigts sur les paupières et lui ferma les yeux, comme on fait aux humains, puis elle se releva. Villandré se trouva debout devant elle.

—Il n'a pas souffert, fit-elle en voulant raffermir sa voix, mais sans y réussir.

Noël la regardait... Si elle avait vu comme il la regardait en ce moment-là ; mais elle avait peur de se savoir observée, et baissait instinctivement les yeux.

—Monsieur, reprit elle, il faut appeler Brochet ; je ne veux pas que Jean voie...

—Pourquoi Brochet ? Ne puis-je le remplacer ?

—Oh ! non ! Il faut creuser un trou.

—Je le creuserai. Où ?

—Ici, sous ce grand platane.. mais vous n'allez pas faire cela ?

—Où sont les outils de jardinier ? Dans l'orangerie ?

—A côté, une grande salle vide. . et puis, il faudrait une caisse... Je vais avec vous.

Très simplement, ils se dirigèrent côte à côte vers une pièce qui servait de débar-ras ; ils choisirent une caisse solide que Noël chargea sur ses épaules. Aurette le suivait, portant des clous, un marteau et la bêche. Sans échanger une parole, ils revinrent près du chien. Aurette cueillait des feuillages par brassées, pendant que Noël commençait la fosse dans un massif où la terre était plus molle.

Le travail était pénible, il faisait très chaud ; Noël s'arrêta un instant pour respirer : il était descendu dans la fosse et s'y trouvait jusqu'au genou.

—Monsieur, lui dit Aurette, je n'aurais pas dû accepter... permettez que j'appelle...

—Je vous en supplie ! fit Noël en la regardant.

Elle baissa les yeux et ne répondit pas. Ce regard là n'avait pas menti, pas plus que les autres. Les chimères douloureuses s'envolaient dans le ciel bleu, et c'était Bruno, le bon chien fidèle, qui les avait dissipées dans son dernier soupi.

La fosse fut creusée, Noël y descendit la caisse qu'Aurette avait à moitié remplie de feuillages ; puis, avec autant de précaution que si Bruno dormait, il y attira sa dépouille, qui tomba doucement dans la verdure. Aurette acheva de la couvrir de branches, Noël cloua le couvercle, et par grandes pelletées rejeta la terre ; quand ce fut fini, il restait un petit monticule.

—Cela s'aplanira avec le temps, fit Noël. Il essuya avec son mouchoir la sueur qui ruisselait sur son visage, et tous deux restèrent immobiles auprès de cette tombe qui ressemblait à celle d'un enfant. Sept heures sonnèrent quelque part dans l'air fluide.

—Si tard ! dit Noël. Je m'en vais. Au revoir, mademoiselle.

—Monsieur... fit elle. Ils se regardèrent, elle, les yeux baignés de larmes, lui, plein de virile émotion. Les commérages, les doutes, les petites choses de la vie étaient bien loin à présent.

Spontanément elle lui tendit les deux mains. Il les prit, et sur la droite mit un révérend baiser, comme si elle eût été la reine et lui son homme lige. Ce n'était pas un baiser d'amant, elle le sentait bien, mais à la fois un hommage et une consolation.

—Vous parlez à Jean demain, n'est ce ? lui dit-elle quand leurs mains se quittèrent. Il aimait beaucoup Bruno...

—Je lui parlerai. Bonsoir.

—Bonsoir.

Il s'en alla, poudreux, les mains pleines d'ampoules, mais la tête haute, avec on ne sait quelle sérénité dans les yeux et dans l'âme. Elle rentra au Nid silencieuse, et pourtant sans accablement. La perte de Bruno était pour elle plus que la mort d'un chien ordinaire, c'était tout un lambeau de sa vie qu'elle venait d'enfermer dans les verdure de sa tombe ; et puis elle l'avait aimé comme elle aimait tout ce qui l'approchait, avec une ardeur, une flamme, faites pour transfigurer les plus humbles choses.

—Tante Aurette, dit Jean d'une voix grave, les yeux creusés, mais sans larmes, Bruno est mort ?

—Oui, mon petit.

—J'aurais voulu l'embrasser encore une fois...

—Non, mon mignon. M. Villandré a dit que mieux ne valait pas ; il avait raison.

—Vous l'avez enterré ? J'ai tout vu, de la fenêtre. Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé ?

—C'était inutile.

—Il a creusé le trou tout seul ? Il est très fort, M. Villandré... C'est dommage qu'il soit parti, j'aurais voulu le remercier.

—Tu le remercieras demain au lycée.

Au moment de se coucher, Jean vint à sa tante et lui prit la main comme il aimait à le faire.

—Tu as du chagrin de Bruno, dis ?

—Oui, mon enfant, répondit Aurette ; j'aime cependant mieux qu'il soit mort ainsi qu'après une longue maladie.

Jean la regardait attentivement.

—Et pourtant, tu n'as pas l'air triste ? Mais on est triste en dedans, des fois, n'est-ce pas ?

Aurette rougit ; en effet, elle sentait son âme plus légère que depuis bien des jours.

—Et puis, ça fait plaisir de voir comme il est bon, M. Villandr . C'est un brave cœur !

Sur cette affirmation, Jean embrassa sa tante et fut se coucher ; mais il ne s'endormit pas sans avoir pleuré tout seul son vieux camarade de jeu.

Quelques jours après, le docteur Rozel vint voir Mlle Leniel ; il apprit avec regret la mort du chien qu'il lui avait donné jadis pour lui tenir compagnie, à une époque où elle avait grand besoin de distractions.

—Il doit bien te manquer ? demanda-t-il.

—Sans doute ; mais il se faisait vieux et ne sortait plus guère.

—Je vais t'en donner un autre ; de quelle espèce le veux-tu ?

—Non, mon cher docteur, fit Aurette en mettant la main sur le bras de son vieil ami, par un geste familier et charmant dont elle était coutumière, je ne veux pas d'autre chien ; j'ai trop aimé celui-là pour lui donner un successeur.

—Comme tu voudras. Pourtant, il te faudrait bien un chien de garde ?

—Où ! cela, oui ; n'importe lequel ; ce ne sera pas mon ami, ce sera un serviteur.

Le docteur Rozel m dita un instant sur la durée des affections humaines et canines, puis tout à coup :

—Mon ami Villandr  est venu te voir cette semaine ? dit-il. Qu'est-ce qu'il t'a conté ?

Un faible sourire éclaira le visage d'Aurette pendant qu'elle répondait :

—Il ne m'a rien conté du tout.

—Qu'est-ce qu'il a fait alors ?

—Nous avons enterré Bruno ensemble.

Le docteur un peu surpris la regardait.

—Il était là quand la pauvre bête est morte ; je voulais appeler Brochet, il n'a pas voulu.

Elle se troubla et rougit un peu.

—Il me paraît, reprit le docteur, que Villandr  vient ici principalement pour faire des corvées ; Tant  : Jean, tantôt ce chien... Mais il n'a pas l'air de détester cela, je crois...

Aurette leva la tête et répondit :

—Jean l'a dit, c'est un brave cœur.

Le docteur resta silencieux pendant un bon moment. Troubl e, elle arrangeait ses bouquets qui n'avaient pas besoin d'elle.

—Aurette, fit M. Rozel, tu ne sais pas ? Tu devrais épouser Villandr  !

Elle avait p li, et reculé involontairement ; toute sa fierté lui reflua violemment au cœur.

—Moi ? dit-elle. Quelle idée ! Jamais de la vie !

—Tant pis, répondit le docteur ; tu ne trouveras pas mieux... lui non plus.

Elle gardait le silence.

—Allons, ne te f che pas, reprit M. Rozel, ne boude pas... Regarde moi... mais regarde-moi donc...

Il la prit par le bras, la contraignant à montrer son visage.

—Docteur, voyons... c'est absurde... pourquoi voulez-vous ?... Enfin, dit-elle avec éclat, n'est-ce pas honteux de vouloir me faire épouser un homme qui ne m'aime pas ?

Très bien, pensa le docteur, elle n'a pas dit qu'elle ne l'aimait point. Ce sera bien le diable si on ne vient pas à bout de ces deux ent t s d'orgueil ! Ne te f che pas, Aurette, mettons que je n'ai rien dit, et allons voir ton jardin.

Villandr  avait regagné son logis solitaire par un chemin si long qu'en arrivant à la nuit tombée, il s'aperçut qu'il avait oublié de dîner. Sa vieille bonne, ne l'attendant plus, était allée se coucher ; il prit dans le buffet un morceau de pain et un fruit, en fit un souper mélancolique et frugal, puis alla s'asseoir à son bureau et voulut travailler.

Impossible ! entre les chiffres et les formules se glissait Bruno, Bruno couché dans les feuillages, avec le doux visage de Mlle Leniel penché sur lui... Quels yeux merveilleux elle avait, cette exquise Aurette ! des yeux beaux dans les larmes ; sa bouche p tri e de grèce et de bonté, tremblante de sanglots contenus, n'en avait que plus de charme

captivant. Sans doute, elle était toujours belle ; mais sa beauté, contrairement aux beautés froides, était moins frappante au repos que dans l'émotion ; tout ce qui agitait son âme lui communiquait une sorte de vibration qui la rendait cent fois plus touchante.

Villandrè repoussa son papier, l'enferma dans un tiroir et prit un paquet de devoirs d'élèves ; dans ce travail ingrat et minutieux, il trouverait peut-être moyen de s'absorber.

Non, cela ne réussissait pas non plus. Au travers des âneries scolaires, il voyait passer la robe d'un gris rosé si doux, portée par Mlle Leniel le jour de la première rencontre, il n'y avait pas cinq mois. Si peu de temps ! et toute sa vie antérieure lui paraissait reculée dans un extrême lointain. Il n'avait oublié aucune entrevue, aucun détail ; il eût pu dire à quel moment précis de la soirée elle s'était tournée vers lui après avoir causé longtemps avec un autre ; il savait ce qu'elle avait dit, il avait compté ses silences... Ah ! comme il l'aimait ! comme il l'avait aimée, dès le premier jour ! Quand elle était venue à lui avec le *Pascal* ouvert à la page devinée, il avait cru sentir qu'il l'aimait déjà depuis longtemps, et c'était la seconde fois qu'il la rencontrait !

Qu'il avait été heureux de la voir si généreuse, si ouverte, si courageuse, au sujet de Lucile ! Non, certes, il n'avait pas été froissé qu'elle eût pensé à doter sa sœur ; de toute autre personne il l'eût considéré comme une offense, mais d'elle !... qui donc aurait jamais pu s'offenser d'une action d'Aurette, ou la prendre en mauvaise part ? Elle agissait en toute simplicité de cœur, avec une franchise telle que tout en devenait simple et clair, avec une témérité dans le bien qui déconcertait la critique. Elle était bien Française, cette vaillante Aurette ! elle allait droit devant elle, sans se soucier même de savoir si le chemin était difficile ou périlleux ! Sa conscience ne lui avait-elle pas dit de passer ? Elle passait !

Non, elle repoussa les cahiers chargés d'hiéroglyphes abstrus, construits par de petites cervelles en détresse ; le problème de la vie était bien autrement complexe et indéchiffrable pour lui ! Que n'était-elle née pauvre et obscure, cette Aurette inaccessible ! Comme il aurait travaillé pour elle ! Que les nuits passées au travail, les fastidieuses journées de répétitions, les classes réitérées, lui eussent semblé faciles ! Il aurait accumulé besogne sur besogne pour lui donner le luxe quasi divin des fleurs, puisqu'elle aimait les fleurs, généreuses et franches comme elle.

Mais elle était riche ! Hélas ! cette richesse les séparait à jamais. Découragé, surmené, il ne pouvait espérer de faire une de ces découvertes qui portent le nom d'un homme assez haut pour qu'il devienne l'égal des plus grands ; il l'avait rêvé autrefois ; en cherchant encore un peu, il aurait peut-être trouvé, car il était sur la voie... Mais son amour lui avait ôté toute énergie, sauf celle de la résistance. Qui donc ne s'userait à donner sans cesse du front contre le même granit ? Qu'Aurette ignorât son amour, c'était à cela qu'il employait toute sa force, car si elle soupçonnait la moindre étincelle de tendresse en lui, ne prendrait-elle pas en mépris le professeur pauvre, amoureux de la fortune de la riche héritière ?

Quel dommage pourtant ! Elle avait pour lui de la sympathie et de l'estime, assurément. — oui, de l'estime, il le sentait. Elle éprouvait aussi de la reconnaissance, il le savait, pour l'amitié qu'il témoignait à Jean. Tout cela formait un sentiment très doux, qui lui réchauffait le cœur ; quand elle ne s'était pas cachée de pleurer son chien, tantôt, elle lui avait donné une preuve de confiance qu'elle eût refusée à tout autre, — tout autre connu depuis si peu de temps. Précieuse confiance, inappréciable estime qu'il avait lue dans ces yeux d'Aurette plus d'une fois ; c'était même de l'amitié qu'elle avait pour lui, il pouvait bien en convenir avec lui même ! Pour ne perdre ni cette amitié ni cette estime, il fallait savoir cacher sa folie... il la cacherait.

Ce qui l'avait ébloui sur la nature de l'affection qu'il lui portait, c'était la bizarre jalousie dont il avait été saisi lorsque la voix publique l'avait mariée à Dorvety. Elle, profanée à ce grand nigaud ! Sans l'excuse de la jeunesse ignorante, de l'entraînement irréflecti, le jugeant comme elle l'avait jugé, elle l'aurait épousé ? Pourquoi ? Pour se marier ? ou peut-être séduite par ses façons élégantes et ses aspirations à la Grande Louveterie de France ?

Il lui en avait voulu de ce bruit, dont elle n'était pourtant pas responsable ; pourquoi le laissait-elle courir ? Et quand elle avait décliné en sa présence toute tentative plus étroite de rapprochement, il lui en avait su un tel gré qu'il avait failli se trahir. Mais il ne s'était pas trahi, il en était certain. Autrement, l'eût-elle souffert près d'elle ce jour même, quand ils avaient ensemble enterré le pauvre Bruno ?

Était-ce bien prudent, ce qu'il avait fait en lui baisant la main ? Cependant, il était sûr de n'avoir obéi qu'à un sentiment de respectueuse pitié pour elle. Elle ne l'avait pas pris en mauvaise part, assurément...

C'était pourtant une imprudence. Engagé dans cette voie-là, savait-il où il s'arrêterait ? Qui peut répondre de soi-même ? Tout valait mieux que de perdre l'estime d'Aurette. Si triste que fût une existence qu'elle ne devait jamais partager, c'était encore le paradis en comparaison de ce que ce pouvait être avec son mépris, même immérité ; et si son secret lui échappait un jour, comment se justifier ? Aucune explication ne serait jamais possible !

Et Villandré, de plus en plus faible, vaincu par l'amour qu'il lui portait, terrifié par la crainte de sa méséste, se demanda si voir Aurette n'était pas le plus grand danger dont son honneur d'homme eût jamais été menacé.

Longtemps il marcha par la chambre à pas lents et mesurés, cherchant une solution, repoussant la seule qui se présentât, comme un blessé repousse l'amputation qui peut le sauver.

Enfin, après avoir bien pensé, il s'assit, mit sa tête dans ses mains, ferma les yeux, et rassembla dans son cœur tous les rares et précieux témoignages de cette estime qui lui tiendrait lieu de tout le reste ; il les réunit comme une brassée de fleurs qu'on va jeter sur une tombe, et prit une grande résolution. Son destin était arrêté ; désormais, il marcherait dans cette voie sans se laisser troubler. Mais il ne put dormir cette nuit-là, car son cœur était déchiré.

## XVI

Un matin d'août, quinze jours environ après la mort de Bruno, Mlle Leniel trouva le temps si beau qu'elle résolut d'aller à Angers à pied. Il y a des jours comme cela, dans la vie, où l'activité semble plus joyeuse et plus nécessaire, et la brise allègre, qui avait emporté à deux reprises le chapeau d'Aurette pendant qu'elle inspectait son jardin, lui avait soufflé le désir de se mouvoir. Elle partit donc, laissant son neveu aux prises avec Brochet qui n'était pas toujours du même avis ; tous deux, à grand renfort de lattes et de clous, avaient entrepris d'élever sur la tombe du bon chien une tonnelle qui serait couverte de verdure au printemps suivant ; les vacances commencées autorisaient cet emploi de leur temps.

Les jardins sentaient bon le long de la route ; des quantités d'enfants, enfermés d'ordinaire dans les écoles, donnaient aux chemins une animation particulière : pareilles à des troupes de moineaux piaillards, leurs bandes tumultueuses s'éparillaient au passage des voitures pour se reformer aussitôt. Parmi ceux-là se trouvaient pas mal des anciens protégés d'Aurette, jadis promis par elle au rang d'élèves, en attendant l'école pour de bon... Que c'était loin, ce temps-là, où elle avait voulu, pour combler le vide de son cœur, l'occuper par une charité entreprenante ! Depuis, Jean avait suffi pour emplir son âme et son temps. Et maintenant, Jean entré au lycée et pris par les devoirs de sa petite vie d'écolier, suffisait-il encore ?

Tout en cheminant sous son ombrelle, Aurette rougit, et ce n'était ni la chaleur ni la chaleur qui avaient envoyé ce rose vif à ses joues. Depuis qu'elle avait perdu son vieux chien, elle trouvait l'existence plus douce, ses pensées étaient moins troublées ; elle avait en quelque sorte organisé le provisoire dans son âme. Sans doute, Villandré ne serait pas toujours présent, elle ne le verrait même pas souvent ; peut-être était-il déjà parti, comme le font volontiers les professeurs dès qu'arrivent les vacances, pour quelque endroit tranquille où il se reposerait pleinement de ses travaux... Mais il reviendrait à l'automne, l'hiver recommencerait, avec sa routine de dîners, de soirées et conséquemment de rencontres ; il lui rendrait bien visite aussi quelquefois... En fait de bonheur, Aurette n'était pas difficile : elle ne souhaitait rien de plus.

Après avoir terminé les menues emplettes qui l'avaient attirée en ville, Mlle Leniel se rendit chez Julia, dans l'intention de lui demander à dîner. Armand Deblay était au bord de la mer, pour préparer l'installation de sa famille. Les deux sœurs eurent tout le loisir d'approfondir ensemble une quantité de petites questions féminines épargnées d'ordinaire, aux oreilles du mari. Ensuite elles s'amuserent aux gentilles du dernier-né enfant sage et parfait qui réalisait l'idéal du poupon : dormir et teter régulièrement avec de courts intervalles de veille où il était toujours de bonne humeur. Quand

cette distraction fut épuisée et que l'enfant modèle se fut rendormi dans son berceau, Julia regarda autour d'elle, à l'instigation de sa mémoire inquiète, cherchant ce qu'elle pouvait bien avoir oublié.

— Ah ! je savais bien que j'avais quelque chose à te dire, quelque chose d'ennuyeux... avec ces enfants-là on perd l'esprit. Tu ne sais pas ? Noël Villandré a demandé son changement !

Aurette était assise, heureusement, sans quoi elle fût probablement tombée, tant son être tout entier se trouva violemment ébranlé.

— Ce n'est pas possible ! fit-elle, les yeux dilatés par une douleur intolérable.

Julia, qui ne l'avait pas regardée en parlant, se retourna vers elle, frappée par l'altération de sa voix ; la vue du visage soudainement tiré, pâli, contracté de sa sœur, lui révéla ce qu'elle n'avait jamais soupçonné.

— Aurette... Aurette... ce n'est peut-être pas tout à fait résolu ! dit-elle en prenant les mains de sa sœur... Tu me fais peur !

Mlle Leniel dégagea ses mains, en passa une sur son front et, s'efforçant de rire, répondit :

— N'est-ce pas absurde d'être impressionnable à ce point ? J'ai tout de suite pensé à Jean... Jean perdrait trop si... si ce que tu viens de dire était vrai. Il a là un ami que nous ne remplacerions pas.

Elle avait repris une apparence de calme faite pour tromper une autre que Julia ; mais celle-ci la connaissait trop bien pour s'y méprendre : d'ailleurs, un tremblement nerveux agitait un pli de la robe d'Aurette qui s'en aperçut et passa la main sur l'étoffe ; le pli retomba immobile.

— Comment l'as-tu appris ? demanda-t-elle, sans que sa voix pût reprendre encore son timbre habituel.

— C'est le proviseur qui l'a dit à l'oncle Rozel ; il est désolé, tout le lycée est navré de perdre un professeur aussi parfait. Ce n'est pas seulement pour Jean qu'on ne le remplacera pas ! Et Lucile qui n'en sait rien ! Quand elle apprendra que son frère quitte Angers, elle en aura un chagrin ! Pense donc, elle le voyait tous les jours !

Julia parlait un peu au hasard, pour laisser à sa sœur le temps de se remettre : elle défila tout un chapelet de condo!éances insignifiantes, et quand elle ne trouva plus rien à dire, elle alla vers le berceau, comme si l'enfant avait remué, bien qu'il n'en fût rien.

— Sait-on pourquoi ? demanda enfin Aurette d'un ton si grave que Julia en eut envie de pleurer.

— Il n'a pas donné de raisons, peut-être espère-t-il aller à Paris... Il avait dit une fois, voilà déjà longtemps, qu'il aurait bien aimé Paris, pour être plus au courant du mouvement de la science ; mais, alors, il avait sa petite fortune... Maintenant ce serait plus difficile... Et je n'ai pas entendu dire qu'il eût espoir d'obtenir une place à Paris...

Aurette écoutait, la tête levée, l'œil distrait, comme une personne qui s'intéresse momentanément à des choses au fond indifférentes.

— C'est bien fâcheux, dit-elle, bien fâcheux pour Jean. Le pauvre petit en aura beaucoup de chagrin, autant que Lucile peut-être, — et certainement y perdra davantage. Au revoir, Julia, je m'en vais.

Elle se leva et fit deux ou trois pas dans la chambre, rassemblant ses petits paquets. Elle s'approcha ensuite de la glace pour fixer son chapeau ; mais tout cela d'un air lassé, brisé, qui amena des larmes dans les yeux de Julia.

— Ne t'en va pas, dit-elle en la caressant, reste encore un peu.

— Pourquoi ? fit Aurette, dont la fierté révoltée couvrit le visage de rougeur. Jean est tout seul là-bas, il faut que je rentre.

— Je vais avec toi, dit spontanément Julia.

— Non, ma sœur, merci. J'ai encore des courses à faire en ville, cela te fatiguerait inutilement.

Mme Deblay la regardait, indécise, inquiète ; se sentant observée, Aurette avait repris l'élasticité de ses mouvements.

— Ecoute, dit la jeune femme, nous partons samedi pour le bord de la mer... viens avec nous, la maison est grande, on te casera toujours bien, et Jean aussi.

— Merci, je verrai... je ne sais pas si je pourrai...

— Il faut venir, Aurette, tu n'es pas bien depuis quelque temps ; ne reste pas seule, je serais trop inquiète.

—Je verrai, répéta Mlle Leniel avec un peu de gêne ; je te remercie, Julia, mais je suis très bien, je t'assure !

—Et puis, écoute encore ; il me faut une réponse, tu comprends ? C'est aujourd'hui mardi. Viens ici jeudi me dire que tu as accepté.

—Je veux bien. —Leur jeudi, répondit Aurette, mais je ne promets pas d'accepter.

—Jeudi, c'est entendu ; fixons une heure, veux-tu ? Au dernier moment on a toujours un tas de choses à faire, je serai en l'air tout le temps... Veux tu jeudi, à trois heures ?

—Trois heures, soit, fut la réponse ; je pourrai rentrer pour dîner. Si Jean veut venir avec moi...

—N'amène pas Jean, fit vivement Julia ; viens seule, j'aurai peut-être un service à te demander, et les enfants n'ont pas besoin de savoir ces choses-là.

—Bien, dit Aurette, avec une apathie étrange chez elle, ordinairement prompte à courir au-devant des questions. Elle embrassa sa sœur et sortit.

Par la fenêtre close, au travers des rideaux, Julia la vit tourner le coin ; quelle démarche affaissée et lente ! Le poids d'un monde semblait être tombé sur les épaules de la pauvre fille ; elle n'essayait même pas d'y résister, sachant son impuissance. Mme Deblay mit son chapeau, sonna la bonne pour qu'elle prit soin du bébé et courut chez son oncle Rozel.

L'heure de la consultation venait de finir, et le docteur mettait ses gants, lorsque sa nièce entra comme un coup de vent dans son cabinet.

—Mon oncle, dit-elle à demi-voix, sans prendre le temps de l'embrasser, vous m'avez dit que Villandré veut quitter Angers ?

—Eh bien ? fit le docteur, moins surpris que Julia ne l'eût cru.

—Aurette l'aime !

—Elle te l'a dit ? répondit-il avec vivacité.

—Non, je l'ai vu. Qu'est ce que nous allons faire, mon oncle ?

—Je n'en sais rien ! Il y a longtemps que je me doutais de cela... C'est bien malheureux, car Villandré est d'une obstination ! Je lui ai démontré scientifiquement qu'il faisait une bêtise, il m'a écouté avec patience et m'a remercié.

—Et puis ?

—C'est tout. Il tient à s'en aller.

—Il a donc une bien forte raison ?

—Parbleu ! il aime Aurette !

—Il l'aime ? s'écria Julia avec un jet de lumière dans ses beaux yeux couleur de violette. Mais alors, c'est tout simple !

—Tu crois ça ? C'est plus compliqué que de marier le Guadalquivir avec la Bidassoa.

—Mais pourquoi, s'ils s'aiment ?

—Tiens, il faut que je t'embrasse pour ce mot-là ! dit le vieux docteur en baisant sa nièce au front. Tu ne vois donc pas qu'Aurette est riche et que Villandré n'a rien ? Te figures-tu qu'il va la demander en mariage ?

—Alors, c'est elle qui le demandera ! Elle en est capable !

—Eh bien ! non, parce qu'elle l'aime ! Elle en serait capable si elle n'avait pour lui que de l'estime et de l'amitié. Se sachant aimée, elle l'aurait demandé il y a seulement trois mois ; à présent, elle a regardé en elle-même, elle ne peut plus !

—Comment savez vous cela, mon oncle ? demanda Julia, émerveillée de cette sagacité.

—Je les ai examinés tous les deux. Ils se jetteraient des montagnes à la tête plutôt que de tomber dans les bras l'un de l'autre... Et ils ne demandent que cela, remarque bien ! C'est le cas de maudire l'argent pour tout de bon.

—Mais, mon oncle, ce n'est pas admissible que, pour de l'argent, ces deux êtres-là manquent le bonheur de leur vie ? Ils sont faits l'un pour l'autre !

—C'est mon avis. Villandré a quatre ans de plus qu'elle, c'est un cerveau rassis...

—Pas en ce qui concerne son amour, car s'en aller comme cela, c'est une folie ! Mais c'est très bien, et je ne peux pas dire qu'il ait tort. Enfin, c'est le mari qu'il lui fallait.

—Assurément.

—Quel malheur qu'elle ne l'ait pas rencontré dix ans plus tôt ! fit Julia. Ils auraient été plus traitables tous les deux, et l'amour les aurait fait passer sur le reste !

—Et ç'aurait peut-être été fâcheux, répliqua philosophiquement le docteur ; il faut faire ces choses-là en pleine connaissance de cause, si l'on ne veut pas en avoir de regrets.

—Alors ? dit Julia découragée.

Le docteur fit un geste qui exprimait son impuissance à résoudre la question.

—Et je m'en vais, et il s'en va... Tout le monde s'en va, Aurette reste ; car elle veut rester, mon oncle.

—Naturellement ! Pour ruminer son chagrin.

—Et la première fois, elle a failli mourir ! Cette fois ce sera bien pis !

—C'est la ruine de sa vie, conclut M. Rozel.

—Mais, enfin, nous ne pouvons pas la laisser se détruire comme cela, mon oncle ! il faut faire quelque chose !

—Il faut les mettre face à face, dit le docteur après avoir médité ; ni toi ni moi ne pouvons deviner ce qu'ils se diront, qui sait ? Cela s'arrangera peut-être tout seul !

—J'y avais pensé ! fit Julia : j'ai donné rendez vous chez moi à Aurette, jeudi à trois heures... Trouvez un prétexte pour envoyer Villandré, ils se rencontreront, je me garderai bien de rentrer, et alors, forcés de causer...

—C'est parfait, conclut M. Rozel. Voyez-vous, la petite diplomate ! Que ne m'astu dit cela d'abord ? Au lieu de me laisser creuser ma vieille cervelle...

—Il fallait, mon oncle, que cela vint de vous ! Je ne savais pas si mon idée était bonne. Et d'ici là, me conseillez-vous de voir Aurette ?

—Non, je la verrai peut être... Et encore, mieux vaut les abandonner à leurs pensées, chacun de son côté.

—Pauvre Aurette, elle doit souffrir horriblement ! Le cœur m'en fait mal !

—Garde ta pitié, mon enfant ! Si nous échouons, elle souffrira encore bien davantage !

## XVII

Aurette arrivée un peu tôt était entrée chez sa sœur. Depuis quarante-huit heures elle n'avait cessé de méditer sur le départ annoncé de Villandré, et son esprit inquiet avait supposé à cette résolution bien des causes diverses sans s'arrêter à aucune. Elle en était arrivée à ce point où l'on a tant pensé à une seule chose qu'on ne peut plus y songer du tout, excepté d'une façon vague et presque somnolente. Sa surprise fut extrême lorsqu'elle vit entrer le professeur ; celui-ci, qui ne s'attendait pas à la rencontrer là, ne fut pas moins étonné, et, après avoir échangé un salut, ils restèrent un court instant muets, embarrassés, vis-à-vis l'un de l'autre.

—Je vous demande pardon, mademoiselle, dit Noël en se remettant le premier de son trouble ; je venais voir madame votre sœur de la part du docteur Rozel, qui m'a chargé pour elle d'un message...

—Ma sœur est sortie, monsieur, mais elle va rentrer. Veuillez vous asseoir.

Il obéit, et tous deux, sous l'impression du même malaise, détournèrent les yeux l'un de l'autre. Aurette se sentait le cœur gonflé à éclater, tout son être lui criait : " Mais qu'il parle donc ! qu'il dise pourquoi il t'inflige cette intolérable souffrance ! " Elle leva sur lui son regard presque irrité : au même moment il se tournait vers elle, afin de remplir encore une fois ses yeux de cette chère présence.

—Monsieur, dit Aurette d'une voix qui tremblait un peu quoi qu'elle fit, est-ce vrai, ce qu'on m'a dit ? Vous voulez quitter Angers ?

Villandré regarda le tapis ; il avait bien espéré pourtant qu'elle ne le saurait pas si tôt ; mais il avait compté sans la rapidité avec laquelle les nouvelles atteignent en général ceux précisément à qui elles ne sont pas destinées.

—C'est vrai, mademoiselle, répondit-il.

—Notre ville vous a donc bien déplu, que vous n'y voulez pas rester plus longtemps ?

—Au contraire, mademoiselle, je me plaisais beaucoup ici... J'y avais fait des relations très agréables...

Très agréables ! Le cœur d'Aurette sauta dans sa poitrine ; c'est ainsi qu'il

jugeait l'amitié qu'elle lui portait, la confiance qu'elle avait mise en lui... Elle se contraignit :

— Alors, monsieur, pourquoi tant de hâte à nous quitter ?

Il hésita un peu : c'était plus difficile de lui mentir à elle, que de donner aux autres des explications quelconques ; il essaya pourtant.

— L'intérêt de mon avenir... dit-il ; ici, la vie est trop douce, trop facile, je ne travaille pas assez... et puis, j'espère pousser plus avant des recherches entreprises il y a déjà longtemps et que j'ai délaissées...

Il mentait très mal, décidément, et s'arrêta découragé.

— On travaille partout, quand on le veut bien, reprit Aurette avec une certaine âpreté ; ne serait-ce pas plutôt que des relations... amicales vous rappelleraient ailleurs ? En ce cas, mieux vaudrait nous le dire, nous serions capables de l'apprécier.

Aurette, la sévère M<sup>lle</sup> Leniel, si discrète, si réservée, se mêler à ce point de ce qui ne la regardait pas ! Qu'eût dit Angers, si on l'avait su ! Mais Angers était de l'autre côté de la vitre, dans la rue ou ailleurs, et ne pouvait entendre.

— Je ne vous ai dit que la vérité, mademoiselle, répliqua Villandré.

— Eh bien ! monsieur, reprit Aurette, permettez-moi de vous parler franchement : vous avez tort de prendre à la hâte une si grosse résolution. Vous vous êtes fait ici des amis... tout un centre de relations que vous ne retrouverez peut-être pas aisément dans une autre fille. Nous passons pour être difficiles... nous le sommes en effet, je le crois, et pourtant, vous aviez trouvé ici...

— Une bienveillance qui m'honore et dont je suis touché, interrompit Villandré de sa voix grave et pénétrante. Je vous supplie de ne pas me croire insensible à tant de bonne grâce.

Il se tut ; au dehors, par la fenêtre entr'ouverte, on entendait le cri des hirondelles qui se poursuivaient autour des vieilles maisons. Aurette reprit, en baissant la voix à son insu :

— Vous quittez Lucile, vous abandonnez vos amis... Jean a si grand besoin de vos conseils ! Votre influence sur lui est plus profonde et plus heureuse que vous ne sauriez le croire. Si vous vous en allez, que... que va-t-il devenir ?

Plein d'angoisse, Villandré concentrait toute son énergie pour ne pas lui crier :

— Ne voyez vous pas que je vous aime ? Épargnez moi !

— Si vous vouliez rester si peu de temps, continua Aurette dont les lèvres tremblaient, il ne fallait pas vous intéresser à cet enfant ! Il a cru que vous l'aimiez, il vous a donné tout son tendre petit cœur, et maintenant il devra se détacher de vous ? S'il me dit, dans son chagrin, que vous n'aviez pas d'amitié pour lui, que lui répondrai je ?

— Mademoiselle, fit Villandré, j'aime Jean, je lui serai toujours attaché ; ne permettez pas qu'il me bête ou m'oublie... Je ne le mérite pas.

— Mon pauvre Jean va souffrir... Il ne l'a pas mérité non plus, et puis je l'en empêcher ?

— Ah ! mademoiselle, si l'on pouvait empêcher de souffrir ! s'écria Noël en détournant sa tête fine et fière.

— Jean n'est qu'un enfant, j'en conviens, reprit Aurette dans l'emportement de sa douleur ; mais il est très développé pour son âge, il a un cœur trop délicat, trop affectueux... Ce sera la première désillusion, le premier abandon de sa petite vie... Blesser une âme si tendre, c'est... c'est presque une mauvaise action !

Elle regardait Villandré avec des yeux pleins à la fois de douceur et de colère ; il se leva, incapable de supporter plus longtemps cette torture.

— Mademoiselle, dit-il, vous êtes bonne, je l'ai vu... je ne l'oublierai pas. Ayez de l'indulgence pour ceux qui font du mal sans le vouloir, car, je vous le jure, ils sont plus à plaindre qu'à blâmer ! Si Jean m'en veut au commencement, dites-lui que ce n'est pas ma faute, que j'ai fait de mon mieux, que j'ai agi suivant ma conscience ; plus tard, il comprendra... Et puis, il vous croira si vous le lui affirmez... Et moi, mademoiselle, j'emporterai partout le souvenir de cet enfant qui m'est devenu si cher, le souvenir du Nid, où vous avez bien voulu m'accueillir en ami... le souvenir aussi de votre affection pour ma sœur... Et ne soyez jamais tentée de penser que je puisse manquer envers vous de respectueuse reconnaissance !

Il la salua et sortit sans qu'elle eût pu proférer une parole.

Elle resta atterrée, comprenant vaguement qu'elle avait dû livrer son secret à cet

homme qui avait gardé le sien ; humiliée. mais surtout navrée, car chacune des dernières paroles de Villandré lui avait révélé encore un peu plus de ce qui l'avait si profondément attachée à lui : sa délicatesse, sa droiture et aussi son invincible orgueil d'homme pauvre et fier.

Après un moment de stupeur, Aurette saisit un crayon et écrivit à Julia deux mots sur une carte :

“ Je ne puis t'attendre, pars seule.”

Elle sortit ; l'air tiède la frappa au visage comme s'il sortait d'une forge ; sans force, sans voix, elle s'assit dans sa voiture, et retourna au Nid.

## XVIII

Pendant cette courte entrevue, Jean avait reçu une visite. Privé des conseils de Brochet parti avec la voiture de sa tante, il avait renoncé à terminer ce jour-là le monument de verdure élevé à la mémoire de Bruno, et pour charmer ses loisirs il s'était livré à des exercices consciencieux de gymnastique. Jugeant qu'il avait mérité une récompense, il se mit ensuite, suivant sa propre expression, à “ piocher la bicyclette,” ce qui ne s'effectuait pas d'ordinaire sans quelques chutes peu dangereuses aux tournants compliqués.

Très absorbé dans ce travail, il surveillait attentivement le mouvement de ses pédales, lorsqu'il vit une ombre lui barrer le chemin. S'arrêter court, mettre pied à terre, un peu sans le faire exprès, et s'écrier : “ Tiens ! Mme Thomasset !” fut l'affaire d'un instant.

—Moi-même ! dit la vieille dame. Et ça va bien, monsieur Jean ?

—Très bien, et vous, madame ? Vous êtes donc à Angers ? Moi qui vous croyais au couvent !

—J'y ai été, mon ami : j'y ai été, répliqua-t-elle avec une nuance de sévérité dans la voix.

—On en sort donc, de votre couvent ? Mais alors, c'est un couvent pour rire ? Et vous avez votre vieux chapeaux ; vous n'aviez donc pas d'uniforme ?

—C'est une retraite pour les dames nobles. rectifia Mme Thomasset en serrant un peu les lèvres ; on s'habille comme on veut, excepté pour aller au chœur, où on met un capuchon de soie noire. En hiver, ça ne doit pas être désagréable à cause des courants d'air ; mais au mois d'août, pfff...

Elle prolongea ce son avec volupté, comme une personne heureuse de respirer.

—Ma tante Aurette est en ville, reprit Jean avec une extrême politesse ; mais si vous voulez prendre la peine d'entrer et l'attendre, je vous tiendrai compagnie.

—Je veux bien, fit Mme Thomasset. Au total, elle avait l'air déprimé, s'il est permis d'employer cette expression au sujet d'une personne aussi énergique, et suivit Jean sans résistance.

Quand ils furent assis tous les deux dans le salon, le petit garçon, qui ne l'avait pas quittée des yeux, lui adressa à brûle-pourpoint une question extraordinaire :

—Ça vous ennuyait donc bien, là-bas ?

Mme Thomasset, ordinairement si maîtresse d'elle-même, fit un brusque soubresaut.

—Pourquoi me demandez-vous ça ? dit elle en braquant sur lui ses yeux vifs.

—Dame ! vous n'avez pas la figure d'une personne qui a eu beaucoup d'agrément, répondit Jean sans cesser de l'examiner

Comme il s'était assis dans un immense fauteuil, pareil à celui qu'il avait offert à la visiteuse, ses jambes pendaient sans toucher terre, et il leur imprima un mouvement de va-et-vient très suggestif.

—De l'agrément ? répondit la bonne dame d'un air rêveur, cela dépend. J'ai trouvé là des personnes distinguées, très distinguées...

Jean arrêta le balancement de ses jambes, qui n'était pas distingué, et continua d'inspecter Mme Thomasset, avec plus de bienveillance et core que de curiosité.

—Elles vous ont ennuyée, dites ? fit-il confidentiellement, en se penchant un peu vers elle.

—Ce n'est pas cela... C'est plutôt la nourriture... Elles ont de la volaille impossible ! s'écria-t-elle soudain, donnant cours à une indignation longtemps comprimée ; et

les œufs... er fin, les œufs ne sont pas du jour ! Je ne dis pas qu'ils soient mauvais .. mais ça des œufs !

—Les poulets non plus ?

—Quoi ? demanda la bonne dame avec quelque rudesse.

—Ce ne sont pas des poulets du jour... enfin, de vrais poulets ?

Mme Thomasset regarda Jean comme si elle avait envie de se fâcher, puis ses traits se détendirent, et elle rit de bon cœur.

—Je crois que vous vous moquez de moi, maître Jean, dit elle, pendant qu'il s'en défendait avec une pantomime polie, mais j'ai de l'amitié pour vous, et ça m'est égal. Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu ma nièce Lucile ?

—Ça me semble toujours long quand je ne la vois pas, répliqua-t-il galamment ; mais, à vrai dire, je crois qu'elle est venue déjeuner il y a huit jours ; j'étais chez ma tante Julia, ce jour là.

—Et mon neveu ?

—M. Villandré ? Je le voyais au lycée, avant les vacances ; il n'est pas revenu ici depuis qu'il a enterré ce pauvre Bruno avec ma tante Aurette.

—Bruno ?

—Le gros chien, vous savez ? expliqua Jean.

—Ils l'ont enterré ?

—Ensemble. C'est M. Villandré qui a creusé la fosse. Je lui fais un monument, à Bruno.

—Il venait souvent, mon neveu ?

—Non, fit Jean avec regret.

—Je me demande pourquoi il veut s'en aller d'Angers...

—Qui ? s'écria le petit garçon en bondissant sur ses pieds.

—Mon neveu.

—Il veut s'en aller ? Ah ! mais, cela ne se peut pas ! Je ne veux pas qu'il s'en aille, c'est mon ami, M. Villandré ! Nous devons commencer la physique ensemble à la rentrée... Qui est ce qui a inventé ça ? Ce n'est pas vrai. Il ne veut pas s'en aller !

Le trouble et le chagrin mêlés de colère qu'exprimait Jean de cette façon incohérente, n'avaient pas ému la vieille dame ; à son tour elle le regardait avec curiosité.

—Vous n'en saviez rien ? Votre tante ne vous l'avait pas dit !

Jean secouait négativement la tête. Tout à coup il s'écria :

—C'est donc ça qu'elle est si triste, ma tante Aurette ! Voilà deux jours qu'elle ne m'a presque pas parlé ! et elle n'a pas mangé une seule fois comme à l'ordinaire !

—Ah ! fit Mme Thomasset en se redressant un peu sur son siège. Elle a peut-être l'estomac malade ?

—Elle ? fit Jean avec indignation. Elle n'est jamais malade, et elle a un estomac excellent. C'est qu'elle a du chagrin.

—Parce que M. Villandré s'en va ? insinua la tante.

—Parbleu ! Ça ne vous en ferait pas, à vous ? riposta Jean ; mais vous aimez les dames nobles, ça n'est plus la même chose. Oh ! mon ami Villandré... Les soupirs venaient, les larmes allaient suivre, Mme Thomasset était bien fâchée d'avoir parlé, lorsque Aurette entra. En la voyant, Jean se jeta sur elle à bras-le-corps.

—C'est vrai qu'il s'en va, tante Aurette ? cria-t-il avec un sanglot étouffé. Mlle Leniel serra contre elle le petit visage anxieux.

—C'est vous qui le lui avez dit, madame ? fit elle ; j'aurais voulu lui épargner ce chagrin encore un jour ou deux...

—Je ne savais pas que ce serait un si grand chagrin, répliqua posément la visiteuse, et je ne pouvais deviner qu'il ne le savait pas.

—Vous avez raison, répondit Aurette en se calmant. Asseyez-vous, madame, je vous en prie.

Les yeux creusés, le visage assombri de Mlle Leniel, le timbre altéré de sa voix avaient frappé Mme Thomasset, qui l'observait d'un air grave.

—Est-ce que vous savez, vous, mademoiselle, demanda-t-elle, pourquoi mon neveu a pris tout à coup la résolution de s'en aller d'ici ?

—Non, madame, je l'ignore, répliqua-t-elle brièvement.

—L'avez-vous vu depuis peu ?

—Je l'ai rencontré à l'instant chez ma sœur.

—Il ne vous a rien dit ?... Lui en avez-vous parlé ?

—Je lui en ai parlé ; il ne m'a pas expliqué les motifs de sa résolution. Je n'avais pas, d'ailleurs, à les lui demander.

—Vous avez encore raison, fit tranquillement la vieille dame. Après un petit silence, elle reprit : Ça ne vous étonne pas de me voir ici ?

Aurette revint à elle avec un peu de confusion.

—Je vous demande pardon, fit elle, madame, la surprise...

—Oui, je comprends... ça ne fait rien. J'étais à la maison de retraite, comme vous le savez, et puis, il y a quatre ou cinq jours, je l'ai quittée...

Les yeux d'Aurette exprimait tant de questions, que Mme Thomasset sentit le nécessité d'une explication complète.

—Je l'ai quittée pour tout de bon ; je ne m'y plaisais pas. Quand on a vécu toute sa vie libre, au grand air, on ne peut pas s'accoutumer à être enfermée entre quatre murs ; il y avait un parc, mais qu'est ce que c'est qu'un parc ! Et puis, les dames nobles, — les autres aussi... Enfin, je n'avais pas vendu ma maison de campagne ; j'achèterai d'autres poules, voilà tout. Il y avait des crève-cœur, que je regrette ; j'espère en retrouver d'aussi belles, je n'en suis pas sûre ; mais j'aurai des œufs et je ferai couvrir.

—Mais, fit Aurette de plus en plus étonnée, vous aviez apporté au couvent une fortune considérable, on ne vous la rendra pas ?

—Je ne suis pas tout à fait aussi sotte que vous le croyez, dit elle sans se troubler ; j'étais entrée là-bas conditionnellement. J'y suis restée douze jours, je leur ai laissé un billet de mille francs pour les pauvres... Non, je n'aurais jamais pu m'accoutumer à ces poulets-là ; ils n'avaient que la peau sur les os ! Et puis, ne rien faire de toute la journée... Il n'y avait pas moyen, voyez vous !

Une joie confuse pénétrait le cœur d'Aurette : cette fortune qu'elle avait tant regretté de voir disparaître, Noël et Lucile l'auraient peut être enfin, sur leurs vieux jours, pour adoucir leurs dernières années.

—Puisque vous ne pouvez pas me dire ce qui oblige mon neveu à s'en aller, reprit Mme Thomasset en se levant, je vous ai fait une visite inutile. Au revoir, maître Jean !

—Pas inutile, répondit Aurette avec douceur, cherchant à exprimer les sentiments mal définis qui l'agitaient. Je suis contente de savoir que vous allez reprendre votre vie ordinaire, madame ; cela me faisait de la peine de vous voir en quelque sorte prisonnière, même de votre plein gré ; vous serez plus heureuse chez vous, avec vos habitudes.

Mme Thomasset la regardait attentivement ; avec un brusque élan de confiance, elle prit les deux mains de Mlle Leniel.

—Moi aussi, fit-elle, cela me faisait de la peine ; j'étais sûre que ça ne réussirait pas ! Mais j'avais dit que j'irais, et je ne voulais pas en avoir le démenti. Alors, j'ai essayé... Ça n'a pas réussi ; il n'y a rien de perdu, n'est-ce pas ? qu'un billet de mille francs ; ce n'est pas la peine d'en parler.

Jean, témoin silencieux et préoccupé de cet entretien, recouvra tout à coup la parole.

—Alors, fit-il, vous allez retourner là-bas, du côté de la Flèche ? Et racheter des poules ?

—Oui, mon ami.

—Avant d'y aller pour tout de bon, vous devriez bien dire à M. Villandré de venir ici : je suis sûr que si ma tante Aurette lui parlait comme il faut...

—Jean ! fit Mlle Leniel en lui pressant la main pour l'avertir.

—Il aime beaucoup tante Aurette, M. Villandré, et si elle lui parlait sérieusement ..

—C'est votre avis, monsieur Jean ? demanda Mme Thomasset en l'examinant avec un demi sourire.

Il hocha la tête énergiquement.

—Eh bien, je le prendrai en considération, conclut-elle.

—Madame, je vous en prie, fit Aurette, cet enfant...

—Bonsoir, mademoiselle, interrompit la vieille dame. Avez-vous quelque commission pour Lucile ? Je vais voir si elle a chapitré son frère. Nous finirons peut-être par savoir le fin mot de tout cela. Au revoir, monsieur Jean.

Elle partit à grandes enjambées, avec la fière indépendance d'une femme qui a renoncé pour jamais aux inutiles simagrées d'une bienséance illusoire.

—Ma tante Aurette, dit Jean, quand elle eut disparu, vois-tu si tu voulais...

—Eh bien, mon enfant ?

—Je suis sûr que M. Villandré ne s'en irait pas.

—Jean ! tu ne sais ce que tu dis ! fit-elle en lui tournant le dos. Sur-le-champ, elle revint et l'embrassa tendrement. — Mon pauvre petit, fit-elle à voix basse, je t'assure que si j'y pouvais quelque chose, il resterait !

## XIX

Le soleil du lendemain matin éclaira un ciel délicieusement embrumé ; une fine mousseline, traversée par instants de lueurs dorées, semblait suspendue entre le ciel et la terre. Noël Villandré s'éveilla d'un sommeil fiévreux qui avait peu duré. Les agitations des semaines précédentes, la violente secousse de l'entretien qu'il avait eu la veille avec Mlle Leniel avaient ébranlé tout son être. En ouvrant les yeux, il rentra aussitôt dans la pénible réalité, sans même ce moment d'incertitude qui nous sert ordinairement de transition entre l'oubli et la lutte. Il avait pris une inébranlable résolution, il s'y tiendrait : profitant de la liberté des vacances, il partirait le jour même et, s'il le pouvait, ne reviendrait jamais ; à des épreuves comme celle qu'il avait subie la veille chez Mme Deblay, aucun courage ne saurait résister, il ne voulait plus s'y trouver exposé.

L'heure était très matinale ; à peine les oiseaux pépiaient-ils dans les jardins ; un désir fou de revoir encore une fois le Nid s'empara de Villandré.

Noël n'était ni un désillusionné, ni un pessimiste, ni un viveur. Il n'avait pas détruit à plaisir en lui-même tout ce qui fait le charme de la vie ; il avait gardé la fraîcheur des impressions de la jeunesse dans l'âme d'un homme de trente-cinq ans mûri par la souffrance et la réflexion, et il n'avait pas honte de se sentir jeune. Il sortit d'un pas rapide, le cœur battant d'une étrange et douloureuse joie à l'idée de ce qu'il allait faire, mais une réflexion l'arrêta. Quand il arriverait au Nid, les domestiques seraient debout, il pouvait être rencontré, reconnu... Comment expliquer sa présence, et qu'en dirait Aurette si elle venait jamais à l'apprendre ? Renoncer à sa fantaisie lui paraissait pourtant bien dur... Une idée subite lui vint, une de ces idées que peuvent seuls avoir les amoureux : sur la rive opposée, il connaissait un endroit d'où il pourrait voir le Nid en face de lui, — éloigné sans doute, mais nettement dessiné avec sa terrasse, ses sapins, son parc... Il ne courait plus risque d'être aperçu ; et, de plus ou moins loin, qu'importait, pourvu qu'il pût graver dans sa mémoire le paysage plein de souvenirs !

Il descendit sur la rive droite, dans les prairies peuplées de bétail tranquille : les bœufs et les chevaux, éclairés à travers la brume légère, semblaient vêtus d'or pâle ; ils allaient et venaient dans cette gaze transparente comme dans la splendeur d'une féerie ; les peupliers, qui frissonnaient à peine, faisaient reluire leurs feuilles vernies d'humidité, avec des reflets de pierres précieuses, et l'herbe brillait pareille à du verre filé. Le ciel, d'un bleu doux, s'épanouissait au dessus de sa tête, et la rivière paresseuse coulait lentement entre les prairies à demi voilées comme un ruban bleu moiré d'argent, décrivant des courbes gracieuses entre des promontoires invisibles.

Noël pressa encore le pas ; il savait que la brume se lèverait bientôt ; par des chemins étroits, peu frayés, mais qu'il connaissait bien, il atteignit les bois du château de Molières. Les grands châtaigniers étendaient leur branches d'un côté à l'autre de la route, abritant des milliers d'oiseaux joyeux ; mais il ne prenait garde ni à l'ombre ni au soleil ; quelques pas encore dans un chemin qui courait à mi-côté et il s'arrêta, les yeux fixés sur la rive opposée.

Par un caprice qui lui semblait cruel, la brume s'était massée là précisément, enveloppant le paysage depuis le rocher de la Beaumette jusqu'au grand rideau de peupliers qui encadre si majestueusement la Loire. En revanche, Angers, étalé à sa gauche, brillait sous le soleil comme enveloppé de splendeur. Malgré lui, Noël attachait son regard sur ce spectacle magnifique.

La noble ville s'élevait de terrasse en terrasse sur la base inébranlable des dix tours géantes de son superbe château. De ce massif soubassement les hauts clochers de la cathédrale semblaient s'élever dans le ciel ; les autres églises émergeaient des grandes nappes de sombre verdure formées par les jardins sans nombre, publics et privés, qui prêtent à Angers une physionomie si originale. Tout cela, constructions antiques et modernes, tours grises ou clochers blancs, brillait, doré par la lumière de l'orient, qui

donnait aux pierres on ne sait quel mystérieux reflet couleur de perle ; et de partout, égrénées par une brise molle, des sonneries de cloches tombaient sur la campagne sereine.

Le cœur de Villandrè se gonfla. Là, il venait de passer une année, qui demeurerait l'année de sa vie. Jamais plus, il en était certain, il ne retrouverait les émotions exquises ou poignantes qui l'avaient à son insu transformé. Il était venu là, l'esprit nourri de la science à laquelle il s'était donné tout entier, le cœur rempli de tendresse fraternelle, croyant avoir payé son tribut à la faiblesse humaine par un juvénile amour, dont il avait souffert jadis, relégué depuis au rang de ces souvenirs de la vingtième année, qui font naître un sourire à la fois attendri et railleur. La science l'avait pris, croyait-il, il lui appartenait tout entier, sauf la part réservée à Lucile.

Voilà que Lucile s'était détachée comme un fruit mûr quitte la branche ; elle avait son mari, elle aurait ses enfants ; son frère lui serait toujours cher, mais il ne lui était plus nécessaire... et insensiblement l'âme de Noël avait cherché une autre étoile, tant il est vrai que l'homme ne peut pas vivre sans tendresse. Et peu à peu, dans ce cœur qui se croyait fermé, l'admiration s'était changée en adoration, le respect en un cri passionné de tout son être, et l'amour était venu, triomphant, inexorable, comme s'il voulait se venger d'avoir été dédaigné si longtemps.

Noël se tourna vers le Nid ; la brume blanche s'élevait doucement, tantôt prise, tantôt ramenée par un vent presque insensible ; enfin, elle s'enroula sur elle-même et flotta en suivant le fil de la rivière, s'accrochant çà et là aux grands arbres de la vallée, aux rochers de la falaise de Pruniers, puis au clocher d'Epiré sur la hauteur, et enfin disparut au-dessus de la Loire, fondue, absorbée par la chaleur croissante.

Le Nid resplendissait, comme s'il eût été lavé pendant la nuit. Les vitres de la terrasse envoiaient des feux étincelants, les platanes reluisaient, les cèdres sombres eux-mêmes, illuminés par la couleur tendre de leurs fruits, se dressaient comme de gigantesques candélabres.

Malgré la distance, Villandrè voyait distinctement les détails de la maison ; une fenêtre s'ouvrit, quelqu'un fixa les volets à la muraille... C'était la fenêtre d'Aurette.

Il ne la verrait plus ; c'était elle, peut-être, qui lui apparaissait ainsi de loin, et il ne le savait pas ; de même, elle penserait à lui bien des fois, et il ne pourrait jamais en avoir connaissance ; leurs idées, leurs tendresses se croiseraient dans l'espace comme leurs regards se croisaient peut-être en ce moment, et ni l'un ni l'autre n'en éprouverait jamais la moindre joie ! Ah ! pourquoi l'avait-il connue, si noble, si franche, si généreuse ! Sa vie à lui eût continué dans le sillon qu'il lui avait tracé, pleine de joies intellectuelles, —celles-là ne trompent jamais, —et il ne serait pas aujourd'hui cet être fatigué par la lutte et le chagrin, que trois ou quatre mois d'un amour déraisonnable venaient de faire.

Le soleil brilla tout à coup sur la route, et il en sentit la chaleur pénétrer en lui ; la brume disparaissait aussi sur les haies d'aubépines et d'églantiers où les chèvre-feuilles parfumés tendaient des lacets de souple verdure ; elle allait, la brume fraîche, avec son léger frisson, laissant les feuilles et les fleurs couvertes de perles presque invisibles, au même instant séchées par le soleil ; Villandrè sentit son âme s'échauffer et sa peine se fondre dans cette lumière ardente. Sans doute, il souffrirait encore bien davantage, mais au fond de sa douleur restait la secrète joie d'avoir aimé ; bien plus, d'être aimé. Oui, Aurette s'était trahie, et rien ne pouvait faire à présent qu'elle n'eût révélé son secret ; elle l'aimait... Cette inestimable perle de droiture et de bonté lui avait donné le meilleur d'elle ; n'était-ce pas là de quoi le consoler de sa propre misère pendant le reste de sa vie ?

Ils s'aimeraient ainsi, sans jamais en convenir, sans jamais se revoir, il l'espérait, car leurs entrevues étaient trop périlleuses pour sa fierté ; les années passeraient sur eux leur apportant l'apaisement, mais non l'oubli ; et, qui sait ? beaucoup plus tard, ils pourraient se rencontrer sans danger, si la vie ne leur avait rien ôté de leur ferveur actuelle... car au fond de toute espérance, pour ceux qui ont déjà souffert, reste toujours un doute, une porte entr'ouverte à la désillusion... Ce peu qu'ils auraient valait mieux que rien... Oui, mais quelles tristes années à vivre maintenant !...

—Adieu, Aurette, dit Noël à demi-voix, les yeux fixés sur la chère demeure, adieu jusqu'aux limites de la vieillesse, et même, peut-être, adieu pour toujours... Malgré ce que j'endure, je vous bénis et vous remercie de m'avoir aimé...

Il reprit le chemin de la ville d'un pas lent et découragé. Les haies séchées étaient

redevvenues ternes et poussiéreuses, les vitres ne brillèrent plus, les chemins étaient pleins de monde, la poésie avait disparu avec la beauté de l'aube et de la solitude ; Noël rentra l'âme triste et se mit à ranger sa bibliothèque, afin de pouvoir partir dès le lendemain matin, sinon le soir même.

Sa journée devant être troublée. Vers deux de l'après-midi, Mme Thomasset fit irruption chez lui, au grand effroi de la vieille bonne, car il avait sévèrement consigné sa porte. Elle entra dans son cabinet et, après avoir constaté du regard que tous les sièges étaient encombrés de livres ou de papiers, s'assit délibérément sur une caisse dont le couvercle était mal cloué.

— Eh bien ! mon neveu, fit-elle sans préambule, vous vous en allez donc ?

— Ma tante, répondit-il extrêmement surpris, je vous croyais au couvent ?

— Je n'y suis pas, répondit-elle fort tranquillement ; laissons cela, nous en parlerons plus tard. C'est de vous qu'il s'agit. Vous faites vos malles ?

— Comme vous le voyez ! repartiit Noël avec un brin d'irritation.

— Et où allez-vous, comme cela ?

— Prendre l'air de Paris, répondit-il.

Mme Thomasset le regardait fixement, ce qui sembla le contrarier ; débarrassant de son milieu une chaise, il l'offrit néanmoins à sa tante.

— Non, merci, répondit-elle, gardez-la pour vous, je suis très bien assise. Donc, vous vous en allez à Paris, pour longtemps ?

— Je ne sais, fit-il, absolument excédé, se tournant et se retournant comme sous une torture physique.

— Je viens de chez Lucile ; l'idée de votre départ la rend malade. — positivement malade. Hier, j'ai vu Jean Laniel ; il m'a presque dit des choses désagréables ; ce départ déplaît à tout le monde. Pourquoi vous en allez-vous ?

— Ma chère tante, répliqua Villandré, vous avez voulu entrer au couvent ; quelque regret que j'eusse de vous voir prendre cette détermination, je n'ai point essayé de vous en détourner, estimant qu'un être raisonnable doit être libre de ses actions ; — je vous en supplie, assez avec moi de la même tolérance.

— Moi, reprit Mme Thomasset d'un ton calme, je ne faisais de peine à personne.

Sur cette réponse, le silence régna dans la petite pièce en désordre. Noël regardait obstinément les papiers épars sur son bureau, comme s'ils avaient dû lui apporter du secours.

— J'aimerais bien à savoir le motif d'une détermination pareille, reprit la vieille dame en croisant ses deux mains sur son genou ; en général, quand un homme de votre âge fait des bêtises, il a des raisons ; en avez-vous ?

— Certainement, répondit-il sans lever les yeux.

— Puis je les savoir ?

— Non, ma tante, pardonnez-moi de les garder pour moi seul.

— Alors, ce ne sont pas de bonnes raisons.

Il réprima un mouvement nerveux, en se demandant s'il aurait la force nécessaire pour rester poli jusqu'au bout.

— J'aurais compris, reprit-elle, un motif d'ambition, — Noël resta impassible ; — une pique d'amour-propre... une demande en mariage repoussée... Ce sont des raisons, cela, plus ou moins bonnes, mais ce ne sont pas les vôtres ?...

— Non, ma tante, répondit-il toujours insensible en apparence.

— Je regrette que vous soyez si fort décidé à quitter Angers, continua Mme Thomasset, j'avais une proposition à vous faire ; voulez-vous vous marier ?

Noël tressaillit et se retourna vers elle en la regardant fixement.

— Je connais une jeune fille riche, bien élevée, vous lui plaisez ; rien ne serait plus facile.

— Ma tante, dit Villandré, je vous remercie, mais je ne veux pas me marier.

— Pourquoi ?

— Oh ! l'insupportable questionneuse ! pensa-t-il. Je n'ai pas de goût pour le mariage, répondit-il tout haut.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Tout à fait.

— Soit ; mettons que je n'ai rien dit. J'ai une autre proposition ; je connais quel-

qu'un qui aurait besoin de vous pour ses affaires ; on vous associerait, vous pourriez faire une fortune rapide...

Villandr  fit un mouvement.

—D'ici peu de temps, vous seriez assuré de revenus considérables. Me direz-vous non, encore cette fois ?

—Cela dépend. Cette fortune rapide serait-elle honnête ?

—Absolument.

—Pourrais-je continuer mes études ?

—On vous le demanderait.

Villandr   b'oui regardait Mme Thomasset sans la distinguer ; le soleil qu'il avait vu le matin dansait devant ses yeux et dans sa tête.

—Cela ne se peut pas, dit-il, ces choses-là n'arrivent pas.

—Si cela était, voudriez-vous toujours quitter Angers ?

—Oh ! non, s'écria-t-il involontairement. Ma tante, reprit-il, je vous en supplie, ne plaisantez pas. Est-ce sérieux, ce que vous venez de me dire ?

—Tout ce qu'il y a de plus sérieux, mon neveu.

—Alors, expliquez-moi...

Mme Thomasset quitta la caisse qui lui servait de siège.

—Aujourd'hui, dit-elle en regardant sa montre, c'est impossible ; demain après midi, je viendrai vous chercher.

—Pour quoi faire ?

—Pour aller voir la personne dont je vous parle.   revoir, mon neveu. Je vous engage à remettre vos bouquins à leur place, car vraiment ce cabinet de travail n'est pas convenable. Sur le seuil, elle s'arrêta. — Alors, mon neveu, dit-elle d'un air railleur, vous êtes intéressé ?

—Moi ? fit naivement Noël stupéfait.

—Vous tenez à l'argent, vous voulez être riche ? C'est cette ambition-là qui vous travaille ? Je vous croyais plus détaché des biens de ce monde !

—Ma tante, dit-il indigné, je vous jure bien que l'argent en lui même m'est fort indifférent !

—Vraiment ? Alors, pourquoi tenez-vous à devenir riche ? Je vous ennue ? C'est bon, je m'en vais. Demain, après déjeuner, n'est-ce pas ? Soyez prêt, pour ne pas me faire attendre. Adieu.

Elle sortit, laissant Noël dans un trouble indescriptible. Il eut beau s'évertuer, il ne put remettre aucun ordre dans son cerveau surmené ; las de creuser un problème insoluble, il prit sa bicyclette et se lança dans une course lointaine. Comme il traversait la place André Leroy, il aperçut le docteur Rozel qui venait à lui ; le souvenir de leur rencontre au printemps lui jeta au visage une bouffée de chaleur, et son cœur lui sembla tinter dans sa poitrine comme une cloche de cristal f l e. Cependant, il convient d'être poli, et Noël salua le docteur.   sa grande surprise, M. Rozel lui adressa un sourire pres que railleur, quoique amical, en lui rendant son coup de chapeau.

—Se douterait-il de la vérité ? se demanda le professeur. Mais je ne peux plus, je ne veux plus songer à rien, je deviendrais fou.

  la nuit tombée, il rentra si las qu'il trouva le sommeil. D'ailleurs, en dépit de lui-même, il ne pouvait se défendre d'espérer on ne sait quel mystérieux secours. Quand l'âme humaine est saturée de douleur, le moindre rayon de lumière qui filtre dans ses ténèbres lui apporte une sorte d'apaisement, et Noël, sans croire positivement à ce que lui avait dit sa tante, se rappelait qu'elle ne l'avait jamais trompé.

Les heures du lendemain furent longues ; malgré l'avis de Mme Thomasset, le jeune homme n'avait encore remis que très peu d'ordre dans sa bibliothèque lorsque la vieille dame arriva ; elle avait revêtu la robe et le chapeau qu'elle portait pour le mariage de Lucile.

—Habillez-vous convenablement, dit-elle à son neveu étonné ; quand on se présente, il ne faut pas avoir l'air de pauvres honteux.

Derrière son masque imperturbable on pouvait déchiffrer une sorte de satisfaction presque triomphante, décelée par un éclair dans les yeux ou un sourire aussitôt réprimé. Quand Noël fut pr t, elle l'emmena d'un air sévère.

—Mais, c'est la maison du docteur Rozel, fit-il en la voyant s'arrêter et tirer un bouton de sonnette bien connu.

—Parfaitement, répondit-elle.

Ils furent introduits dans le cabinet du docteur, qui saisit les deux mains de Noël dès son entrée.

—Parlez, docteur, fit Mme Thomasset en s'asseyant sur une chaise inhospitalière.

—Cher monsieur, dit le docteur, votre tante, que voici, a eu la bonne pensée de se rendre utile et agréable aux siens de son vivant, au lieu d'attendre le jour très lointain, nous l'espérons tous, où elle ne pourrait plus s'opposer au bonheur de personne. Ce matin, chez son notaire, elle a partagé entre votre sœur et vous une somme de six cent mille francs en excellentes valeurs, ce qui vous constitue à chacun quinze mille livres de rente.

—Ma tante ! s'écria Noël tellement surpris qu'il ne lui restait plus de facultés par l'émotion.

—...À une seule condition, continua le docteur en souriant, c'est que vous demanderez immédiatement la main de Mlle Aurette Leniel.

—Docteur ! fit Villandrè qui s'appuya à la cheminée.

—Asseyez-vous, mon neveu, dit tranquillement Mme Thomasset en poussant un fauteuil vers lui.

Il dut obéir ; les regardant alternativement l'un et l'autre, il n'osait questionner, de peur de faire évanouir ce rêve. M. Rozel lui remit, pliée en quatre, la copie de l'acte qui lui donnait le bonheur. Le seul contact du papier timbré lui rendit la parole.

—Ma tante, dit-il, je ne puis permettre que vous vous dépouilliez pour nous ; ce don est trop considérable...

—Je ne me dépouille pas, répondit-elle sans s'émouvoir, quoique une joie presque malicieuse brillât dans ses yeux ; si vous saviez combien peu il faut à une vieille femme pour vivre largement chez elle ! J'ai gardé mon domaine de la Flèche et j'y élèverai beaucoup de bêtes. Ce sera à vous d'économiser maintenant.

—Mais... disait Noël.

—Assez, mon neveu, répliqua-t-elle péremptoirement, vous ne pouviez pas vous présenter à votre fiancée les mains vides, n'est-ce pas ? Et ce que j'en ai fait c'est pour maître Jean, qui m'a pourtant donné un beau démenti avant-hier : il me plaît, ce petit bonhomme ! Vous avez une voiture à la porte, n'est-ce pas, docteur ? Partons !

Lorsqu'ils se présentèrent tous trois au Nid, Aurette était dans son jardin, occupée à cueillir des fleurs avec Jean ; tous deux en portaient déjà plein leurs mains. Ils ne se parlaient guère ; l'enfant semblait avoir grandi depuis deux jours, son corps s'était aminci, ses traits allongés ; son air de gravité poignait le cœur de sa tante toutes les fois qu'elle le regardait, mais elle ne savait que lui dire. Au bruit des pas, ils se retournèrent, et les deux brassées de fleurs tombèrent à leurs pieds sur le sable.

—Bonjour, maître Jean, dit Mme Thomasset de son ton de commandement ; venez avec nous ; le docteur et moi, nous avons quelque chose à vous dire. Ebahi, il les suivit, pendant que Noël emmenait Aurette sur la terrasse où elle avait tant pleuré.

—Maître Jean, dit la vieille dame, votre ami Villandrè est devenu riche.

—Ah ! fit l'enfant avec une parfaite indifférence.

—Ça vous est égal ?

—Absolument !

—Et s'il épouse votre tante, ça vous sera-t-il égal aussi ?

—Ah ! non, par exemple ! fit Jean recouvrant soudain sa gaieté. Il veut bien ?

—Je crois même qu'il ne demande pas mieux, dit le docteur fort amusé de cette manière d'envisager les choses.

—Et moi aussi, je ne demande pas mieux ! Quel brave homme, tout de même ! Il va être mon oncle ! Alors, il ne s'en ira plus ? Je suis joliment content ! Je vais lui dire...

—Attends un peu, fit le docteur en le retenant, car il courait déjà ; nous avons le temps. Sais-tu qui est cause de cela ?

—Ça doit être vous ? dit Jean en allant à Mme Thomasset ; vous lui avez fait cadeau de votre argent ? Vous avez bien fait, madame, c'est très bien ! Voulez-vous me donner une poignée de main ?

—Comment sais-tu cela, Jean ? demanda le docteur stupéfait...

—C'est bien malin ! Si la charmante Lucile n'était pas riche et si ça l'empêchait de

se marier, je suppose que pour son frère c'était la même chose ! Et Mme Thomasset était riche, elle l'a dit avant hier.

—Jean, fit la vieille dame d'un air de triomphe, ce n'est pas moi qui ai fait le mariage, c'est vous, enfant terrible que vous êtes !

—Mettons que c'est vous deux, fit le docteur d'un ton conciliant.

Aurette et Noël regardaient la vallée pleine de lumière jusqu'aux bords et couronnée d'un merveilleux portique de nuages dorés. Ils étaient près l'un de l'autre, mais leurs mains ne se touchaient pas ; à cet amour fait de silence et de pudeurs, la présence aimée suffisait encore pour bien suprême.

—Aurette, dit Villandré, voilà notre vie devant nous : les ombres sont restées dans le passé, nous flottons dans la lumière...

Elle le regarda avec une profondeur de tendresse qui l'éblouit.

—Nous aurons la lumière en nous, dit-elle, et nous tâcherons de la répandre sur les autres.

FIN

---



---

## LA COUSINE MARIE

Par ERNEST DAUDET

I

Ma famille est originaire du Vivarais. A quelques lieues de Viviers, entre de hautes montagnes, on trouve la Vignasse. Tel est le nom du berceau des Férambault. La nature, en ce pays, est sauvage et puissante. Les flancs des collines disparaissent sous des bois de pins, de mûriers et de châtaigniers gigantesques. Au pied des arbres poussent la vigne et le blé. Parfois, le rocher demeuré à nu laisse voir une grande traînée grise. C'est une coulée basaltique qui du sommet de la montagne descend abrupte, semblable à un escalier de Titans, jusqu'à la vallée dans laquelle elle se perd. Là coule, à travers des prairies grasses et fertiles, une eau limpide comme le cristal. Elle trace dans la terre humide des sillons larges dont le lit se garnit peu à peu de cailloux entraînés par ses flots, et dont les bords se couvrent de verdure et de fleurs. Deux fois par an, au printemps et à l'automne, à la fonte des neiges et après les pluies, ces timides ruisseaux deviennent torrents, et, renversant tout sur leur passage, vont grossir le Rhône, qui mugit impétueux de l'autre côté des montagnes.

Dominant un vallon délicieux, la Vignasse s'élève sur des coteaux boisés. L'extérieur de la maison est riant et tranquille. Mêlée à la clématite, la vigne vierge grimpe follement aux murs et les pare de verdure et de pampres. Un vaste jardin entoure la maison. Il est divisé en trois parties. Ici les fleurs, là les fruits, plus loin le potager. A l'extrémité du jardin s'étend une vaste terrasse d'où l'œil ébloui découvre un splendide panorama, l'immense étendue des champs qui descendent en escaliers jusqu'à la vallée. Au delà de cette terrasse se trouve une cour qui dessert toutes les dépendances de la propriété, l'habitation des valets, les écuries, les magnaneries et les remises.

A l'intérieur, l'habitation est spacieuse, confortable et commode. On devine que plusieurs générations ont vécu là et ont cherché à s'y faire une existence agréable. Sans être gentilshommes, les Férambault sont cependant plus que des paysans. Ils appartiennent à la bourgeoisie campagnarde. Si avant la révolution ils n'étaient pas suzerains, du moins ils n'avaient pas été vassaux. Plusieurs furent écuyers des seigneurs de Crusol. Quelques uns rendirent la justice au nom du roi. D'autres furent des clercs très savants, et l'un d'eux s'occupa d'astronomie avec succès. C'est lui qui fit construire au sommet de la colline, au dessus de l'habitation, l'observatoire qu'on y voit encore. C'est là qu'il allait converser avec les étoiles.

Mais ce qui assura la fortune et la renommée des Férambault dans le pays, c'est qu'ils furent des premiers à s'occuper de l'élevage des vers à soie et de la culture du mûrier. Encore aujourd'hui, bien que cette industrie soit au trois quarts ruinée, lorsque vient le temps des *magnans*, la Vignasse semble emprunter aux souvenirs de son passé les éléments d'une vie toute nouvelle. On y occupe durant deux mois un personnel considérable, garçons et filles du pays, chargés de veiller sur les vers à soie et de cueillir leur nourriture sur les mûriers au feuillage sombre.

C'est à la Vignasse et dans les dernières années de l'empire que se passèrent les événements que je vais raconter. Cette terre appartenait alors au frère aîné de mon grand-père. Je ne l'ai connu que bien longtemps après ces événements. Nous l'appelions l'oncle Arsène. Lorsque je le vis pour la première fois, il venait de dépasser la soixantaine. C'était un beau gars qui du vieillard n'avait que l'âge. Hérissee et bouclée comme la chevelure légendaire du général Kléber, la sienne était à peine grise. Il conservait toutes ses dents, l'estomac, l'appétit, la taille d'un jeune homme et une vigueur de jarrets qui lui permettait de chasser dans la montagne durant des journées entières. Ses traits respiraient la bonté. Il ne portait ni moustaches ni barbe, mais un simple bouquet de poils au-dessus du menton, mouche entièrement blanche que ses doigts frissonnaient dès qu'il était au repos.

Il vivait à la Vignasse avec sa fille unique, celle que j'ai apprise à aimer sous le nom de cousine Marie, qui s'était juré de ne le quitter jamais, et qui même, lorsqu'elle fut mariée trouva moyen de tenir parole en décidant son mari à s'installer pour toujours à la Vignasse.

Au moment où commence ce récit, la cousine Marie avait dix huit ans. En s'épanouissant, la fleur de sa jeunesse avait mis sur son beau visage une douceur et une fierté charmantes. Elle était pleine de vertus et de grâces comme son nom ; courageuse comme une fille des montagnes, charitable et pieuse comme sa mère, qui avait laissé dans le pays un grand renom de sainteté. Le père et la fille s'adoraient. Leurs jours s'écoulaient paisiblement, chacun amenant ses peines et ses joies. Mais grâce à la modestie de leurs désirs communs le foyer de l'oncle Arsène ne cessa jamais d'être paisible et fortuné.

Les désastres de 1813 et de 1814 n'eurent à la Vignasse qu'un léger contre-coup. A cette époque, il était bien peu de familles où les mères n'eussent pas à verser des larmes en songeant au sort de leurs enfants arrachés à leurs bras et entraînés loin d'elles, dans des combats sanglants. Mais l'oncle Arsène n'avait pas de fils et bien qu'il fût souvent le témoin et le confident des violentes douleurs des mères ; bien qu'il vît fréquemment des jeunes hommes, presque des enfants, enlevés à leurs foyers pour aller remplacer dans les rangs de l'armée les héros ignorés, morts obscurément à la peine ; bien qu'il y eût sous ses yeux des campagnes dépeuplées, un grand nombre de jeunes filles vouées au célibat, des récoltes mourant sur pied, des terres stérilisées, les bras manquant pour cultiver ; en dépit de tant d'irréparable maux, au fond de ces montagnes, dans la solitude où s'écoulait sa vie, il était en quelque sorte désintéressé des douleurs qui frappaient son pays. Il n'en connaissait pas d'ailleurs toute l'étendue. En ce temps, il n'existait ni chemins de fer, ni télégraphe, ni journaux populaires. Dans le Vivarais, dans les Cévennes, dans l'Auvergne, dans toutes les contrées montagneuses d'un accès difficile, où les routes manquaient, les nouvelles n'arrivaient qu'à de longs intervalles. Le plus souvent les documents officiels ne contenaient qu'une partie de la vérité, la partie la moins alarmante. Les lettres venues des grandes villes étaient elles mêmes sobres de détails. On savait que des batailles se livraient quotidiennement, tantôt au nord, tantôt au midi, que l'Europe se coalisait contre nous ; mais les cris de la nation pantelante, épuisée, meurtrie, n'arrivaient à la Vignasse qu'en échos affaiblis, et ce n'est qu'après de longs mois que l'on connaissait exactement l'issue de ces terribles mêlées, par quelque soldat qui y avait pris part et qui rentrait dans son village, mutilé pour le reste de ses jours. Telle était la situation lorsque la Vignasse fut le théâtre de l'aventure qui fait l'objet de ce récit.

## II

Au commencement du printemps de 1813, par une soirée pluvieuse, vers dix heures, les portes de la maison étant fermées, les domestiques couchés, l'oncle Arsène

et sa fille travaillaient dans la grande salle du rez-de-chaussée, lui, mettant ses comptes en ordre, elle, brodant sous son paternel regard.

Tout à coup, dans la profonde tranquillité de la nuit, un léger bruit se fit entendre et deux coups discrètement frappés résonnèrent contre la porte de l'habitation.

Pour bien faire comprendre l'interrogation pleine d'inquiétude et d'anxiété qui se manifesta tout à coup sur la figure de nos deux personnages, il faut dire qu'à la Vignasse, la maison des maîtres est placée au milieu de jardins et de cours qui sont eux-mêmes clos de murs ou de baies vives, et dans lesquels on ne pénètre que par une ouverture fermée d'une solide grille qu'on cadenasait aussitôt que vient le soir. Il fallait donc que le tardif visiteur eût escaladé la première enceinte ou brisé les serrures, ce qui n'était pas, on en conviendra, un procédé propre à faire accueillir sa venue avec confiance. Néanmoins, l'oncle Arsène se leva, mais la cousine Marie fut debout aussitôt que lui.

—N'y allez pas, mon père, dit elle. C'est peut-être un malfaiteur.

Il haussa les épaules et voulut passer outre. Elle le retint et reprit :

—Nous n'attendons personne. Tous nos gens sont couchés. Que ce soit un parent de Nîmes ou un ami, je le veux bien ; mais encore est-il prudent de s'en assurer. Montez dans votre chambre. Par votre croisée interrogez, et vous saurez alors si vous devez ouvrir à un homme qui n'a pu se trouver à cette heure-ci, là où il est, qu'en passant par dessus le mur.

Désireux de rassurer sa fille, l'oncle Arsène se montra docile. La croisée de sa chambre était placée au-dessus de la porte d'entrée ; c'est là qu'il court.

Au moment où il poussa brusquement les persiennes, jetant sur les champs un rapide coup d'œil et dans son jardin un regard plus atténué, la lune, claire et blanche, sortit des nuages. Elle lui permit de distinguer un individu qui leva vers lui des yeux suppliants. À la courte distance où ils étaient l'un de l'autre, le dialogue suivant s'engagea :

—Qui demandez-vous ?

—M. Arsène

—C'est moi. Que souhaitez-vous ?

—Je vous en supplie, ouvrez-moi vite. Je ne peux m'expliquer ici. Je crains d'être poursuivi.

Ces paroles ne rassurèrent pas l'oncle Arsène. Il reprit :

—Poursuivi ! Avez-vous donc un crime à vous reprocher ? Comment êtes-vous entré dans la propriété ?

—Je suis un honnête homme, monsieur, j'avais peur. J'ai franchi un mur. Je redoutais de donner l'éveil à vos gens ou au chien de garde. C'est en me traînant que je suis arrivé jusqu'à cette porte. Je meurs de fatigue et de faim. Je viens de Lyon à pied.

Ayant prononcé ces mots d'un accent brisé, l'inconnu ajouta en baissant la voix, comme s'il eût craint d'être entendu :

—Je suis le fils de votre ami Chambert, de Lyon.

—Ah ! mon pauvre garçon, je suis à vous.

En disant ces mots, l'oncle Arsène referma la croisée, descendit précipitamment l'escalier en disant à sa fille, qui n'avait rien perdu de cette conversation :

—Il est arrivé quelque malheur à Chambert.

En même temps, il ouvrit la massive porte de chère. Le fils Chambert entra. La porte fut refermée derrière lui, tandis qu'il allait tomber exténué sur un siège qu'on ne lui avait pas encore offert.

C'était un jeune homme de vingt ans à peine, au regard intelligent et sympathique, aux traits délicats. Il était vêtu comme les compagnons du Devoir, d'une blouse blanche serrée à la taille par une ceinture de cuir, coiffé d'une petite casquette de laine brune d'où ses cheveux noirs s'échappaient en boucles soyeuses. Malgré ce vêtement, il conservait l'allure d'un gentilhomme travesti. Ses mains blanches et fines eussent attiré l'attention d'un limier de police. Il portait derrière le dos un petit sac de voyage. Ses souliers étaient couverts de poussière, et le désordre de ses habits témoignait d'une marche rapide. Il était si pâle que la cousine Marie sentit son cœur se serrer. Au moment où son père allait interroger le nouveau venu, elle l'interrompit en s'écriant :

—Vous l'interrogez tout à l'heure, mon père, il meurt d'inanition.

—Je marche depuis vingt-quatre heures et le n'ai pris, durant ce temps, qu'une bouchée de pain arrosée d'eau claire.

Le fils Chambert n'avait pas encore terminé sa phrase que Marie courait à un buffet d'où elle rapportait du bouillon froid, du vin, du pain et un morceau de viande. Elle plaça le tout sur la table devant le jeune homme, qui sans mot dire se mit à manger et à boire comme s'il eût été seul.

Durant quelques minutes, il ne fit autre chose. Enfin, lorsqu'il fut rassasié, il leva les yeux vers la cousine Marie, et pour la première fois depuis qu'il était entré, il remarqua qu'elle était jeune et belle. Une légère rougeur colora ses joues ; souriant tristement, il dit :

—Me pardonneriez-vous, mademoiselle, cette brusque entrée et la glotonnerie dont je viens de vous donner le spectacle ?

La cousine Marie sourit également, sans pouvoir surmonter la pitié qu'elle éprouvait ; mais elle ne répondit pas. Ce fut l'oncle Arsène qui prit la parole :

—Vous êtes tout pardonné, mon garçon. Mais expliquez-nous vite comment et pourquoi vous êtes ici.

Le fils Chambert, sans se lever, déboucla la ceinture de cuir qui lui ceignait les reins, y prit une lettre qu'il tendit silencieusement à l'oncle Arsène. Celui-ci decacheta le pli et lut à haute voix ce qui suit :

“ Ces quelques lignes, mon cher Arsène, vous seront remises par Jacques Chambert, mon fils. Le sort vient de le faire soldat. Il doit, sous trois jours, ou se faire remplacer ou rejoindre son régiment. Entre ces deux partis, je n'ai pas le choix. Le prix des remplaçants est de douze mille francs. Je ne possède pas cette somme. Dans l'état actuel des affaires, je ne puis ni la retirer de mon commerce, ni l'emprunter, n'ayant aucune garantie à offrir à un prêteur. Je n'ai qu'un moyen d'empêcher mon fils d'aller à un trépas certain, sa mère d'en mourir, c'est de le faire fuir. Si dangereux que soit ce moyen, je n'hésite pas, puisque c'est le seul qui me soit offert. Nous voulons conserver notre enfant. Sa mère et moi, nous vous l'envoyons, avec l'espoir que vous pourrez le tenir caché et qu'il sera en sûreté dans vos montagnes, jusqu'au moment où je parviendrai à l'arracher à la funeste situation qui lui est faite. J'adresse ce si-prême appel à l'amitié dont vous m'avez déjà donné tant de preuves, avec la certitude que je vous trouverai encore une fois disposé à servir votre vieil ami,

“ CHAMBERT. ”

Lorsqu'il eut terminé la lecture de cette lettre, l'oncle Arsène, quelques sentiments qu'elle eût fait naître en lui, releva la tête, regarda Jacques avec bonté et lui dit :

—Votre père a eu raison de s'adresser à moi. Je regrette de n'être pas assez riche pour pouvoir sacrifier une somme aussi considérable que celle qui serait nécessaire à votre libération. Mais, quoi qu'il en puisse coûter, nous vous cacherons ici.

—Quelle reconnaissance ne vous devrai-je pas ! murmura le jeune réfractaire.

—Ne parlez pas de reconnaissance. Je suis l'ami de votre père, et ce que je fais est tout simple. Pour ce soir, vous coucherez dans l'habitation. Demain vous ne quitterez votre chambre qu'à la nuit, et ce sera pour vous rendre dans la retraite que je vais préparer à votre intention.

Jacques Chambert formula, non sans effusion, de nouveaux remerciements.

—Êtes-vous sûr de n'avoir pas été remarqué dans les environs ? demanda l'oncle Arsène.

—J'ai passé la journée d'hier dans une grange, aux environs de Viviers, répondit Jacques. Je me suis mis en route à dix heures du soir, évitant les lieux habités. À quatre heures, aujourd'hui, j'ai passé près du Rhône, et depuis, je n'ai rencontré personne qu'un berger à qui j'ai demandé ma route.

—Allons, tout est pour le mieux. Mais si de Viviers ici vous avez mis vingt quatre heures, vous avez dû faire de grands détours et vous devez avoir besoin de repos. Suivez-moi.

Ayant salué la cousine Marie, qui sans prendre part à l'entretien, semblait approuver les paroles de son père, Jacques suivit l'oncle Arsène, qui le conduisit à une chambre non loin de la sienne et voulut lui-même préparer son lit. Puis, ayant examiné toutes choses pour s'assurer que Jacques était en sûreté dans cette chambre et n'y manquerait de rien, il lui souhaita une bonne nuit et se retira.

A peine seul, Jacques tomba sur son lit comme une masse inerte et s'endormit, tandis que l'oncle Arsène et sa fille examinaient ensemble la grave question de savoir en quel lieu ils allaient le cacher.

### III

A deux jours de là, Jacques Chambert était installé dans l'observatoire situé au sommet de la colline, au-dessus de la Vignasse. Cet observatoire, construit, ainsi que je l'ai dit, par un membre de la famille Férambault, homme plein de science, grand amateur d'astronomie, n'était autre chose qu'une petite tour composée de deux pièces, l'une au rez-de-chaussée, l'autre au premier étage, et surmontée d'une terrasse sur lequel le savant passa plus d'une nuit à contempler les astres à l'aide d'un télescope. Par respect pour sa mémoire, ses descendants, et l'oncle Arsène comme les autres, s'étaient fait un devoir de conserver la maisonnette en bon état. Elle renfermait un mobilier simple, mais confortable. L'œil y jouissait d'une vue charmante sur les bois voisins. C'était une retraite délicieuse où, bien des années après les événements que je raconte, j'ai passé enfant les plus douces heures de ma vie. En aucun autre endroit, Jacques n'eût été plus en sûreté. En effet, l'observatoire offrait à ce point de vue divers avantages, et le premier c'était d'être situé sur la propriété de l'oncle Arsène, au milieu d'un bois de châtaigniers, qui en défendait l'accès. En outre, grâce à l'ombre épaisse de ces arbres géants, il était caché de toutes parts au regard des voyageurs qui passaient au pied de la montagne.

Quant aux gens de la Vignasse, ils n'y montaient jamais. Seuls l'oncle Arsène et sa fille dirigeaient souvent leur promenade de ce côté. En dix minutes ils gagnaient la maisonnette, et, durant les chaudes soirées de juillet, ils demeuraient de longues heures à respirer un air plus pur que celui de la plaine et tout embaumé par les saines et vivifiantes odeurs que répandent autour d'elles les plantes alpestres.

Grâce à ces circonstances particulières, Jacques fut installé dans l'observatoire sans que personne pût deviner que la maisonnette comptait un habitant. Néanmoins il lui fut recommandé d'être prudent, de ne pas sortir durant le jour, de n'allumer jamais sa lampe le soir sans avoir hermétiquement fermé les volets, et de ne pas étendre ses promenades de nuit au delà du bois de châtaigniers. Jacques se conforma à ces instructions. Bientôt, ayant pu rassurer sa famille sur son sort et se faire à sa nouvelle vie, il commença à goûter un bonheur plus tranquille qu'en aucun temps de sa vie. Il était instruit, d'une nature poétique; il se plaisait à écrire ses impressions, tantôt en prose, tantôt en vers. Il aimait jusqu'à l'adoration les grands spectacles de la nature. Dans sa nouvelle demeure, le grand livre de Dieu était sans cesse ouvert devant lui, aux pages les plus sublimes; il passait dans la contemplation et dans l'étude de délicieuses journées.

Deux fois par jour, le matin et le soir, l'oncle Arsène et la cousine Marie venaient le voir. Dans un panier, celle-ci lui apportait sa nourriture quotidienne. Elle dressait elle-même son couvert, plaçait les mets devant lui et le rendait confus à force de prévenances et de soins. Le soir, ils veillaient longtemps avec lui, et dans ces causeries intimes, la charmante nature de Jacques se révélait tout entière.

Le père et la fille n'avaient pas été longtemps sans apprécier les qualités de leur hôte. L'oncle Arsène l'aima bientôt comme son propre fils.

Quant à la cousine Marie, elle éprouvait pour lui plus de pitié que d'estime. Aux yeux d'une femme qui n'est pas mère, l'homme qui se cache pour ne pas aller combattre les ennemis de son pays sera toujours un être inférieur ou tout au moins incomplet. Bien qu'elle eût cru comprendre que Jacques ne manquait pas de courage, elle ne pouvait se défendre à son égard d'une sorte de dédain qui ne se trahissait guère que par la froideur qu'elle affectait à son égard, même en le servant, mais qui n'en existait pas moins en elle et l'empêchait de se livrer envers lui à l'affection naturelle de son cœur.

Jacques ne pouvait rien deviner de cette impression. Entouré par le père et par la fille, acablé par celui-ci de marques d'affection, il était pénétré d'une reconnaissance qu'il s'efforçait d'exprimer dans ses actes et dans son langage.

Mais bientôt à ce sentiment vint s'en mêler un autre d'un ordre plus intime. Jacques avait vingt ans, une imagination exaltée. Marie était belle. Il l'aima. Ce résultat était facile à prévoir, et si l'oncle Arsène avait eu une plus profonde expérience des

choses du cœur, il l'eût prévu. Jacques aimait Marie avec toute l'enthousiaste tendresse d'une âme vierge, jeune et chaude. La solitude dans laquelle il vivait, ce qu'il y avait de romanesque dans sa situation, le mystère dont ses amis s'entouraient pour le venir voir, furent autant d'aliments pour son amour qui éclata un matin au moment où, derrière les rideaux de sa chambre, il voyait Marie venir vers lui gracieuse et fière, semblable à une bonne fée.

Durant toute la nuit qui suivit sa découverte, il erra dans les bois qui environnaient sa retraite, les cheveux au vent, le front dans les cieux, rêvant d'elle et se répétant sans cesse ces mots : " Je l'aime ".

Il n'osa cependant le lui faire savoir. L'attitude qu'elle conservait envers lui n'avait rien qui pût le pousser aux aveux. Jamais elle ne venait autrement qu'accompagnée de son père. A la vérité, elle lui tendait la main ; mais elle atténuait ce que ce geste pouvait avoir de bienveillant et de fraternel par une froideur de langage qui prouvait que, tout en remplissant les devoirs sacrés de l'hospitalité, elle ne pouvait ouvrir son cœur aux tendres sentiments qu'il éprouvait lui-même. En présence de ce jeune homme éloquent et beau, son visage ne trahissait aucune émotion ; ses traits, d'une irréprochable pureté, conservaient encore la candeur sereine de l'indifférence enfantine.

Est-ce cependant que la cousine Marie ne partageât aucune des impressions qu'elle avait fait naître ? Loin de là. A dix huit ans, au sein de sa tranquille existence, des sentiments inconnus et soudains s'étaient emparés d'elle. Jusqu'à ce jour aucun homme, à l'exception de son père et de son frère, n'avait vécu si près d'elle, n'avait été mêlé si directement à ses actions, à ses pensées. La présence de Jacques venait de bouleverser toute sa vie en lui révélant des mondes nouveaux, des sensations imprévues. Elle ne pouvait s'approcher de la maisonnette où Jacques était caché sans se sentir émue. Loin de lui elle était en proie à une indicible mélancolie qui ne se dissipait que lorsque sonnait l'heure d'aller le retrouver. Elle s'intéressait aux circonstances les plus simples de son séjour à l'observatoire, et s'effrayait de lire dans son regard les pensées qu'elle pouvait lui inspirer.

Cependant, en dépit de tels symptômes, elle ne s'était pas encore dit qu'elle l'aimait. Elle continuait, au contraire, malgré l'attrait qui les entraînait l'un vers l'autre, à ressentir le dédain qu'elle avait éprouvé dès le premier jour pour ce qu'elle appelait la puillanimité de Jacques. Elle lui en voulait de se cacher comme un lâche, de se soustraire au plus patriotique des devoirs, de rester oisif et caché dans cette inaccessible retraite, alors que des exploits dont le retentissement était arrivé jusqu'à elle auraient dû l'appeler aux frontières, en un mot, de n'être pas un héros.

Mais ces impressions, qui étaient un obstacle à l'épanouissement complet de l'amour dans son cœur, elle les tenait cachées avec autant de soin que les sentiments plus tendres qui plaidaient en elle la cause de Jacques.

Au bout d'un mois, rien n'était changé dans son attitude, dans ses manières. Jacques recevait toujours de sa part le même accueil tranquille et froid. Elle ne cherchait ni à comprendre l'homme si vivement épris d'elle, ni à provoquer des explications. Quant à l'oncle Arsène, il n'avait rien deviné ni rien vu.

Dans le silence de ses nuits sans sommeil, Jacques se désespérait de ne pas arriver à faire partager à Marie ses propres sentiments. S'exaltant de plus en plus à l'idée de rêver d'elle, il s'était vingt fois promis de parler, il avait appris vingt phrases pathétiques qu'il se jurait de lui faire entendre, préparé des lettres éloquentes où il lui dépeignait sa flamme. Mais lorsque le matin il la voyait arriver au bras de l'oncle Arsène, bienveillante, mais insensible, ses mains et sa langue restaient paralysées. Il n'avait plus le courage de remettre ses lettres ni de prononcer un discours.

Cet état de choses se prolongeait. Jacques était en proie à une fièvre qui maigrissait son corps, allumait dans ses yeux un feu sombre et donnait à son pâle visage une expression de désespoir qu'une femme plus expérimentée que Marie eût comprise sur-le-champ.

Enfin, une circonstance inespérée fit éclater la vérité entre ces deux cœurs si bien faits pour s'entendre. Une nuit, entraîné par l'exaltation de ses sentiments, Jacques descendit la colline et vint errer sous les fenêtres de l'habitation. Au premier étage, au-dessus de sa tête, était la chambre de la cousine Marie. A travers les persiennes closes, Jacques distinguait la faible lueur d'une veilleuse que la cousine Marie allumait tous les soirs. Il se promenait de long en large devant la maison, composant des poë-

mes où se révélèrent sa fièvre et son amour, heureux de se dire qu'il veillait sur sa bien-aimée, souhaitant qu'un danger se révélât et lui permît de la défendre, de la sauver au péril de ses propres jours.

Le hasard voulut que cette nuit-là, Marie, agitée peut être par des sentiments de même nature, ayant veillé plus que de coutume, ouvrit sa fenêtre et s'accoudât sur le balcon pour rafraîchir son front brûlant dans les parfums de la nuit. Au bruit qu'elle fit, Jacques releva la tête. L'éclat resplendissant des cieux étoilés descendait comme une auréole sur le front de Marie. Sous cette blanche clarté, au sein de cette nature opulente épanouie dans sa floraison, Marie était si belle que Jacques demeura debout au milieu du jardin, sans songer à fuir ou à se cacher.

À l'aspect de cet homme debout sous sa croisée et qu'elle ne reconnut pas sur-le-champ, car l'ombre des arbres cachait les traits de Jacques, elle tressaillit, non de peur, mais de surprise.

— Qui va là ? demanda-t-elle d'une voix altérée par l'émotion.

— Ne vous effrayez pas, mademoiselle Marie, se hâta de répondre Jacques non moins ému qu'elle. Ce n'est que moi.

— Vous, monsieur Jacques ! Quelle imprudence ! Voulez-vous donc qu'il vous arrive malheur ? La nuit est claire. Si quelque valet était levé à cette heure, votre secret n'en serait plus un.

Sa voix, en prononçant ces paroles, indiquait un étonnement où se mêlait quelque irritation. Aussi Jacques, cherchant à l'apaiser, lui dit :

— Je vous en supplie, soyez compatissante. Si vous saviez ce que je souffre !

— Vous souffrez ! Vous est-il arrivé quelque accident ?

— Non, non, répondit-il, mon mal est là !

Et Marie put voir qu'en parlant ainsi il montrait sa poitrine.

Ce geste fut une révélation qui apprit à Marie l'amour de Jacques et l'état de son propre cœur. Si l'on eût été en plein jour, le jeune homme aurait pu voir une rougeur subite monter aux joues de sa bien-aimée, ses traits perdre l'expression de froideur qui les caractérisait, et ce corps souple se pencher éperdu sur l'appui de la croisée. Telle avait été l'impression de Marie en entendant cet aveu. Elle en fut si troublée que d'abord elle ne put répondre.

— Q'est-ce donc ? demanda-t-elle enfin en tremblant.

— Je n'oserais jamais, murmura-t-il. Mais si demain vous vouliez m'entendre, m'autoriser à parler à votre père...

Il s'arrêta, redoutant de l'irriter, si elle interprétait mal un semblable langage et sa présence sous ses croisées, à cette heure de la nuit. Puis il reprit :

— Mes sentiments sont ceux d'un honnête homme. Depuis six semaines, je vous aime à en mourir. Je sais bien que je n'ai rien fait pour être aimé de vous. Mais serez-vous insensible à la passion la plus pure, la plus sincère, la plus durable qu'un cœur ait jamais conçue ?

Il aurait pu parler longtemps ainsi sans qu'elle songeât à l'interrompre. Sa surprise était telle, ce langage était si nouveau pour ses oreilles, bien qu'il répondit à tout ce qu'elle éprouvait elle-même, tant d'horizons inconnus s'ouvraient devant son imagination à la fois alarmée et ravie, qu'elle n'avait plus la force d'arrêter Jacques. Lorsqu'il eut fini, après avoir déployé toute l'éloquence que son émotion et l'ardeur de sa tendresse lui pouvaient inspirer, elle garda le silence.

Ce silence, Jacques le respecta. Il était debout au milieu du jardin, les yeux levés vers le balcon où, semblable à Juliette, Marie s'abandonnait à l'ivresse infinie et chaste du premier amour. Dix minutes s'écoulèrent ainsi.

Enfin elle parut sortir d'un rêve. Elle abaissa jusqu'à lui son regard obscurci par les larmes et parla en ces termes :

— Si vous m'aimez comme vous le dites, rentrez sur-le-champ et ne me parlez plus ainsi que vous venez de le faire. Je ne saurais vous tenir un autre langage. J'ai besoin de lire dans mon cœur. Demain, après-demain, un de ces jours enfin, je serai maîtresse de moi. Mais en ce moment, j'ai soif de silence et de calme.

— Quoi ! Marie, vous ne me repoussez pas. Il ne vous déplaît pas que je vous aime ?

— Par pitié, partez !

— Oui, oui, je pars, répondit-il éperdu. Ah ! je suis bien heureux !

Et, sans rien ajouter, chancelant sous le poids de son bonheur, il quitta la place et, gravissant la colline, se dirigea vers l'observatoire qu'il avait quitté ce soir-là pour la première fois.

## IV

Demeurée seule, Marie ferma sa fenêtre, et, brisée par cette scène émouvante, se jeta sur son lit. Mais elle ne put y goûter aucun repos. Dans son jeune cœur, mille pensées se pressaient qui l'agitaient, et tour à tour la tourmentaient ou la comblaient de joie. La surprise la plus ingénue se mêlait à son émotion. Nature simple et candide, elle se demandait comment elle avait pu inspirer la passion qui venait de se révéler à elle. Elle se demandait surtout comment, depuis six semaines, elle avait pu nourrir tant de sentiments divers pour Jacques, sans comprendre que sous leur variété se cachait un amour égal à celui de son ami. Elle se demandait surtout si, dans sa conduite ou dans ses paroles, il y avait eu quelque chose qui, de près ou de loin, ressemblât à une provocation ; si elle pouvait envisager sans avoir à rougir d'elle-même ce qui lui arrivait. Les réponses qu'elle trouva dans sa conscience la rassurèrent. Elle put donc se livrer tout entière à son bonheur. Elle aimait ! Elle était aimée !

Mais lorsque sa première exaltation fut calmée, la raison fit entendre sa voix sévère, et les souvenirs des jours passés revinrent en foule à la mémoire de la cousine Marie. Si, dans l'effusion de son amour naissant, elle avait pu oublier la position de Jacques, elle ne tarda pas à se la rappeler. Jacques était un réfractaire, par sa propre volonté placé hors la loi, qui refusait de porter secours à son pays menacé par l'étranger. Le dédain qu'elle avait éprouvé pour Jacques, elle l'éprouva de nouveau. En vain, raisonnant avec elle-même, elle essaya de défendre son ami. Elle trouvait coupable et sentait comme un remords de l'aimer en le jugeant tel. Elle s'efforçait de chasser loin d'elle cette prévention funeste, sans pouvoir y parvenir. Ce sentiment, le premier que Jacques lui eût inspiré, restait debout tout entier. L'amour ne l'avait pas détruit.

Et puis, elle songeait à l'avenir : elle se disait qu'une tache éternelle resterait imprimée au front de Jacques ; que s'il avait des enfants, il aurait à rougir devant eux le jour où ils connaîtraient l'histoire de leur père. On dirait de lui : " Jacques Chambert le réfractaire." Le premier venu aurait le droit de l'injurier, et Marie comprenait que jamais elle ne saurait aimer complètement un homme exposé au mépris de tous. Partager la honte qui rejaillirait sur lui était au-dessus de ses forces.

Telles furent les pensées qui, dans cette imagination de jeune fille succédèrent à l'ivresse causée par les aveux de Jacques. Elle en ressentit la douleur la plus vive, et le jour la surprit alors qu'elle était encore livrée à ces alternatives, n'ayant trouvé aucune solution qui pût les faire cesser.

Bien qu'elle n'eût pas dormi un seul moment, elle se leva cependant à son heure accoutumée pour aller présenter à son père le front charmant où il déposait chaque matin un baiser, et qui portait, ce matin-là, les traces d'une longue insomnie.

L'oncle Arsène la trouva pâle, attristée. Elle alléguait quelque malaise et le pria d'aller seul, pour cette fois, auprès de Jacques qui attendait les provisions du jour. Elle se sentait incapable de reparaitre devant lui sans avoir pris un parti et comprenait la nécessité de le voir sans témoin. Elle songea tout le jour à lui ; en fille résolue, elle examina les divers projets que son imagination et son cœur lui suggéraient. Puis, vers six heures, lorsque le soleil commença à descendre derrière les bois de châtaigniers, son père ayant quitté l'habitation, elle se dirigea seule vers la maisonnette où Jacques l'attendait anxieusement.

Elle n'avait jamais été plus belle. Ses yeux, agrandis par la fatigue, brillaient d'un éclat fiévreux ; son visage, plus pâle que de coutume, respirait la tristesse. Sa tête inclinée semblait trop lourde pour son corps tremblant, et lorsque Jacques la vit arriver, il ne put retenir des larmes, tant son amie lui parut faible en ce moment.

— Je savais bien que vous viendriez, lui dit-il lorsqu'elle fut entrée dans la salle du rez-de-chaussée.

Elle ferma la porte derrière soi, s'assit sur une chaise que Jacques lui présenta ; et, avant repris haleine, elle dit :

— Je suis venue parce qu'il le fallait. Après ce qui s'est passé cette nuit, une explication était nécessaire entre nous. Je vais vous parler avec une entière franchise,

sans chercher à dissimuler mes sentiments, à les accroître ou à les diminuer. Ils sont tels que je vais vous les exposer.

Jacques, ému par ce langage, s'appuya contre le mur, car ses jambes faiblissaient sous le poids de son émotion, et, sans prononcer un mot, il attendit son sort. La cousine Marie reprit :

— Les a-t-ils fait pour vous m'avez faits cette nuit m'ont révélé l'état de mon cœur. Depuis un mois votre présence y a porté quelque trouble ; je le dis sans honte, parce que ce trouble a été involontaire et que, l'ayant subi, je ne me crois pas coupable. Mais j'ignorais de quel nom il le fallait appeler. Vos paroles me l'ont appris, et je ne saurais vous cacher plus longtemps ce que j'éprouve. A vous de comprendre.

Jacques, ivre de joie, allait se jeter à ses pieds. D'un geste elle l'arrêta et reprit :

— Je ne dis pas que si les espérances que j'ai conçues depuis quelques heures se brisaient, j'en mourrais ; mais, à coup sûr, aucun homme ne sera mon mari, si vous ne l'êtes pas.

— Qu'ai-je fait pour qu'il m'arrive tant de bonheur, pour mériter d'être ainsi compris de vous ? murmura Jacques en tombant à genoux et croisant les mains.

— Vous voyez combien je suis franche, continua la cousine Marie sans se laisser arrêter ni émouvoir. Je vous livre mes pensées les plus intimes. Je ne vous cache rien, et vous pouvez dès à présent deviner ce que je serai pour vous si Dieu unit nos destinées. Mon cœur ne changera pas. Seulement, pour être sincère jusqu'au bout, je dois ajouter qu'il y a entre nous un obstacle et que seul vous pouvez le faire disparaître.

— Quel est-il ? demanda Jacques.

— Je ne serai jamais la femme d'un homme que d'autres pourraient accuser de lâcheté.

A ces mots Jacques devint très pâle. Il se releva et, s'adressant à la cousine Marie :

— Me croyez-vous un lâche ?

— Non, mais d'autres le croiront.

Il ne répondit pas et resta debout, la tête baissée, les yeux secs, en proie à un sentiment d'inexprimable terreur. La cousine Marie reprit alors, en mettant dans sa voix toute la douceur, toute la tendresse qui était dans son cœur :

— La vie impose aux hommes de grands devoirs, Jacques ; ceux qui ne les remplissent pas sont indignes de vivre et d'être heureux. Ce n'est qu'après les avoir accomplis, qu'après avoir traversé avec courage les épreuves qu'ils engendrent, qu'on peut goûter sans remords la joie d'être aimé des siens, et honoré des hommes. Vous avez failli à l'un de ces devoirs, vous avez reculé devant une épreuve solennelle. Dès que la patrie est menacée, tout homme jeune et libre se doit à elle. Vous avez refusé de la servir. C'est une faute que vous devez réparer. Quel respect prétendriez-vous inspirer à vos concitoyens et même à vos fils, si vous entriez dans la vie un remords dans la conscience, un stigmate sur votre nom ? Si vous désertez les glorieux devoirs que vous impose la guerre, ne déserterez-vous pas aussi les devoirs plus utiles que vous imposera la paix ? De quel droit oseriez-vous aspirer au bonheur d'être époux et père, si vous refusez de remplir la plus vulgaire des obligations ? Pardonnez moi ce langage. Je devais vous le tenir, car, si j'étais assez faible pour devenir votre femme sans exiger que vous ayez fait acte de patriotisme, il en résulterait pour vous, un jour, une honte que je devrais subir comme vous, et sous laquelle mon amour succomberait si je ne succombais moi-même.

La cousine Marie, en parlant ainsi, n'était plus la jeune fille placide que Jacques avait connue jusqu'à ce jour. De légères couleurs étaient montées à son visage. Une animation singulière s'emparait d'elle peu à peu, sans altérer en rien la douceur de son accent, par laquelle elle atténuait la sévérité de ses paroles. Si Jacques eût pu, dans un semblable moment, conserver quelque sang-froid, il se serait demandé à quelle école elle avait appris ces conseils dignes d'une Romaine. C'est que Marie n'était pas une créature vulgaire. Déjà se révélait en elle la femme supérieure qui devait être plus tard l'honneur et la gloire des siens.

Cependant elle avait fini. Toujours assise devant Jacques silencieux, elle semblait attendre de lui une résolution virile. Il ne resta pas longtemps muet.

— Merci, Marie, dit-il des paroles que vous venez de me faire entendre. Elles m'ont éclairé. Elles ont fait de moi un homme nouveau. Jamais ma position ne m'était apparue sous ce redoutable aspect. Lorsque je me suis décidé à fuir, à venir me cacher ici, je ne fis qu'obéir aux supplications de ma mère. Elle m'adjurait de ne pas

aller exposer mes jours aux hasards de la guerre. Longtemps je lui résistai, car instinctivement je comprenais que le parti qu'elle me conseillait n'était pas digne de moi. Mais mon père se joignit à elle. Ils me prédirent que j'aurais un jour à me reprocher leur mort si je refusais de leur obéir, et lorsque je vis la chère créature se traîner à mes pieds, je devins faible. Je ne sus pas lutter contre ses larmes, et j'obéis. Mais maintenant il faut racheter ma faiblesse, conquérir par un acte viril le bonheur que vous me promettez. Dès demain, Marie, je partirai, et je partirai heureux si j'emporte d'ici l'assurance que celle que j'ai choisie pour la compagne de ma vie, et qui accepte de partager mon sort, attendra fidèlement mon retour.

—C'est bien ! Jacques, s'écria la cousine Marie enthousiasmée. La promesse que vous souhaitez de moi, je vous la fais solennellement ici. J'attendrai fidèlement votre retour, et je ne serai jamais à d'autre qu'à vous.

En parlant ainsi, elle s'était levée en tenant les mains à son ami. Ces mains tremblantes, il les prit dans les siennes et voulut de nouveau se mettre à genoux ; mais elle ne lui en laissa pas le temps et s'enfuit. Il demeura une minute ébloui, comme si quelque rayon divin eût soudainement frappé ses yeux. Lorsqu'il revint à lui, il se précipita vers la porte ; mais il n'eut que le temps de voir la cousine Marie au moment de disparaître derrière les grands châtaigniers, se retourner pour lui faire un dernier geste d'adieu.

## V

La cousine Marie descendit en courant les flancs de la colline et ne s'arrêta pour reprendre haleine que lorsqu'elle se vit hors de la portée du regard de Jacques. C'était sur la lisière d'un pré qui s'en allait en pente douce jusqu'à l'habitation. Elle s'assit au pied d'un saule et se mit à penser à ce qui venait de lui arriver. Elle en était heureuse jusqu'au délire, et ce bonheur eût été sans nuages, sans la pensée amère qui se présenta à son esprit aussitôt qu'elle fut en état de réfléchir.

Elle aimait Jacques assez pour n'avoir point hésité à se promettre à lui, à lui engager toute sa vie. Et cependant c'était elle qui venait de le décider à partir ; car il allait partir ! Des jours, des mois, des années peut-être s'écouleraient sans qu'elle le revît, à supposer qu'elle dût un jour le revoir. Durant tout ce temps, n'oublierait-il pas ? Serait-il fidèle à l'objet de sa tendresse, désormais si loin de lui ? Et s'il était frappé de mort dans quelque bataille, survivrait-elle à cette horrible aventure ? Et puis, lorsque les parents de Jacques apprendraient qu'il n'avait enfreint leurs volontés que poussé par elle, ne la rendraient-ils pas, ne la rendraient-ils pas responsable des conséquences de la décision de leur fils ?

La perspective des maux dont elle serait peut-être la cause la fit frémir ; la pensée de se séparer de Jacques à l'heure où il devenait doux de ne plus le quitter, accrut sa tristesse. Elle se repentit alors des conseils qu'elle lui avait donnés. Elle s'en repentit par crainte et par égoïsme, mais sans obéir à des remords impérieux, car sa conscience lui disait qu'elle avait bien fait.

Des décisions si cruelles étaient au delà de ses forces. En proie à une violente douleur, elle ne put contenir des gémissements et des larmes. Au même moment, des pas se firent entendre à son côté. Elle releva les yeux. Son père venait vers elle. En voyant sa fille dans cet état, l'oncle Arsène crut à quelque grand malheur. Il demeura cloué sur place, immobile, interrogeant Marie du regard.

—Mon père, mon père ! s'écria-t-elle, je suis bien malheureuse !

—Malheureuse ! toi, mon enfant, répondit vivement le cher homme.

En même temps il se jeta sur l'herbe à côté d'elle, la prit dans ses bras, la pressant contre lui et la berçant comme un petit enfant.

—Dis-moi vite pourquoi, ajouta-t-il.

Alors, poussée par son père, dont elle connaissait le tendre cœur, la cousine Marie n'hésita pas : elle lui ouvrit le sien et lui raconta dans tous ses détails l'histoire de ses innocentes amours.

—Le mal n'est pas grand, répondit l'oncle Arsène avec son bienveillant sourire, après l'avoir écoutée en silence. Ce qui a causé ta douleur, c'est l'exagération de ton jugement sur la conduite de ce jeune homme. Il n'est pas aussi coupable que tu l'as cru, puisqu'il n'a agi ainsi qu'il l'a fait que pour obéir à la tendresse mal inspirée de sa

mère. Nous ne pouvons douter ni de son honneur ni de son courage, et cela suffit pour qu'il ne soit pas nécessaire de le soumettre à l'épreuve que tu as voulu lui imposer et qu'il accepte si vaillamment. Puisque tu l'aimes, mon enfant— et je te connais assez pour savoir que si tu le lui as dit, c'est pour la vie, — il ne faut pas subordonner votre bonheur à des aventures qui ne le rendraient pas plus digne de toi qu'il ne l'est aujourd'hui, et qui pourraient avoir une issue tragique. Dès demain il partira pour Lyon, avec la somme nécessaire pour payer son remplaçant et des recommandations pour quelques amis puissants qui l'aideront à régulariser sa position. Le sacrifice que je vais faire ne m'est rien alors qu'il s'agit de ton bonheur.

—O mon père, que vous êtes indulgent et bon ! s'écria Marie que ce langage comblait de gratitude et de joie. Venez ; allons annoncer à Jacques vos intentions.

L'oncle Arsène se leva, offrit son bras à sa fille qui reprit avec lui le chemin de l'observatoire. Ils trouvèrent Jacques à la place où elle l'avait laissé, devant la porte de la maisonnette, debout et cherchant à sonder des yeux les profondeurs du bois pour y découvrir encore sa bien-aimé.

En voyant arriver ainsi le père et la fille, il comprit que le premier n'ignorait plus la vérité. Tremblant que l'oncle Arsène ne désapprouvât sa conduite, redoutant les reproches, il s'élança vers lui.

—Me pardonnez-vous, monsieur Arsène ? s'écria-t-il.

—Qu'ai-je à vous pardonner, mon garçon ? demanda celui-ci. Tout est bien, puisque vous plaisez à ma fille et que je vous connais assez, vous et vos parents, pour ne pas désapprouver son choix. Seulement, il ne me paraît pas qu'en vous arrêtant au projet d'aller remplir vos devoirs de soldat vous marchiez d'un pas bien rapide vers la réalisation de votre bonheur. J'ai jugé autrement que ma fille votre situation, mon cher enfant. Je pense que, tel que vous voici, vous êtes digne d'elle. Ce n'est pas la lâcheté qui dicta votre conduite. Il suffira donc que vous alliez à Lyon arranger vos affaires, pour que vous ayez le droit de marcher le front haut. Dès ce moment, je vous juge digne d'entrer dans ma famille.

Et l'excellent homme, après ces préliminaires, fit part à Jacques des projets qu'il venait d'arrêter dans le but d'assurer au plus vite le sort de ses enfants.

Jacques l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre, les yeux fixés sur Marie, dont l'attitude prouvait clairement qu'elle partageait sur tous ces points l'opinion de son père. Puis, lorsque la confiance fut terminée, il parla à son tour.

—Monsieur Arsène, la reconnaissance dont je suis pénétré en ce moment est telle que je ne trouve pas de mots pour l'exprimer. Avant même que je sois entré dans votre famille, que je sois devenu votre fils, vous me traitez avec une sollicitude qui m'émeut plus que je ne saurais le dire. Vous couronnez mes désirs au lendemain du jour où je les ai trahis. Acceptez donc l'hommage de ma filiale tendresse ; mais permettez-moi de ne rien changer aux projets que j'ai arrêtés. J'ai beaucoup réfléchi depuis une heure. Marie avait raison : le bonheur que vous m'offrez, je veux le conquérir par ma bravoure, et je n'entrerai dans votre famille que lorsque je pourrai y apporter un nom honorable et respecté.

A ce langage, l'oncle Arsène sentit des larmes monter à ses yeux. Quant à Marie, fière et désespérée à la fois, elle attendait anxieuse la résolution définitive de Jacques. Elle se traduisit par ses mots :

—Je partirai demain.

Il faut renoncer à décrire les sentiments divers qui agitaient ces trois nobles cœurs, les efforts tentés par l'oncle Arsène pour changer la résolution de Jacques, les larmes de Marie. Jacques demeura inébranlable. Il partit le lendemain.

Dix mois s'écoulèrent. Jacques ne donna qu'une seule fois de ses nouvelles, et Marie passa de tristes jours dans les prières et les larmes, l'attendant en vain, vivant dans d'horribles transes, redoutant d'apprendre la mort de son ami et se le reprochant.

Au commencement de 1814, une lettre de Jacques parvint à la Vignasse ; elle était adressée à Marie et ainsi conçue : " Mademoiselle, après m'être battu pendant six mois comme un vaillant soldat, après avoir atteint le grade de sous lieutenant, ne vivant que de votre souvenir et de mes espérances, je viens d'être blessé en enlevant un drapeau à l'ennemi. On a dû me couper la main gauche : je suis mutilé pour le reste de mes jours. Il est de mon honneur comme de mon devoir de vous rendre votre parole et

vos serments. Je serais indigne de vivre si, tel que me voilà, j'exigeais que vous les remplissiez. Vous êtes libre.

“ JACQUES.”

— Mon père, mon père, il vit ! s'écria Marie en tendant la lettre à l'oncle Arsène.

— Eh bien, ma fille, que comptes-tu faire ? demanda celui-ci après en avoir pris connaissance.

— Partir sur le-champ, mon père, voler auprès de lui. Ma place est à ses côtés.

— Nous partirons demain, répondit simplement l'oncle Arsène.

Blessé non loin de Troyes, dans la campagne de France, durant l'une des sanglantes journées qui marquèrent la fin de l'empire, Jacques avait pu se traîner jusqu'au petit village d'où sa lettre était datée, et reçut des soins dans une auberge transformée en ambulance.

C'est là que, durant une soirée du mois de mars, un an après l'époque où il avait vu Marie pour la première fois, Jacques seul, malade, désespéré, maudissant la blessure qui l'avait mutilé, pleurant ses espérances détruites, vit apparaître sa chère fiancée accompagnée de l'oncle Arsène.

— Ah ! s'écria-t-il, quelque chose me disait bien que vous viendriez. Vous voulez donc encore de moi ?

— Ne vous ai-je pas promis d'être un jour votre femme ? demanda Marie en l'embrassant.

Jacques, affaibli par un mois de maladie et de larmes, ne put résister à l'excès de son bonheur. Il perdit connaissance dans les bras de l'oncle Arsène.

A deux mois de là, il épousait la cousine Marie.

— Et c'est ainsi, ajoutait le grand-père Antoine lorsqu'il nous racontait cette histoire, que Jacques Chambert est devenu le propriétaire de la Vigrasse.

ERNEST DAUDET.

---

## BARBEROUSSE ET LE NOVICE

---

Tout le monde sait que Frédéric Ier, empereur d'Allemagne, qui monta sur le trône en 1152, et est surnommé Barberousse, eut de longs et graves démêlés avec le pape Alexandre III. Ce pontife ne pouvant l'amener à résipiscence, finit par l'excommunier.

Le monastère bénédictin de Herzgérode s'était prononcé pour le chef de l'Eglise avec une franchise qui mécontenta vivement l'empereur. Qu'arriverait-il si tous les évêques, prélats et abbés du saint Empire romain imitaient Otto, l'abbé de Herzgérode ? Ils entraîneraient la masse des fidèles, et il serait, lui Frédéric, réduit à déposer la couronne, à se faire raser les cheveux et à se retirer dans un monastère pour y faire pénitence.

Or, Barberousse n'avait nullement ces vues-là. Il résolut de tirer d'Otto et de ses moines une vengeance telle qu'elle servit d'avertissement et de leçon à tous les tonsus. C'est ainsi que cet excommunié appelait par dérision et par mépris les religieux.

Comme il fallait quelque prétexte, Frédéric imagina d'accuser d'ignorance crasse l'abbé de Herzgérode et ses moines. Un jour que la chasse l'avait conduit aux environs de l'abbaye, il frappa à la porte, se la fit ouvrir, pénétra, malgré les lois de l'Eglise, dans les cloîtres, avec ses armes, ses chiens et ses faucons, et ayant fait comparaître les religieux et leur chef, les traita, à haute voix, devant les vingt seigneurs formant son cortège, d'ignorants, de fainéants, de propres à rien.

Un libre-penseur de la fin de notre dix-neuvième siècle ne dirait pas mieux.

L'abbé se défendit d'un ton modeste et ferme. Sans doute, lui et ses moines n'étaient pas des puits de science et des prodiges d'érudition ; tous les moines ne peuvent pas être ces saint Basile, des saint Jérôme, des saint Benoît, des saint Bernard ; mais ils avaient étudié la théologie positive, scolastique, morale, dogmatique et mystique, ainsi que la Sainte Ecriture et le droit canon, et ils y avaient fait assez de progrès pour pouvoir remplir les devoirs de leur profession, et instruire et édifier les laïques.

—Je vous dis que vous êtes tous des ignorants, s'écria l'empereur furieux. Je reviendrai demain ; tenez-vous prêts à répondre à trois questions que je vous poserai. Si la réponse n'est pas satisfaisante, je vous chasserai du monastère que vous déshourez et vous en verrez cultiver la terre et garder les bestiaux avec les serfs de mes domaines.

On dormit peu la nuit suivante au monastère et le chant des matines fut moins nourri et moins soutenu que de coutume. Que pouvait-on espérer d'un prince en révolte ouverte contre le chef de l'Eglise et excommunié nommément ?

Le lendemain, Barberousse arriva l'air plus furieux que la veille, manda l'abbé et ses quatre-vingts moines et leur dit à brûlé-pourpoint :

—Quelle est la plus belle chose que Dieu ait faite dans le plus petit espace.

Que le lecteur ne s'étonne pas de la subtilité de cette question. Le moyen âge aimait les questions subtiles ; un théologien de cette époque, Duns Scott, fut même appelé *doctor subtilis*, le docteur subtil. La scolastique versa trop souvent dans la subtilité, presant comme on l'a dit, des ailes de mouches dans des balances faites de toiles d'araignées

Les laïques eux aussi subtilisaient ou aimaient à entendre les clercs subtiliser.

Quoi qu'il en soit de cette réflexion, l'abbé et ses quatre-vingts moines restèrent bouche close. Et il y avait de quoi. Allez donc répondre à des questions semblables !

Le silence durait depuis quelques minutes et commençait à devenir embarrassant lorsqu'un novice de vingt ans à peine demanda à l'abbé Otto la permission de répondre à la question posée par l'empereur.

Lorsqu'on se noie on s'accroche à tout,

—Parlez mon fils, dit l'abbé au novice.

Il ajouta tout bas :

—Et que Dieu vous assiste !

—Vous demandez, Seigneur, dit le novice, quelle est la plus belle chose que Dieu ait faite dans le plus petit espace ?

—Oui moinillon.

—Il me semble que c'est l'œil de l'homme. Peu d'objets tiennent moins de place que l'œil. Qu'ils sont beaux cependant les yeux de l'homme ! les uns sont bleus comme le ciel ; d'autres noirs comme la nuit. Ils reflètent tout à tour, l'amour, la haine, l'admiration, l'horreur, le courage, toutes les passions de l'âme. C'est avec ses yeux que l'homme fixe le soleil et découvre les étoiles perdues dans les espaces infinis du firmament. Quelque habile que soit sa main, il ne pourrait sans l'aide de l'œil faire aucun travail de finesse ou délicat comme la peinture, la miniature, la transcription des manuscrits. Enfin, si l'œil de l'homme n'est pas la plus belle chose que Dieu ait faite dans le plus petit espace, je demande humblement à Votre Majesté Impériale, de me dire quelle est cette chose-là.

—Pas mal, pas mal, jeune tondu, dit l'empereur, je suis satisfait de ta réponse à ma première question. Dis moi maintenant quel est l'endroit où la terre se trouve plus élevée que le ciel.

Après avoir réfléchi quelques instants, le novice dit :

—C'est l'endroit où se trouve le corps de Jésus-Christ.

Et il n'ajouta plus rien.

—Je ne comprends pas, dit l'empereur.

—C'est pourtant bien simple. Le corps de Jésus-Christ vient de notre chair, laquelle est tirée de la terre. Il s'ensuit que là où se trouve le corps adorable du sauveur la terre est plus élevée que le ciel.

—Pas mal encore, répondit Barberousse ; tâche de répondre aussi bien à ma troisième et dernière question.

—Quelle distance y a-t-il, entre le point le plus élevé du ciel et le point le plus profond du globe terrestre ?

—Seigneur, répondit le novice, que votre majesté impériale, apostolique et royale, me permette de lui dire qu'elle n'est pas juste en posant une pareille question à un homme. C'est au diable, c'est à Lucifer qu'elle devrait l'adresser.

—Et pourquoi ?

—Parce que Lucifer est le seul qui ait mesuré la distance qui sépare le ciel empyrée des enfers, lorsqu'il fut précipité par l'archange saint Michel. N'ayant jamais fait pareil voyage, je ne puis vous dire quelle en est au juste la longueur.

—Tu as de l'esprit, dit Barberousse en tournant les talons ; tâche en prenant de l'âge de ne pas devenir aussi gros et aussi stupide que tes confrères.

Si outrageantes que fussent ces paroles, l'abbé et ses moines se félicitèrent d'en être quittes à ce prix et ils remercièrent le novice qui avait réussi à désarmer la colère du terrible Barberousse.

JEAN GRANGE.

—————:O:—————

# CHEZ LE PAUVRE EN HIVER

—o—

L'humble logis n'a qu'une pièce,  
Et les murs sales, dégarnis,  
Offrent un regard de tristesse  
Et le désordre des vieux nids.

Par les ouvertures mal closes,  
Entre le vent glacé du soir ;  
On croit voir les lugubres choses  
Au fond de l'âtre froid et noir.

Sur sa couchette nue et dure,  
Dans un coin, le père souffrant  
Cache la douleur qu'il endure,  
Avec un sourire navrant.

Plus loin, deux enfants au front pâle  
Dorment, les bras entrelacés ;  
Leur souffle siffle comme un râle,  
Et leurs petits pieds sont glacés.

Sous la lampe fumense et basse,  
La mère, seule pour nourrir  
La famille, quoique bien lasse,  
Force son aiguille à courir.

Elle a, pendant cette journée,  
Travaillé sans compter son temps ;  
Sa tâche n'est pas terminée,  
Il faut encor veiller longtemps.

Hélas ! plus de pain dans la huche  
Et les remèdes coûtent cher ;  
Voici que la dernière bûche  
Est éteinte depuis hier.

Songeant à toutes ces misères,  
Elle voit l'espoir qui s'enfuit,  
Et ses larmes coulent amères,  
Dans le silence de la nuit.

# AVIS

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE paraît tous les mois. Chaque numéro contient un beau roman complet.

Prix de l'abonnement par An, - - \$1.00.

Pour s'abonner on n'a qu'à écrire son nom et adresse sur le coupon ci-dessous, dans les espaces ménagés à cet effet, et, après l'avoir découpé, l'envoyer accompagné de la somme d'une piastre à l'adresse indiquée.

---

---

## COUPON D'ABONNEMENT.

---

MM. LEPROHON & LEPROHON, Editeurs,  
1629, rue Notre-Dame, Montréal, Can.

MESSEURS,

Je, soussigné, déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an, à dater du numéro du mois de.....189 .  
Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre.

Nom... ..

Rue et numéro.....

Ville.....

N. B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

---

---

## AVIS DES EDITEURS

---

Afin de faire connaître notre publication populaire nous inscrirons pour trois mois d'abonnement toute personne qui découpera le coupon ci-dessous et nous le remettra avec 25 cts.

---

---

## COUPON D'ABONNEMENT D'ESSAI

---

MM. LEPROHON & LEPROHON,  
1629, rue Notre-Dame, Montréal, Can.

Messieurs,

*Ci-inclus je vous envoie 25 cts, veuillez inscrire mon nom pour un abonnement de trois mois, selon votre avis ci-dessus.*

*Commençant avec le numéro du mois.....189*

Nom.....

Adresse.....

Place.....

**LIVRES OFFERTS**

- 1 Amours de Thérèse.
- 2 Amoureux de la Prêfète.
- 8 Martyr de l'Amour.
- 4 La Roche qui pleure.
- 5 Le Reinords d'un Faussaire.
- 6 Rê-es Dorés
- 7 Drame de l'hôtel Woronzoff.
- 8 Les fiançailles de Lorette.
- 10 Le cœur de dot.
- 12 Roman d'une jeune fille pauvre.
- 13 Le roman d'un crime.
- 14 Trahison vaincue par l'amour.
- 15 La vengeance du fiancé.
- 17 Les deux Jeanne.
- 18 Misérable fa ssaire.
- 19 Le martyr d'une mère.
- 20 La charmeuse.
- 21 Le vengeur.
- 22 Mèche d'or.
- 23 Le secret des orphelins
- 24 Mystère d'un puits.
- 25 Un drame à Trouville.
- 26 La belle hôtesse
- 27 Fille du révolutionnaire.
- 28 Roi de Paris.
- 29 Incendiaire.
- 30 Le boulet d'or.
- 31 Haine de village.
- 32 La gouvernante.
- 33 Tigresse des Palmiers.
- 34 La maison close.
- 35 La veuve ambitieuse.
- 36 La belle Tiennette
- 37 Le poison mystérieux.
- 38 Le sacrifice de Simone.
- 39 Roman d'un enfant trouvé.
- 40 Sonia.
- 41 Le charlatan.
- 42 Le bracelet de corail.
- 43 L'héritage de Jean Séguin.
- 44 Le crime de l'aieul.

**COUPON DE PRIME****A Nos Lecteurs,**

Détachez ce coupon et remettez-le avec 25 cts pour 3 volumes au choix parmi les livres nommés sur la liste, ou 13 pour \$1, au bureau de

**LEPROHON & LEPROHON,**

LIBRAIRES-EDITEURS,

**1629, Rue Notre-Dame, - MONTREAL, Can.**

et vous recevrez promptement les numéros demandés, franco par la poste. Ecrivez vos nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom .....

Adresse .....

Ouvrages désirés, Nos .....

**LIVRES A 15 CENTS****LIVRES OFFERTS**

- 1 Le roi des voleurs
- 2 Mon oncle et mon curé.
- 3 Dr Rameau.
- 4 Jeanne de Mercœur.
- 5 Toujours à toi.
- 6 Une rencontre.
- 7 L'épouse enchaînée.
- 8 Prima Vera.
- 9 Roman d'un jeune homme pauvre.
- 10 Le million du père Raclot.
- 11 Un crime mystérieux,
- 12 L'affaire Demers.
- 13 Plaidoyer Desmarais, affaire Demers.
- 14 Femme du fusillé.
- 15 Le péché de Madeleine.
- 16 Ma belle-mère.

**COUPON DE PRIME****A Nos Lecteurs,**

Détachez ce coupon et remettez-le avec 25 cts pour 2 volumes au choix parmi les livres nommés sur la liste, ou 9 pour \$1, au bureau de

**LEPROHON & LEPROHON,**

LIBRAIRES-EDITEURS,

**1629, Rue Notre-Dame, - MONTREAL, Can.**

et vous recevrez promptement les numéros demandés, franco par la poste. Ecrivez vos nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom .....

Adresse .....

Ouvrages désirés, Nos .....

# CATARRHE **NAZOL** Rhume de cerveau

Cette admirable préparation, formulée par un spécialiste éminent, guérit en peu de temps le

## Rhume de Cerveau, le Catarrhe Nasal et autres Affections du Nez et de la Gorge

Dans notre climat, au moins huit personnes sur dix souffrent plus ou moins du rhume de cerveau, qui, quand il est négligé, se transforme en catarrhe nasal et autres maladies de la gorge et des poumons.

Le Catarrhe est une maladie des plus désagréables et des plus dangereuses, il cause des maux de tête, perte du goût et de l'odorat, sensation de pesanteur dans les oreilles, bourdonnements, surdité partielle, et très souvent engendre la Consommation. La statistique prouve que des milliers de personnes qui meurent chaque année de consommation, au moins une moitié ont contracté cette terrible maladie en négligeant un simple rhume de cerveau. Dans tous les cas, même quand un rhume de cerveau n'engendre pas le catarrhe ou la consommation, il rend la vie insupportable et finit souvent par causer cette dégoûtante maladie connue sous le nom de Punaisie (odeur infecte du nez).

LE NAZOL soulage instantanément et guérit toujours. —

— PRÉPARÉ PAR —

**J. E. W. LECOURES, Pharmacien,**

Coin des Rues Craig et Bonsecours, MONTREAL.

Envoyé par le retour de la malle sur réception de 25c. en timbres.

---

**A. SCOTT & CIE**

**HORLOGERS & BIJOUTIERS**

**OPTICIENS** —

**1543 Rue Ste-Catherine, \* MONTREAL, Can.**

---

**SPECIALITE**

**Bijoux faits a Ordre et Reparations de tous Genres**

**A des Prix Raisonables.**

**UNE VISITE AU MAGASIN EST RESPECTUEUSEMENT SOLLICITEE**

---

On se charge de réparations de Bijouteries et Montres pour les personnes en dehors de la ville. Envoyez les articles par poste ou express et faites enregistrer les objets envoyés



# UN BIENFAIT pour le BEAU SEXE !

Poitrine parfaite par les **POUDRES ORIENTALES**, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes de la poitrine chez les femmes.

Une Boite, avec Notice, \$1.00

Six Boites, \$5.00.

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général de la puissance :

## L. A. BERNARD

1882 RUE STE-CATHERINE MONTREAL.

TELEPHONE BELL 6513 .....

.....TELEPHONE BELL 6513

VIENT DE PARAITRE

# UN DRAME AU LABRADOR

Par *DOCTEUR EUGÈNE DICK*

(COMPLET EN UN VOLUME)

Roman canadien superbement présenté au public. Imprimé sur beau papier d'un format attrayant, typographie exquise, illustré de vingt vignettes originales. Un ouvrage d'un intérêt émouvant. Egal aux meilleures productions françaises. Un joyau qui peut prendre place dans n'importe quelle bibliothèque.

**Prix 25 cts Franco**

# LARMES D'AMOUR

Par *LAURE CONAN*

SUPERBE ROMAN CANADIEN D'UN AUTEUR FAVORI

(COMPLET EN UN VOLUME)

En Vente Chez Tous les Libraires, prix **10 cts**

## LEPROSION & LEPROSION

Editeurs, 1629 Rue Notre-Dame, Montreal, Canada.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE ENVOYÉ GRATIS SUR DEMANDE

